Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LES POUPEES CHINOISES

PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
(N° 30)

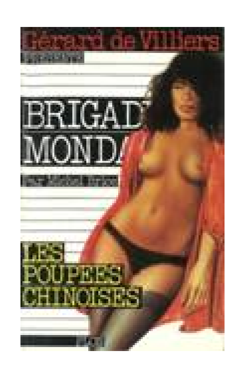
LES POUPÉES CHINOISES

ISBN : 2 – 259 – 00684 – 1

Quatrième

— Vous possédez ma "poupée", fit Nancy en se déshabillant. Vous avez le droit de vie et de mort sur moi. Je dois me soumettre à tout, absolument tout. Boris Corentin, muet de stupeur, la regardait faire. Tel un animal parfaitement dressé, elle s'exécutait, indifférente. Seule sa voix lancinante trahissait l'horreur qu'elle éprouvait. Quand elle eut terminé, Boris n'avait qu'une envie. Fuir cette ville où le guettait Ho Chu, maître de Hong Kong, maître des poupées... Vivantes..

CHAPITRE PREMIER



Quand le garçon d'étage de *l'Excelsior Hong Kong* avait posé sans le moindre bruit les deux vidéocassettes sur le poste de télévision, le professeur Alexandre Verdillan s'était surpris à rougir. Au point de se tromper sur le montant des pourboires : un billet de dix dollars locaux[1] au lieu de celui de cinq prévu. Et de griffonner un innommable hiéroglyphe en guise de signature sur la note correspondant au numéro de sa chambre, le 1 626. Mais il était excusable. Il n'est pas dans les habitudes d'un astrophysicien de son niveau de s'occuper d'autre chose que du mystère encore quasiment insondable des espaces infinis. À savoir, en l'occurrence, se plonger dans l'étude d'un bristol posé sur la table de nuit proposant, au tarif de 75 dollars pièce, le choix entre une demi-douzaine de vidéocassettes érotiques. Durée : trois quarts d'heure chaque, en couleur et avec le son.

Finalement, ses préférences étaient allées à *Bottoms up in the Tiger Balm garden*[2] et *Delux Massage Totale*. Le premier titre, parce qu'il avait appris dans le guide l'existence de ce bizarre jardin tropical aux statues consacrées à la gloire du fameux baume à base d'herbes, de camphre et de menthe doué, paraît-il, de pouvoirs-dynamite. Et qu'il s'était senti d'humeur à voir batifoler ses postérieurs sûrement passés au baume dans le dit jardin. Quant au deuxième film, il fallait tout de même se faire une opinion de ce que pouvaient être ici les « massages », surtout avec un « e » à total.

La porte à peine refermée derrière le garçon, le professeur Verdillan s'était précipité vers le poste. Il enfourna avec des gestes fébriles la cassette dans son logement, puis s'en alla s'étendre sur la couverture de velours épais de son lit.

Maintenant, il savourait son entracte bien mérité. Lové dans un peignoir de lin blanc, encore tout moite de sa douche, ses lunettes d'astigmate à fines montures sur le nez, le savant se sentait à des millions d'années-lumière de ses préoccupations habituelles. Celles qui lui avaient valu de venir ici participer à un séminaire sur les fameux « trous noirs », problème numéro un de l'astrophysique, et dont l'existence, devinée par un théoricien américain génial, Martin Schwarzschild, dès les années trente, était sur le point d'être démontrée, en particulier grâce à Alexandre Verdillan. N'avait-il pas été le premier à identifier l'intense rayonnement X de l'« objet » dit Cygnus X-l, dans la constellation du Cygne comme l'évidente conséquence de l'« absorption par le vide » d'une étoile soudain inexplicablement disparue ? Cet après-midi même, dans la salle de conférences de l'hôtel, il avait fait un de ces exposés clairs, nets, probants, qui le faisaient envier de ses collègues du monde entier. Une trentaine, pour ce « colloque » réuni à Hong Kong, et venus de tous les pays.

Verdillan joua des fesses sur sa couverture pour mieux mettre à l'aise une certaine intimité que les images défilant sur le petit écran extirpaient peu à peu de sa flaccidité première.

— Mince, grogna-t-il en lampant une petite gorgée du Martini dry que le garçon lui avait apporté avec les cassettes, ça, c'est de la pleine lune !

En gros plan, un *bottom*, huilé de baume, large et charnu, proéminent. La fille, une Chinoise aux formes étonnamment rebondies par rapport à la finesse de ses poignets et de ses chevilles, en était à la fin de son strip-tease au milieu des statues de stuc multicolores sur un fond de bambous tropicaux géants.

On l'avait vue arriver dans une Rolls-Royce crème et marron conduite par un culturiste en col roulé, Chinois comme elle et le crâne rasé. Il lui avait ouvert cérémonieusement la portière et elle était descendue, princière, vêtue d'un tailleur de soie cloquée rose, gantée de blanc et chapeautée d'un adorable bibi anglais vert pomme à voilette. C'était la nuit, et les portes du « Tiger Balm garden » étaient fermées. La fille avait fait signe à son chauffeur.

— Lin Ze, avait-elle ordonné dans un anglais heurté, aide-moi à entrer dans le jardin.

Puis elle avait ajouté, le visage soudain tordu d'une moue d'entraîneuse sous sa voilette :

— *Come on. I want you to fuck me in the garden.*

Il l'avait alors hissée comme une plume par dessus le mur.

La fille s'était longuement offerte à la caméra tout au long de son déshabillage, se cassant en deux, se lovant, se frottant aux statues. Maintenant, à quatre pattes, elle présentait ses fesses. Son chapeau, ses gants, ses vêtements jonchaient l'herbe grasse autour d'elle. Elle ne portait plus que son slip, qu'elle descendait doucement à deux mains sur ses cuisses, le visage écrasé contre le socle d'une statue représentant un dieu grimaçant couvert de draperies compliquées.

La caméra la zooma dès qu'elle eut « réussi » à se libérer du slip. Atteignant tout de suite le gros plan, dans la lumière violente des sunlights de la « technique » invisible, de fesses ouvertes à deux mains. Ongles démesurés, peints d'un rouge violent, elles écartaient carrément les grandes lèvres du sexe.

Le professeur vida son verre d'un coup. Cette fois, il haletait. Ce qu'il voyait était inimaginable. Remontant petit à petit sur ses talons arc-boutés dans l'herbe, jambes ouvertes à l'équerre, la fille s'était haussée, à l'envers, à toucher le socle de la statue avec ses reins. Puis, par en dessous, la tête était apparue, renversée dans ses cheveux flottants.

Et la bouche était venue, par en dessous, se coller au sexe, langue sortie.

— Une acrobate… geignit Verdillan. Ahurissant !

La langue s'avançait, fouillait la fente écartelée par les ongles, cherchait le clitoris, le trouvait, le dégageait, et se mettait à l'enduire de salive jusqu'à le faire saillir, turgescent, vibrant, démesuré. En un éclair, Verdillan comprit : le « baume du tigre ». La fille s'en était enduit l'entrejambe autant que les fesses.

La caméra avança encore, détaillant la scène à son grossissement maximum, jusqu'à ce que l'image disparaisse dans un « trou noir » de muqueuses soumises à un microscope surpuissant.

Juste après, un sexe d'homme, gigantesque, et que deux mains musclées enduisaient maintenant de « baume du tigre ». La caméra suivit le membre

dans sa progression vers ce à quoi il était destiné.

Cinq minutes plus tard, l'astrophysicien ruait dans son lit, peignoir ouvert. Il n'en pouvait plus. Le déclic s'était produit quand il avait vu le membre complètement introduit, et la langue de la fille furetant comme celle d'un crocodile entre les testicules de son « chauffeur ».

Il se releva, les yeux fous derrière ses verres, et courut tourner le bouton. Il ne pouvait pas en voir plus. Il allait éclater. Il lui fallait un corps de femme, tout de suite. L'accès de désir, violent comme une comète lancée à mille fois la vitesse du son. Il connaissait bien ce genre de « coups au cœur » qui le prenaient parfois en plein travaux. Alors, il abandonnait tout et savait où aller. Mais c'était à Paris, et il avait ses adresses, car son épouse, Madeleine, il n'y fallait plus compter. Depuis longtemps. Déboussolée par son incapacité à devenir mère, elle avait tourné chaisière, allait à la messe tous les matins à sept heures, et s'habillait de gris épais et flottant. Elle avait poussé des cris quand son mari avait émis l'idée que peut-être elle pourrait l'accompagner à Hong Kong.

Ici, il se trouvait en terre inconnue, sans adresses. Il se rappela brusquement le petit livre bleu disposé sur la table de nuit avec les notes d'information de l'hôtel. Le « *Hong Kong Tourist Association Officiel Guide Book* ». Au milieu, entre les publicités pour restaurants, bars, night-clubs et magasins, il y avait quelques pages de détente pour des clubs à serveuses *top less* et centres de massages spéciaux. Accompagnées de photos de filles, asiatiques et européennes mélangées, toutes aguichantes, mais curieusement assez pudiques par rapport au ton plutôt direct des textes. Tout y était. Les adresses, les heures, les prix et les numéros de téléphone. Il repéra une certaine Belinda, mi-chinoise, mi-jamaïcaine, aux yeux doux de victime résignée entre ses mèches ondoyantes. *Make a call and make a friend*[3] *through the Utopian escorts*. Suivait le numéro 3-314 493. Il sentit qu'il recommençait à trembler et décrocha son téléphone. On le fit attendre longtemps en ligne. Puis une voix chaude s'excusa : on était désolé mais Belinda n'était pas libre ce soir. Que pensait-il de Yoko ? Il jeta un regard rapide à son petit livre bleu. Une Japonaise rêveuse en décolleté à fleurs profond et qui soulevait ses boucles d'un geste mécanique.

— Non merci, grogna-t-il, je rappellerai demain.

Il se leva et alla vers la vitre qui occupait la fenêtre sur toute sa hauteur. Au-dessous de lui, seize étages plus bas, un court de tennis sur le toit d'une annexe, illuminé de projecteurs, et où deux quadragénaires européens, l'un aussi sec que lui, se renvoyaient mollement la balle. Plus bas, le flot de la circulation sur le boulevard côtier, le long des sampans et des jonques chargées de population. Là, au bord du luxe d'un hôtel international… Après, c'était la baie de Hong Kong et au fond, Kowlown, la presqu'île, gratte-ciel serrés les uns contre les autres, déluges de publicités phosphorescentes. Seules lumières clignotantes, celles de la piste de l'aéroport construit sur la mer, à droite, en pleine ville. À Hong Kong, l'atterrissage se fait obligatoirement au-dessus de la ville, en « escalier », par de brusques paliers successifs à ras des tours, qui arrachent l'estomac des passagers. Seuls les pilotes ayant subi un examen spécial sont autorisés à pratiquer Kaï Tak, l'aéroport de Hong Kong. Et toute publicité clignotante est interdite alentour, pour éviter aux pilotes les risques de Confusion…

Derrière la double-vitre épaisse, le savant en rut n'entendait de la ville qu'un vague ronflement de voitures, dominant celui de sa climatisation mise en petite vitesse. On était en mai, époque relativement clémente, côté température. Parfois, la sirène d'un cargo résonnait au loin, à ras du ferry reliant Cause Way bay, où se trouvait l'hôtel, à Kowlown.

Verdillan colla son front à la vitre. Il se sentait misérable, honteux du désir qui le tenaillait, se sachant devenir prêt à tout pour le satisfaire, et au plus vite. Dans trois quarts d'heure, en bas, le cocktail de son groupe. Il ne pouvait y échapper. Pas plus qu'au dîner que ne manquerait pas de suivre. Très important pour sa carrière : il caressait l'espoir d'un stage à Los Angeles, et certains collègues américains pourraient l'aider.

Au point où il en était, il faillit rappeler le garçon d'étage et lui glisser un gros billet, avec une requête précise. Il se retint. L'homme ne lui plaisait pas, sourire en dessous, éclat vulgaire dans le regard.

Il s'observa dans la glace de sa penderie et faillit éclater de rire. Comme il était ridicule avec ses mollets maigres trahissant sa quarantaine largement entamée sans exercice physique, ses épaules osseuses et sa tête de rat bombé sous ses rares cheveux blond filasse ! Il remonta d'un geste mécanique ses lunettes sur son petit nez aux narines relevées et se tapa la paume gauche du poing droit.

— Roselyne, fit-il entre ses dents. Allez, je tente le coup.

Les pieds dans ses mules de veau noir verni, mais toujours en peignoir, le professeur Alexandre Verdillan hésita trente secondes dans le couloir devant la porte de la chambre 1 632. Ce qu'il voulait faire relevait du pur pile ou face. Roselyne Andrieu, trente-deux ans, brune à peau claire, munie d'une flopée de diplômes scientifiques, célibataire, jolie avec ses lèvres bombées, ses grands yeux bleus et son corps souple, était sa collaboratrice depuis deux ans. Et jusqu'ici rien d'autre. Sa vie privée, un mystère auquel il n'avait jamais trop songé. À Paris, pour les « coups de cœur », n'avait-il pas ses solutions ? Rapides, excellentes, et qui le rendaient vite à son travail. Il redoutait les liaisons, qui « mangent » du temps précieux. Il vouvoyait sa collaboratrice, elle le vouvoyait. Seul degré d'« intimité » entre eux : ils s'appelaient par leurs prénoms, mais ne s'étaient jamais vu sans leurs lunettes respectives. Roselyne était légèrement myope. Seulement ici, il y avait nécessité urgente. Ajoutée à l'atmosphère du voyage : loin de chez soi, on s'enhardit plus facilement.

Et puis, après le déjeuner, Verdillan avait surpris une conversation entre Roselyne Andrieu et l'épouse d'un collègue anglais. Il s'agissait d'une adresse, celle d'un magasin spécialisé dans la lingerie de soie. Peu après, l'air distrait, Roselyne s'était excusée auprès de son patron : elle n'assisterait pas à la conférence de l'après-midi, elle avait des courses à faire, et le « planning » du voyage était si serré… Ne connaissait-elle pas par le menu le thème de l'exposé qu'il allait faire sur les « objets de Schwarzchild » ? Il avait acquiescé, amusé. Faisant le rapprochement qui venait de lui revenir : lingerie veut dire féminité… Et si Roselyne existait ? En tant que femme, bien sûr.

Il avala sa salive et frappa.

— Roselyne ? C'est moi, c'est Alexandre, je vous dérange ?

Roselyne Andrieu sursauta.

— Alexandre ? fit-elle d'une voix brève, c'est bien vous ? Ah bon, une seconde s'il vous plaît.

Elle se mit à courir sur la moquette de sa chambre, direction la salle de bains. Le plus vite qu'elle put, elle passa un peignoir sur elle. Le slip et le

soutien-gorge également rose thé et dentelle qu'elle essayait devant sa glace disparurent sous un peignoir identique à celui que portait le professeur. Puis elle rangea précipitamment le reste de ses achats, tous des dessous (ils coûtent trois fois moins chers à Hong Kong qu'a Paris) dans un tiroir de sa penderie, et se dirigea toujours aussi vite vers la porte.

— Oh, Alexandre !… laissa-t-elle échapper.

Elle sourit timidement.

— Qu'est ce que j'ai ? fit-il, interloqué et à peu près aussi ému qu'elle.

Elle fronça les sourcils.

— Mais… nous avons le même peignoir.

Il rit.

— Evidemment, fit-il, c'est celui de l'hôtel.

Il avança le nez.

— Je peux ?

Elle s'effaça, légèrement rougissante. Les mollets maigres du professeur Verdillan progressaient dans la chambre jumelle de la sienne. Un détail d'atmosphère qui le ragaillardit. Il s'assit d'autorité sur le bord du lit.

— Roselyne, fit-il d'un air mutin, vous savez que c'est la première fois que je vous vois sans vos lunettes ? Moi au moins, j'ai gardé les miennes.

Elle porta vivement les doigts à ses tempes.

— Oh, c'est vrai, j'ai oublié.

Ses pommettes s'empourprèrent tandis qu'elle jetait un vif regard de biais. Le professeur suivit le regard : adossé à la glace de la coiffeuse, un ours en peluche, marron, un nœud de soie rouge autour du cou et le museau affublé des lunettes de sa propriétaire.

— Tiens, vous l'avez acheté cet après-midi, je suppose ?

Elle approuva, gênée. Ils contemplèrent ensemble cet ours à lunettes. Une situation qui tranchait terriblement sur leurs rapports habituels : chiffres, planètes, étoiles et galaxies.

— Vous… commença-t-elle, dans l'intention de s'enquérir du but de sa visite.

Il se leva et alla caresser le menton de l'ours.

— En tout cas, fit-il en observant sa collaboratrice avec attention, vous êtes très jolie sans lunettes. En avez-vous vraiment si besoin ?

Il revint vers elle, qui s'était assise au bord de son lit, ramenant les pans de son peignoir sur ses genoux nus, et s'installa carrément à côté d'elle.

— Eh bien, Roselyne, fit-il en se tapant le front, j'ai complètement oublié pourquoi je voulais vous voir.

Il rit encore.

— Vous m'avez troublé avec votre ours, et cette absence de lunettes.

Il se figea.

— Vous savez que vous êtes réellement très jolie ?

Elle se recula un peu.

— Alexandre… essaya-t-elle.

Il fit très vite. Incapable de se retenir plus longtemps. Avant de pouvoir réagir, Roselyne se retrouva sur le dos, la taille prise par un bras étonnement nerveux et le peignoir entrouvert par une main alerte.

— Ha ! geignit Alexandre, c'est cela, laissez-vous faire.

Il cherchait sa bouche de ses lèvres minces.

— Appelez-moi Alex, murmura-t-il, renversé sur elle, mollets battant l'air dans le vide.

Elle aurait dû se cabrer, hurler, griffer. Sa réaction la sidéra elle-même. La brutalité ahurissante de l'attaque avait déchiré un voile, libérant un torrent enfoui dans son subconscient. Tout à coup, le fond originel remontait. Un homme se jetait sur elle, les yeux exorbités. Et sa chair était empoignée d'une électricité survoltée. Appelant le viol de toutes ses forces.

Elle renversa ses prunelles sous ses paupières à demi closes et se ramollit, bras en croix, se soulevant pour aider son patron à dégager ses épaules du peignoir, se cambrant pour qu'il puisse faire sauter l'agrafe du soutien-gorge dans son dos.

Il la déshabilla fébrilement, sidéré d'une complicité aussi rapide et, quand elle fut nue, il se colla à elle. Ils se mirent à bredouiller ensemble des mots sans suite.

Alors seulement, il s'aperçut que son peignoir à lui le gênait. Il se souleva sur un bras pour dénouer sa ceinture de l'autre main. Ce fut la gaffe.

Ce dont tout son corps appelait la pénétration, les yeux de Roselyne ne purent en supporter le choc visuel. Comme elle rentrait le menton dans sa

gorge, machinalement, pour observer, elle découvrit l'objet déjà au mieux de sa gloire qui jaillissait hors des plis de lin, balancé comme un métronome furieux à ras de sa hanche.

Elle n'avait pas ses lunettes, mais de tout près, elle voyait parfaitement.

Et c'était affreux. Rouge sang, boursouflé. Un atroce poignard de chair.

Elle bloqua ses dents, les yeux hors de la tête et se mit à pousser un hurlement venu du ventre.

— Non, non ! glapit-elle en se tordant comme une limace.

Il l'étudia, bouche bée.

— Ça alors… fit-il, si je…

Il ne put continuer : des ongles de rapace femelle s'étaient plantés dans ses reins.

— Partez ! cria-t-elle d'une voix hystérique. Je ne veux plus. Vous êtes fou…

— Hé, grimaça-t-il, l'œil trouble. Il ne faut pas se moquer des gens, petite…

Il lui attrapa les poignets et les tordit, se ruant sur elle à coups de reins rageurs.

Quinze secondes plus tard, le professeur Verdillan recevait au coin de la nuque un pied de lampe attrapé au hasard sur la table de nuit. Il y eut un bruit de céramique éclatée et un vague étourdissement chez le réceptionnaire.

Il se releva, hagard.

Dessaoulé.

— Roselyne, gémit-il, qu'est-ce qui ma pris ?

Elle s'était déjà réfugiée à la tête de son lit, entrant sous ses draps avec la vitesse d'une araignée qui regagne son trou.

— Sortez ! ordonna-t-elle, les cheveux dans les yeux, le drap collé à deux mains à ras du menton.

Il se réajusta, titubant sur la moquette, cherchant de l'orteil au jugé ses mules dispersées par le combat.

— Roselyne, haleta-t-il sur le pas de la porte, comment pourrai-je jamais me faire pardonner ?

Elle le fusilla de la prunelle.

— En ne me parlant plus jamais de ce très regrettable incident, articula-t-elle, glaciale. Et maintenant, dépêchez-vous de vous rhabiller, le cocktail est dans vingt minutes.

Il retraversa le couloir, voûté, vérifiant à droite et à gauche que personne ne le voyait.

Alexandre Verdillan noua son col, puis sa cravate, et se pencha devant sa glace pour vérifier qu'il avait repris visage convenable. Ça pouvait aller, sauf qu'au fond de lui-même il restait deux choses : la honte, l'impression désagréable à la limite de la douleur d'avoir commis l'irrémédiable, et puis, toujours lancinante, sa sexualité inassouvie.

Il soupira et ferma le premier bouton de sa veste d'alpaga bleue.

— Tiens, c'est quoi ça ? fit-il intrigué par ce qu'il venait seulement de découvrir dans le reflet de la glace.

Il se tourna dans la bonne direction et se bloqua : sur sa table de nuit, une boîte à cigares. Absente tout à l'heure. Il s'avança, intrigué. Si c'était un cadeau de l'hôtel, on s'était trompé de destinataire : il ne fumait jamais.

Par pure curiosité, il dénoua la ficelle et souleva le couvercle.

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ? marmonna-t-il.

Dans la boîte, une demi-douzaine de poupées de porcelaine étaient rangées, serrées les unes contre les autres. Visages au sourire exquis, au fini parfait. Les vêtements étaient des robes ou des tailleurs de femmes en réduction, parfaitement coupés et cousus. Il en souleva une. Il y avait même des bas, des vrais, et les souliers s'ôtaient. Il continua, déboutonna du bout de l'ongle des boutons, déshabilla peu à peu la poupée qui portait jusqu'à un soutien-gorge, un slip et un porte-jarretelles. Quand elle fut nue, il sentit son ventre recommencer à chauffer : le corps était fait à l'exacte imitation de celui d'une femme, seins et sexe compris. C'était exactement comme s'il tenait une femme tout entière dans le creux de sa main.

Il les déshabilla toutes et constata, sidéré, qu'aucune ne ressemblait à l'autre, visages, expressions, corps, tout était différent et unique, comme si chaque poupée était la reproduction d'un modèle précis. Une Chinoise, une Japonaise, une Eurasienne, et des Européennes. Une blonde, une brune et une rousse.

La sonnerie du téléphone l'arracha à sa stupeur. On l'appelait pour le cocktail. Il fallait descendre. Il rhabilla les poupées une à une avec un soin maniaque, les rangea dans leur boîte qu'il enferma dans un tiroir, et s'enfila, dévoré de questions.

Quelques jours plus tôt, ce que Richard Weisman racontait à Alexandre Verdillan aurait passionné le savant français : son collègue américain ne faisait rien d'autre que de lui proposer son rêve : une collaboration avec lui, à l'Université de Los Angeles, tout simplement, l'endroit au monde qui est le type même du paradis scientifique. Seulement, il y avait Roselyne à l'autre bout de la salle, du côté du buffet. Ravissante dans un très élégant ensemble mauve à boléro et pantalon. Elle avait beau, tout en enfournant mécaniquement des gâteaux, fuir le regard d'Alexandre, celui-ci se rendait bien compte qu'elle n'arrivait pas à oublier la scène de tout à l'heure. Il se mettait à penser que, peut-être, elle regrettait son esclandre et, du coup, se reprenait à espérer. D'autant plus que son corps lui rappelait, à rudes coups de sang pas seulement dans les tempes, qu'on avait toujours oublié de l'assouvir.

Il fit un effort sur lui-même. L'Américain devait commencer à le trouver vraiment bizarre avec ses vagues approbations grommelées d'un air distrait.

— Excusez-moi, dit-il, tout ce dont vous me parlez est tellement passionnant, je suis sous le choc, laissez-moi réfléchir, voulez-vous ?

Il rit bruyamment avant de reprendre :

— Il y a des décisions qu'il ne faut pas prendre à la légère, et le séminaire dure encore cinq jours, n'est-ce pas ?

L'autre acquiesça, bon enfant.

— OK, fit-il avec un accent yankee plus vrai que nature, mais réfléchissez dans le bon sens !

Déjà Verdillan s'éloignait vers Roselyne, qui repéra la manœuvre et se faufila dans la foule caquetante vers un autre groupe. Il réussit à la coincer derrière un serveur chargé d'un plateau de coupes de champagne. Il en attrapa une à la volée et la lui tendit.

— Faisons la paix, je vous en prie, dit-il en jouant des cils, qu'il avait longs et retroussés.

Elle but lentement, le fixant avec une attention à la limite de l'inquisition. Elle n'avait pas remis ses lunettes et les pensées qui l'agitaient lui donnaient un air perdu qui lui allait à ravir.

— Roselyne, reprit-il presque à voix basse, il m'est arrivé une chose étrange après que…

Il ne termina pas sa phrase, mais raconta en détail la découverte des poupées, et leurs particularités.

— Et vous, dit-il, en avez-vous trouvé chez vous ?

Elle secoua la tête, redevenue dure. Il comprit qu'elle croyait à une manœuvre et se passa rageusement la langue contre les dents.

— Roselyne… essaya-t-il, presque implorant.

Elle reculait, très droite.

— Au revoir, fit-elle brusquement, nous nous revoyons demain à dix heures, je crois, au centre culturel ?

Alexandre Verdillan n'eut pas le temps de ruminer sa déception. Un Chinois en costume gris impeccablement coupé s'était planté devant lui. La trentaine mince, les yeux avec de l'intelligence à revendre.

— Professeur Verdillan ? fit-il dans un anglais chantant, permettez-moi de me présenter, Lei Dao Guang, je suis le collaborateur de M. Ho Chu.

Le savant l'observa avec un rien d'hébétude.

— Oh, reprit le Chinois, veuillez me pardonner, vous êtes ici depuis si peu de temps, M. Ho Chu est le président de Y International Hong Kong Limited.

Il rit, exhibant des dents pointues :

— En quelque sorte, reprit-il gaiement, ce doit être l'homme le plus puissant de la colonie. Après le gouverneur de sa Majesté, bien sûr.

— Je vois, fit Verdillan, curieux, et sans doute…

— Exactement, professeur, coupa Dao Guang, vous avez fait une très forte impression sur M. Ho Chu. Il était cet après-midi dans la salle de conférences, et la hardiesse de vos théories, ajoutée à un raisonnement sans faille, l'a emballé.

Il y eut encore quelques amabilités semblables prononcées sur le même ton emphatique. Le savant commençait à se lasser, se demandant où son

interlocuteur voulait en venir, quand un mot lui fit l'effet d'une décharge électrique.

Le mot poupée.

— Vous dites ? interrogea Verdillan, avide.

L'autre se frotta le nez.

— À titre de présent, reprit-il, M. Ho Chu souhaiterait vous offrir une des plus belles poupées de porcelaine qu'il fabrique en plus de ses nombreuses activités scientifiques. Ce sont des merveilles, je vous assure.

— Quel genre de poupées ? insista Verdillan.

Le Chinois haussa les épaules, hilare.

— Mais vous le savez, professeur ! Vous en avez une demi-douzaine dans votre chambre. La boîte à cigares…

Alexandre Verdillan sentit sa pomme d'Adam se tortiller.

— Où voulez-vous en venir au juste ? fit-il d'une voix sèche.

Le Chinois se rapprocha, égrillard.

— M. Ho Chu voudrait vous offrir une de ces poupées, je vous le répète.

Le savant se recula légèrement.

— Mais, la boîte, ce n'est pas un cadeau ?

— Oh ! si, bien sûr, seulement, comment dire ?…

Il parut réfléchir.

— Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ? Aucune n'est semblable. Eh bien, chaque poupée a un modèle. Lequel préférez-vous ? En vrai. En chair et en os, c'est comme cela que vous dites ?

Verdillan se sentait redevenir très rouge. Sa libido, décidemment, en prenait de sacrés coups, ce soir.

— Tout de même, fit-il dans un reste de dignité, ce n'est pas pour m'offrir une femme que votre patron souhaite me voir ?

Le Chinois prit l'air sincèrement désolé.

— Bien entendu que non. Mais ici, nous pratiquons beaucoup les cadeaux d'introduction. Ce sera celui de M. Ho Chu, si toutefois vous l'acceptez, et acceptez de répondre à son invitation.

— Quand donc ?

— Mais tout de suite, si cela ne vous dérange pas, M. Ho Chu vous attend chez lui.

— J'ai un dîner, tenta Verdillan, qui se sentait lâche.

— Est-ce vraiment si important ?

Le ton était chaud, enveloppant.

— Non, avoua le savant en éclatant de rire. En fait, une soirée très ennuyeuse.

Dao Guang agita les mains en corolle.

— Alors, venez, je vous promets au contraire une soirée passionnante.

Il battit des paupières.

— N'oubliez pas de bien choisir votre poupée. L'avez-vous fait ?

Verdillan se détourna, gêné.

— Bon, je monte me rafraîchir dans ma chambre, attendez-moi.

Ce fut vite fait. Une fois dans sa chambre, Alexandre Verdillan sortit une des poupées de la boîte. Une Européenne brune et fine, un peu dans le genre de Roselyne Andrieu. D'ailleurs, c'est à son intention, qu'il griffonna un petit mot qu'il glissa dans une enveloppe avant de joindre celle-ci à la poupée dans un paquet qu'il confectionna rapidement, avec un sac de plastique et une ficelle.

Puis il redescendit jusqu'au rez-de-chaussée et donna le tout, avec ses clés, à la réception.

— N'oubliez pas de remettre ceci à Mlle Andrieu.

Dehors, une Rolls-Royce semblable à celle du film, mais entièrement blanche celle-là, attendait, feux de position allumés. Survenant après la fraîcheur de la climatisation, la nuit parut étouffante à Alexandre Verdillan et il fut soulagé en s'installant sur le cuir du siège arrière. La voiture avait elle aussi l'air conditionné, presque trop froid cette fois. Le chauffeur, nuque imposante, démarra doucement. Ils passèrent sous un assemblage de ces étonnants édifices de bambous, typiques de Hong Kong, et avec lesquels on construit des gratte-ciel qui s'effondrent parfois avant d'être terminés sous les coups de boutoir d'un typhon, laissant seulement un échafaudage intact au-dessus de l'amas de décombres.

La Rolls-Royce s'engagea à droite, le long de Cause Way bay, puis vira deux fois à droite par Hollywood road et s'engagea dans une rue commerçante encore illuminée malgré l'heure tardive. Sur le trottoir, des barbiers officiaient dans des cahutes éclairées au pétrole, rasant les sourcils et le front de leurs clients. Un peu plus loin, des étalages de canards laqués et de tripes pendantes, puis un squelette vivant qui confectionnait un costume à la lueur d'une lampe nue, son transistor posé sur sa machine à coudre qu'il manœuvrait au pied. Derrière lui, le rideau métallique tiré du tailleur qui livrerait demain matin, comme promis, le costume commandé à la fermeture du magasin. La foule passait, indifférente, très dense, habits européens et chinois mélangés. Il y avait partout des vitrines de boutiques *Free Tax* offrant des appareils radios et photos, des magnétoscopes, des grands magasins grouillant de clientèle. La Rolls-Royce ralentit à un carrefour, bloquée par une femme policier du « *Traffic Warden* » en minijupe marron au-dessous d'un chemisier beige. La casquette était voyante : noire à bande jaune. Verdillan se pencha, cherchant le nom de la rue, pour se repérer. Vague inquiétude qui l'enveloppait depuis le départ. Son accompagnateur devina sa préoccupation :

— Les dieux sont avec vous, rit-il, cette rue s'appelle Des Vœux road. Oui, en français, faites donc un vœu.

Curieusement, celui que fit le savant ne fut pas volage. Il souhaita la bonne marche de son projet Los Angeles et se promit de « travailler » l'Américain le lendemain.

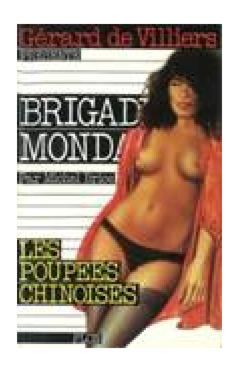
Ils roulèrent longtemps dans des ruelles qui montaient sans cesse de plus en plus étroites, puis, soudain, vers la droite, Verdillan aperçut la baie. Plus splendide encore vue de haut. Partout, ce n'était que gratte-ciel illuminés, cargos serrés sous les projecteurs. Il comprit qu'ils approchaient du Victoria Peak, le quartier élégant. Ils franchirent une sorte de col et redescendirent de l'autre côté, vers Aberdeen, du côté du Pacifique. Alexandre Verdillan se repérait assez aisément, bien qu'il ne soit jamais venu ici auparavant : il avait étudié son guide, dans l'avion. Une précaution qu'il prenait toujours.

Maintenant, la voiture glissait sur le bitume entre des allées d'arbres, des bois, des zones parfois désertes. Les contrastes d'Hong Kong. En bas, autour de la baie, une des plus fortes densités humaines du monde. Ici, un amas de collines boisées parsemées çà et là de villas luxueuses.

Enfin, la Rolls-Royce ralentit devant un immense porche de pierre de taille brillant sous les feux d’énormes lampes de fiacre en cuivre. Les pneus crissèrent sur une allée de graviers. Le savant nota qu’à part leur conversation sur le nom : Des Vœux road, ils n’avaient pas échangé une parole depuis le début. Sans trop savoir pourquoi, il fut contrarié de son observation. Et c’est le cœur accéléré par une vague crainte qu’il se trouva devant une grande maison de style normand, aussi belle et luxueuse d’aspect que celles qui le faisaient rêver, enfant, à Deauville, lors de ses vacances de pauvre avec son père employé des postes.

Désormais, il n’avait plus qu’une envie : retourner à l’hôtel. Mais il était trop tard pour reculer.

CHAPITRE II



Ce que remarqua Alexandre Verdillan en entrant dans le grand salon, ce ne fut pas le luxe, les tapis de soie accumulés les uns sur les autres, les bouddhas et les cavaliers de bronze qui lui ouvraient l’entrée par paires, ni le mobilier ouvragé, agrémenté d’incrustations d’ivoire et de jade, ou la fabuleuse collection de porcelaine Ming dans les vitrines encadrant la cheminée de marbre rose. Le dos tourné, contemplant le Pacifique par la baie vitrée de vingt mètres de long, il y avait là-bas, au bout du salon, une monstruosité.

Un gnome. Un être tout petit aussi large et rond que haut dans son costume noir. Il suffisait pour en juger de comparer avec la chaise sur laquelle l'homme s'appuyait d'une main. Le dosseret était presque à hauteur de son épaule.

Le savant n'eut besoin d'aucune présentation, Ho Chu, son hôte, ce ne pouvait être que lui : quand le gnome se tourna en l'entendant descendre les marches de marbre, il eut un geste princier de la main qui voulait dire, comme le sourire de sa figure rebondie : « Vous êtes le bienvenu. »

Verdillan s'approcha encore, luttant pour dissimuler sa curiosité. Mais c'était plus fort que lui, il ne pouvait faire autrement que de détailler la boule humaine aux yeux bridés. Le président de *l'International Hong Kong Limited* ne devait guère mesurer plus de un mètre cinquante et peser pas loin de quatre-vingt-dix ou peut-être même cent kilos. Le crâne était rasé, comme les sourcils. Les oreilles paraissaient avoir été coupées tant elles disparaissaient dans les masses de graisse du cou, des bajoues et des maxillaires. Les yeux, surtout, étaient étonnants : saillants, comme exorbités, avec des prunelles étincelantes.

Mal à l'aise, le savant serra la main boudinée qu'on lui tendait. Puis Ho Chu tapa dans ses mains. Une jeune Thaïlandaise apparut, minuscule comme lui, frêle comme une herbe dans sa tenue de soubrette à l'européenne.

— Que voulez-vous boire ? interrogea le Chinois dans un excellent français à peine chantant.

La voix était à l'opposé du physique : sèche, métallique. Son propriétaire le savait et faisait effort pour y mettre du liant. En vain. Verdillan demanda une coupe de champagne et la servante s'en alla en courant.

— Monsieur le professeur, prenez place, commença Ho Chu en lui indiquant un canapé profond près de la cheminée où flambaient de grosses bûches de chêne. (Pur plaisir de riche : de chaque côté, les bouches de climatisation ronflaient en sourdine.) Et d'abord, laissez-moi vous remercier d'avoir accepté mon invitation.

Il sourit et son visage parut au bord d'éclater sous la tension musculaire dans la graisse qui le noyait jusqu'au-dessous des paupières saillantes.

— C'est un tel honneur pour moi que de recevoir le professeur Verdillan chez moi !

Il plongea son regard dans le sien.

— Professeur, reprit-il, je n'ai pas pour habitude de jeter mes compliments à la légère. Pour moi, vous êtes doué d'une intelligence absolument remarquable. Unique.

Verdillan se tortilla dans le cuir de son canapé.

— Allons, monsieur, fit-il modeste, vous m'avez à peine vu. Vous ne me connaissez pas !

— Mais je vous ai vu ! s'écria Ho Chu.

La boule de chair se pencha à basculer vers la table basse. Verdillan, ahuri, reconnut le livre que la main ramenait, *Les objets de Schwarzschild et les rayonnements X, Théorie et réalité,* au P.U.F. Auteur : lui-même. Un ouvrage réservé aux seuls spécialistes et qui avait fait du bruit dans pas mal de cabinets d'astrophysiciens.

— Je suis un de vos admirateurs depuis longtemps, reprit le Chinois, et ne croyez pas que ce soit par snobisme. J'ai fait des études d'astrophysique assez poussées à Oxford, dans mon jeune âge.

Verdillan calcula, cinquante-cinq, soixante ans, Ho Chu devait être dans cette fourchette d'âge.

— Hélas, c'est resté un hobby, reprit le Chinois. À Hong Kong, l'astrophysique, ça ne paie pas.

Il émit un rire saccadé, presque muet.

— N'empêche, le problème des trous noirs me fascine, comme vous, et je sais que vous allez trouver la solution.

Il tapota le livre du plat de la main.

— Il y a là-dedans cinq ou six approches théoriques fulgurantes dont je suis certain que vous n'allez pas tarder à nous donner la démonstration. C'est votre but, n'est-ce pas ?

Verdillan approuva, remué.

— J'essaye, hasarda-t-il.

Le rire muet reprit.

— Modeste, comme tous les vrais savants, mais suivez-moi, allons dîner. Il est dix heures passées, vous devez mourir de faim. Nous continuerons cette conversation à table. J'ai quelques questions à vous poser, si vous le permettez.

Les crevettes à l'ail piquant étaient délicieuses, le poisson sauce aigre-douce un régal, le travers de porc aux nouilles sautées succulent, et les anguilles braisées aux pousses de bambou tout simplement sublimes, comme les vins, tous français, et le service, jamais en faute. Le dessert, surtout était étonnant : un gâteau de riz à la cannelle nappé d'une crème dorée, littéralement.

— Il y a de la poudre d'or dedans, expliqua Ho Chu, placide.

Quand ils eurent terminé, Alexandre Verdillan regardait son hôte d'un autre œil. Ho Chu s'y connaissait vraiment en astrophysique, et même, à un certain moment il avait eu une réflexion sur les rayonnements X qui avait attiré l'oreille du savant français comme une hypothèse à approfondir.

La table avait été desservie en un tournemain par douze serveurs trottinant. Puis les alcools étaient venus.

— Si nous passions à un sujet plus frivole, minauda la boule de chair. Avez-vous envie de vous amuser ?

Verdillan sourit, prudent. Cela faisait un petit moment, conséquence sans doute des épices du dîner, que sa libido revenait à la charge, plus furibonde que jamais.

— Je ne suis pas contre un peu de délassement, fit-il, sentant peut-être venir le moment de résoudre son problème.

— À la bonne heure ! fit le Chinois en tapant dans ses mains. Restons ici, l'estrade est en face de nous.

Alexandre Verdillan agrippait les accoudoirs de son fauteuil à se meurtrir les paumes : à cinq mètres de lui, un supplice de Tantale. Six filles sur un plateau translucide apparu comme par miracle. Les six modèles, en chair et en os, des six poupées de la boîte à cigares.

— Voici le moment venu de tenir ma promesse, murmura le Chinois. Je vous ai parlé d'un cadeau. Laquelle choisissez-vous ?

Verdillan étudia une à une les six statues vivantes, immobiles sur le plateau avec des regards perdus loin derrière lui. Il s'arrêta sur l'Européenne, la brune qui ressemblait à Roselyne.

L'explication de tout ce manège, il ne cherchait même plus à la deviner. Pourquoi ces filles et ces poupées ? Il s'en moquait. La brune était devant lui. Il la désirait à en devenir fou.

— La quatrième, articula-t-il péniblement.

Ho Chu se pencha :

— Nancy, fit-il durement. *It's you*. Les autres, partez.

Etudiant, Alexandre Verdillan s'offrait une soirée au *Crazy Horse Saloon* chaque fois qu'il avait bien réussi un examen ou un exposé. À titre de récompense. C'était l'époque des vrais strip-teases. Des filles qui arrivaient vêtues comme à la ville, et repartaient nues. Après, il y avait eu dégradation. Spectacle, numéros. Plus de vrai déshabillage. Il en était resté frustré. N'ayant jamais retrouvé l'équivalent, ou ignorant où le trouver. Même la fille de la vidéocassette tout à l'heure, ce n'était pas du vrai strip-tease. Elle avait trop vite et trop carrément exhibé son intimité. Excitante à hurler, mais l'opposé du raffinement.

Pour la première fois depuis vingt-cinq ans, le savant était servi au plus précis de ses phantasmes.

Nancy se déshabillait comme il le fallait. L'air d'être contrainte par on ne savait quelle nécessité. Paraissant atteindre un peu plus le comble de la honte chaque fois qu'une pièce de ses vêtements s'en allait.

Elle était à deux mètres d'eux : un mécanisme avait fait s'avancer la partie centrale du panneau vers la table. Devant elle, à toucher Verdillan, un tabouret de cuir à pieds chromés. Et sur le cuir, une cravache noire. Nancy l'avait elle-même déposée là avant de commencer. Et Ho Chu avait expliqué : la cravache lui serait appliqué si son strip-tease n'était pas jugé suffisamment réussi. D'ailleurs, avait-il ajouté avec son incoercible rire muet, si le professeur le désirait, elle serait cravachée de toute façon. Tout était permis avec les « poupées ».

Quand Nancy se fut débarrassée de sa robe, Verdillan remarqua que sans doute, les dessous à l'occidentale, comme on n'en fait plus en Occident, plaisaient beaucoup à Hong Kong. Mêmes dessous à l'ancienne que la fille du film. Avec une différence : le soutien-gorge était percé à l'endroit des pointes et le slip était fendu. Devant et derrière. Nancy avait « dû » le prouver en tirant dramatiquement à contrecœur, visage de sainte

douloureuse, ses bouts de seins dénudés, et en écartant, côté pile et côté face, la fente de dentelle du slip noir.

De temps à autre, elle observait la cravache d'un air paniqué et, chaque fois, c'était le signal de déhanchements savants, de poses haletantes.

Soudain, la lumière s'éteignit. Quand elle revint, ce fut sous forme d'un faisceau de projecteur. Nancy penchée, bretelles de soutien-gorge basses. Nuit. Re-projecteur. Nancy cambrée de dos, slip écarté à deux mains. Toutes les poses y passèrent, à gauche, à droite, au fond, devant, peu à peu au-delà de l'indécence mais toujours le même air de victime forcée. Même quand Nancy, slip descendu aux chevilles, soutien-gorge rabattu sous les seins, ondulait sur les genoux et les coudes, gorge renversée, ventre tendu, à un mètre du savant.

La lumière continue revint quand elle fut complètement nue. Alors, elle dénoua son chignon et se mit à jouer avec la cravache, la promenant sur le panneau translucide, à quatre pattes, à longs coups de langue, la présentant entre ses dents comme une chienne, s'introduisant le manche dans la bouche jusqu'à la gorge pour simuler une fellation. Puis dans son sexe, puis dans ses reins. Rampant dessus, y frottant ses fesses, son ventre, ses cuisses, ses seins avec une terreur louable.

— On ne le dirait pas, rit Ho Chu, mais de toutes mes poupées, c'est celle qui craint le plus la cravache. Elle fait des bassesses pour y échapper. Bon à savoir, professeur !

Il agita l'index.

— Regardez, elle tremble réellement.

Nancy s'était agenouillée devant eux. Tête basse noyée dans ses cheveux, elle tendit la cravache à deux mains, posée sur ses paumes ouvertes.

— Elle attend, reprit Ho Chu, que vous jugiez son numéro.

Verdillan avala sa salive.

— Mais enfin, vos « poupées » sont consentantes, non ?

Ho Chu prit l'air mystérieux.

— Oui, mais je vous expliquerai.

Il claqua des doigts.

— Nancy, à ton avis, tu as été bonne ou tu mérites la cravache ?

La fille se mit à haleter.

— Je vous en prie, murmura-t-elle.

— Ah oui, ce n'est pas à toi de décider ! Attends.

Il se tourna vers le savant.

— Alors, professeur, satisfait ?

Verdillan se mordit les lèvres. Il était au bord d'exploser.

— Tout à fait satisfait, dit-il d'une voix mal assurée.

La fille parut retrouver le souffle et lui jeta un regard, le premier, plein de reconnaissance.

— Très bien, fit Ho Chu, l'air déçu, elle est à vous. Nancy, conduis Monsieur.

À peine entrée dans la chambre, elle s'était approchée de lui pour le déboutonner. Elle le dégagea avec des gestes doux, le léchant aussitôt. Il se sentait tournoyer. Son sexe lui faisait mal à force d'avoir trop attendu. Un vague regret de n'avoir pas eu le courage de dire oui à la cravache le prenait. Il n'avait jamais frappé une fille… Incapable d'oser. Alors, en compensation, il la fit s'agenouiller et écarter les bras.

— Juste avec la bouche, ordonna-t-il, le fond de la gorge.

Elle plongea, vite secouée de hoquets qui la contractaient délicieusement autour de lui. Il explosa tout de suite avec des coups de reins de bête et la reprit cinq minutes plus tard, puis encore une fois. Quand il s'abattit enfin, rassasié, elle sonna. Voulait-il boire quelque chose ? Un fortifiant ? Il secoua la tête, dégrisé. Il était deux heures du matin. Il fallait rentrer.

Elle s'étonna :

— Et moi ?

— Comment, toi ?

Elle eut un pâle sourire.

— Je suis à vous. Vous avez ma poupée.

Il hésita :

— Donne-moi ton téléphone.

Tandis qu'il rangeait le bout de papier dans sa poche en se rhabillant, il entendit un bruit du côté de la porte et se retourna. Ho Chu le contemplait

du seuil.

— Alors, professeur, on veut partir, à ce qu'il paraît ?

La voix était différente. Dure, sans le moindre effort d'amabilité.

Alexandre Verdillan sentit s'affoler son cœur dans sa poitrine.

— Qu'est-ce que ça signifie ? bredouilla-t-il.

Le rire muet le glaça un peu plus.

— Que le moment de partir n'est pas venu, qu'il ne viendra jamais.

— Vous êtes fou ? blêmit le savant.

— Mais non, je vous kidnappe, c'est tout.

Verdillan se dressa lentement.

— Mais c'est idiot, je n'ai rien, pas de fortune, aucun pouvoir politique…

— Vous vous trompez, professeur, vous avez quelque chose de très précieux. Un cerveau, j'aime beaucoup votre cerveau.

Verdillan se rua en avant. Mais au moment où il agrippait à deux mains les revers d'Ho Chu, il sentit une main glisser vers son cou et appuyer. Aussitôt il perdit conscience et s'affala. D'une petite pression du doigt, le gnome avait bloqué deux ou trois secondes sa carotide, le temps suffisant pour interrompre la circulation sanguine du cerveau et provoquer l'évanouissement.

Deux serveurs entrèrent dans la pièce et soulevèrent le corps. Ho Chu jeta quelques ordres en chinois puis se tourna vers Nancy, plaquée au mur, l'air terrorisé :

— Toi, va m'attendre dans ma chambre. À quatre pattes et la cravache entre les lèvres. Parce que moi, je trouve que tu peux faire mieux, beaucoup mieux que ton numéro de bastringue à G. I'S. Dès demain, tu recommences les leçons à zéro. Allez, grouille.

Elle s'en alla en courant, les épaules secouées de sanglots.

CHAPITRE III



L'inspecteur Aimé Brichot, des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, se sentait une âme de faux frère. Interrompre un ami et néanmoins collègue en pleine opération de « dragage », c'est exactement ce que l'amitié interdit de faire, et pourtant, il allait le faire.

À vingt mètres de lui, de l'autre côté de la balustrade coupant le chemin aux non-baigneurs, sa victime désignée : l'inspecteur principal Boris.

Corentin, sa flèche. Au mieux de sa forme, physique et sentimentale.

« Ça, Boris, se dit Aimé Brichot, pour un joli petit lot, on peut dire que tu lèves un joli petit lot. » Allongé en maillot de bain bleu sur une serviette-éponge rouge sous le soleil de mai, sa flèche avait pour très proche voisine une blonde de vingt ans à qui la nature avait distribué double ration de formes et de sex-appeal. En revanche la blonde avait dû se tromper de taille, à l'essayage, au rayon des maillots de bain. Le sien, visiblement, était fait pour une minette à peine pubère, et d'ailleurs, ainsi que le constata Aimé Brichot avec émotion, la fille s'en rendait enfin compte. Du moins côté soutien-gorge.

Paraissant tout à coup s'aviser que le monokini était autorisé à la piscine Deligny, elle dégrafa l'objet.

Apparition chaloupée d'une poitrine suralimentée en hormones. Aimé Brichot se gratta la moustache, remonta ses lunettes Amor sur le nez, se passa la main sur la calvitie et finit par rectifier son nœud de cravate.

— Il n'y a pas à chiquer, marmonna-t-il, faut que je passe aux actes. Dans deux minutes, il va m'envoyer promener.

Il se mit à faire le sémaphore en direction de l'athlète brun dont personne, alentour, n'aurait deviné qu'il avait largement dépassé les trente-

cinq ans et faisait autre chose dans la vie que de s'entraîner six heures par jour au bataillon de Joinville.

— Hep, Boris ! insista Brichot.

Sa flèche n'entendait rien. Lové contre l'épaule de la fille qui riait à gorge déployée.

— Qu'est-ce qu'il peut bien lui raconter comme balivernes ? grogna Brichot. Ha, les femmes…

Excédé, il prit son souffle, mit ses mains en porte-voix. Le prénom de Boris explosa dans l'enceinte de la piscine, faisant se tourner vers son « émetteur » une bonne centaine de têtes, sauf celle de l'intéressé.

— Il fait exprès ou quoi ! geignit Brichot, au bord du désespoir.

Il allait recommencer quand enfin, il vit se lever sa flèche. Bref échange d'amabilités désolées avec la fille qui faisait grise mine, ne croyant visiblement rien aux explications données. Lesquelles d'ailleurs ? Brichot se le demandait bien. Il n'est pas dans les habitudes d'un policier de se faire connaître facilement.

Il ne chercha pas longtemps, la fille s'était tournée vers lui, l'air mauvais.

— Tu lui as dit quoi, au juste ? souffla Aimé Brichot en trottinant auprès de Boris Corentin, une fois sur le quai. Elle a l'air de m'en vouloir à mort.

— Je veux ! (Corentin éclata de rire.) Pour elle, tu es le copain de bureau qui vient aimablement trouver son collègue, au lieu de lui ficher la paix, pour lui signaler que le patron le réclame d'urgence.

Brichot prit l'air ébahi.

— Mais c'est vrai ! Baba te réclame à cor et à cri !

— Il est pesant, Baba, grogna Corentin, j'étais sur un de ces coups… Tu l'as vue, la naïade ?

Aimé Brichot fit la moue.

— Ouais, un rien vulgaire, tu ne trouves pas ?

Corentin l'arrêta par le bras pour le protéger d'une voiture qui brûlait le feu rouge.

— On ne peut pas toujours conquérir des princesses, fit-il gaiement. Enfin, espérons qu'elle sera là ce soir, au rendez-vous…

Il accéléra le pas, à longues enjambées puissantes et souples.

— Il veut quoi, au fait, le patron ?

Aimé Brichot agita la main.

— Aucune idée, tout ce que je sais, c’est que ça le presse comme un lavement.

Corentin soupira.

— Mauvais signe, je n’aime pas les Badolini pressés, ça cache toujours un sac d’embrouilles. Pas pour lui, pour nous, œuf corse, n’est-ce pas, *my dear* ?

En arrivant au bas de l’escalier, 36 quai des Orfèvres, ils marquèrent un temps d’arrêt, pas par peur des marches, pour mieux se préparer au choc.

— Allez, on y va ? fit Corentin.

— On y va, répliqua Brichot, et gaiement, ça, c’est moi qui te le dis.

Une minute plus tard, ils étaient dans l’antichambre du bureau directorial. De l’autre côté de la double porte capitonnée, une toux sèche s’égosillait, assourdie. Charlie Badolini devait être en train de rallumer une Celtique de trop.

La sonnerie grésilla sur le bureau du gardien faisant office d’huissier.

— Monsieur le commissaire divisionnaire vous attend, fit celui-ci en raccrochant.

Ils prirent leur respiration et plongèrent dans le sas.

Après, ils ne connaissaient que trop le paysage. En face, les deux grandes fenêtres donnant sur la Seine, à gauche le coffre-fort à blancs[4] du patron et son armoire à dossiers. Au milieu, quelques fauteuils Empire disséminés sur un tapis géant façon Savonnerie, et à droite le bureau Empire, imposant, splendide, du Mobilier national, jouxté d’une chaise de repos en tube d’acier et peau de bête, signée Le Corbusier[5], dernière acquisition du patron, incongrue, pour ne pas dire plus, dans le décor classique du lieu.

Les deux inspecteurs se bloquèrent, à peine franchi le seuil : on leur avait changé le patron. Dans le fauteuil directorial, là où ils auraient dû apercevoir, avec respect, la silhouette maigre et agité de tics du commissaire

divisionnaire Charlie Badolini, il y avait un homme en bleu de travail. Pas impressionné le moins du monde. Et qui téléphonait, l'air jovial. Devant lui, des tournevis, des pinces, un cadran à touches démonté.

— Allô, Roger ? faisait l'homme d'une voix faubourienne, tu me reçois ? OK, ça va, tout est en ordre.

Ahuris, Corentin et Brichot se concertèrent du regard : l'huissier leur avait pourtant dit que le patron les attendait. Où pouvait-il bien être ? Ils n'avaient pas eu la berlue en l'entendant tousser, de l'autre côté.

La toux quinteuse les rassura, sauf qu'elle venait d'un drôle d'endroit. De dessous le bureau. Ils s'approchèrent, et découvrirent l'objet de leur respect hiérarchique. Charlie Badolini était accroupi sous le bureau, une pointe de col en bataille, la mèche flottante, et il tirait sur des fils.

— Non mais ! éructa-t-il en tendant son visage cramoisi vers l'électricien. Vous m'avez raccourci le fil !

Il se releva, roulant des yeux.

— Je veux mon téléphone à gauche, toussa-t-il, pas à droite !

L'homme leva les bras au ciel.

— Ah, c'est tout ? Mais il fallait le dire tout de suite, moi je trouvais que ça faisait plus symétrique avec ça.

Il montrait la masse compliquée du récepteur général, celui qui servait à joindre chaque service d'une simple pression de touche.

— Si on lui parlait sur ce ton, grogna Aimé Brichot à mi-voix, tu vois le cirque qu'il nous ferait…

Charlie Badolini se fit humble.

— Merci pour l'intention, dit-il, mais soyez gentil, rallongez-moi le fil.

— De combien ?

Le chef de la Brigade Mondaine se lança dans des appréciations de distance avec les paumes, comme s'il mesurait un brochet géant, le tout accompagné de mimiques et de tics nerveux à la Louis de Funès.

— Bon, finit-il par éructer en laissant retomber ses bras le long du corps, comme vous voulez, donnez-moi du mou, quoi !

Le visage du technicien se contracta, douloureux.

— C'est que je n'ai pas de fil sous la main.

Corentin et Brichot crurent que, cette fois, le patron allait exploser. Mais non, il se contenta de se voûter.

— Ecoutez, souffla-t-il, vaincu, laissez ça comme ça pour l'instant, j'ai un rendez-vous. Revenez demain matin à neuf heures, avant mon arrivée.

— C'était grave, patron, votre problème de téléphone ? s'enquit aimablement Corentin en s'asseyant face à Badolini réinstallé à sa place.

Le vieux Niçois grimaça :

— Oh, rien.

Il sourit, rictus vaguement gêné.

— C'est trop moderne pour moi, le clavier à touches de ces nouveaux appareils, alors, j'ai demandé qu'on me remettre un vieux système, à cadran, comme dans le temps.

Il accompagnait de l'index, en spirales nerveuses, ses explications.

— Qu'au moins j'arrive à la retraite tranquille côté modernité, conclut-il en se recoiffant de ses index jaunis de nicotine. Bon, je vous ai appelés pourquoi, au fait ?

Il tapota une Celtique contre le dessus de sa main gauche.

— Bougres de retardataires, vous m'avez fait oublier ! Ah ça y est, j'y suis.

Il se pencha, coudes sur le cuir de son bureau, redevenu sérieux.

— Messieurs, commença-t-il, c'est bien d'avoir été remarqués par les hautes sphères, mais ça a ses conséquences. Elles se souviennent de vous à l'occasion, et c'est le cas aujourd'hui. Vous avez compris, l'affaire du Japon a inscrit vos noms dans les mémoires de ces messieurs, du côté des Ministères et ils viennent de se souvenir de vous.

Il marqua son temps d'arrêt.

— Vous prenez tous les deux le vol UTA 192 de 13 h 45, demain à destination de Hong Kong. Vos places sont réservées. Arrivée à 14 h 15, heure locale.

En face de lui, deux types d'hommes. Deux réactions. Une fois la surprise passée, la première pensée d'Aimée Brichot fut vestimentaire, comme toujours en cas de voyage. On n'est pas vraiment de la « sape » sans

qu'il s'agisse d'un virus profondément ancré. Il se mit à vérifier dans sa tête si ses vêtements légers de l'année dernière, achetés pour le Japon, n'étaient pas démodés. Boris Corentin, lui, n'avait pas ces problèmes. Deux pantalons et deux vestes pour l'hiver, plus un costume sombre, deux pantalons et deux vestes pour l'été, sa garde-robe était réglée comme du papier à musique.

— Chic, on a gagné au loto de bienfaisance de la Police ! s'exclama-t-il. Merci, patron.

Un ange mi-amusé, mi-hiérarchique, voleta dans le triangle à peu de chose près isocèle formé par le patron et ses deux inspecteurs.

— Pour le tourisme, vous repasserez, grommela Charlie Badolini. Il s'agit d'un enlèvement, le professeur Alexandre Verdillan, une sommité de l'astrophysique.

— Ah, coupa Corentin, l'homme des « trous noirs ». J'ai lu que c'était un prix Nobel de Science probable Tannée prochaine. Il paraît qu'il a fait des découvertes de première importance sur le sujet.

Charlie Badolini le contempla, assez flatté de l'avoir sous ses ordres. Corentin l'épaterait toujours. Quel futur chef de la Brigade Mondaine il ferait si seulement il s'en donnait la peine…

— On ne peut jamais rien vous apprendre, décidément. En tout cas, vous l'avez dit, c'est un personnage trop important pour que la France se permette de l'abandonner à son sort.

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— Patron, peut-on savoir pourquoi on a pensé à nous ? C'est une affaire de mœurs ?

Charlie Badolini haussa les épaules.

— À vrai dire, on n'en sait rien. Mais c'est possible. On se demande même s'il n'a pas disparu tout seul. Exprès. Ce qui paraît invraisemblable, vu le personnage, mais enfin, il ne faut pas écarter l'hypothèse. Tout marié qu'il soit, Verdillan est un petit coquin. Client des prostituées, je vous montrerai quelques rapports discrets. L'atmosphère du voyage, le dépaysement peuvent avoir joué leur rôle. S'est-il mis dans un sale pétrin ? A-t-il été enlevé parce qu'il est Verdillan ? À vous de trouver.

« Maintenant, passons à ce que l'on sait. La dernière personne à l'avoir vu est sa collaboratrice, Roselyne Andrieu. C'est elle qui a alerté le consulat

de France à Hong Kong le lendemain vers onze heures. Verdillan n'était pas à leur rendez-vous matinal de travail, à dix heures. Absolument contraire à ses habitudes. Il ne répondait pas non plus au téléphone dans sa chambre. La jeune femme a fait ouvrir la porte par le garçon d'étage. Rien. Il n'avait pas passé la nuit à l'hôtel, ses clés étaient encore au tableau, et la réceptionniste de la veille s'est souvenue de lui ; il était parti en laissant un paquet à l'intention de Roselyne Andrieu. Il avait l'air de beaucoup tenir à ce qu'on n'oublie pas de le lui remettre.

Charlie Badolini marqua un temps d'arrêt.

— Un paquet au contenu bien étrange. Une poupée en porcelaine, pas pour enfants, pour adultes. Une femme en réduction. Européenne et dont l'anatomie était reproduite dans ses moindres détails. Mais tenez, on m'a fait parvenir la photo par le premier vol d'UTA.

Il ouvrit un dossier et étala trois photos devant lui. Corentin et Brichot se levèrent. À gauche, Alexandre Verdillan, petit homme sec à lunettes et nez retroussé, la calvitie bien avancée. Français moyen à hurler. À gauche, Roselyne Andrieu, à lunettes elle aussi, mais jolie fille, l'air de cacher des trésors secrets. Au centre, le corps de porcelaine de la poupée à côté d'un mètre donnant l'échelle : quinze centimètres environ de taille totale. Effectivement, le corps était celui d'une femme, cambrée, poitrine saillante avec des bouts rouges, et une toison pubienne incroyablement bien reproduite. Les lèvres étaient entrouvertes, comme pour donner un baiser, les yeux mi-clos. À côté, ses vêtements : soutien-gorge, slip, porte-jarretelles et bas en réduction y compris.

— C'est curieux, murmura Corentin. D'une certaine façon, elle ressemble à la collaboratrice.

Le patron de la Brigade Mondaine releva le menton.

— Ah, vous l'avez remarqué vous aussi ! Mais regardez donc ce texte, c'est la photocopie du mot trouvé par la jeune femme dans le paquet.

Chère Roselyne, lut à mi-voix Corentin, *cette petite figurine, presque aussi exquise que vous-même, vous prouvera que j'ai dit la vérité. Gardez-la en souvenir de moi. Alex.*

— Tiens, constata-t-il, intrigué, il signe d'un diminutif. Y aurait-il de l'intimité entre eux ?

Charlie Badolini sourit, un rien égrillard.

— En tout cas, il y a les confidences de Roselyne Andrieu au consul de France. Enfin, à son remplaçant. Le consul est absent en ce moment : affaires de famille. Elle n'y va pas par quatre chemins pour qualifier son patron. Selon elle, c'est un satyre, et il a essayé de la violer juste avant ce cocktail où il a disparu sans que personne ne remarque rien. Il est vrai qu'il y avait foule. Et la jeune femme ne ment pas : le garçon d'étage a déclaré avoir aperçu, à l'heure qu'elle indique, le client de la chambre 1 626, Verdillan, sortir de la chambre 1 632, celle de Roselyne Andrieu, tout à fait précipitamment et dans un état d'excitation évident. Le garçon pense que le savant ne l'a pas vu, lui. Il était derrière un chariot de femme de ménage surchargé.

Corentin fronça les sourcils :

— Curieux, évidemment. Mais si cette histoire de poupée et de tentative de viol n'était qu'une fausse piste destinée à nous égarer ? Les « trous noirs », si je ne me trompe, cela intéresse aussi bougrement l'astrophysique militaire.

Charlie Badolini secoua la tête.

— Je vois à quoi vous pensez. Un passage à l'Est de la part de Verdillan, chez les Chinois, bien sûr. Possible, tout est possible. Mais il faut reconnaître que dans le dossier du savant rien ne laisse supposer une telle éventualité.

Il se cala contre le dossier de son fauteuil.

— De toute façon, messieurs, c'est vous qui partez. Encore une fois, on a préféré la « couverture » Brigade Mondaine, moins voyante que celle des services « étrangers » spécialisés.

— Espérons, grinça Corentin, qu'on ne nous lâchera pas comme au Japon.

L'ange réapparut, nimbé de souvenirs cuisants, qui ne furent guère plus évoqués : le passé est le passé…

— Encore une chose, reprit Corentin. La police locale, on peut compter vraiment sur elle ?

— Pas de réponse à cette question. Elle n'a pas été prévenue pour l'instant. Pour les autres participants au groupe, Alexandre Verdillan a été victime d'un malaise cardiaque et rapatrié d'urgence sur Paris. Ils étaient

tous sortis faire des courses quand la disparition a été découverte. Rien ne s'est ébruité.

Aimé Brichot se passa la main sur la calvitie.

— Excusez-moi d'être terre à terre, patron, mais on va débarquer dans la jungle comme ça, sans biscuits ?

Charlie Badolini le fusilla du regard.

— Ecoutez, je ne suis pas idiot, je serai large sur les bons roses[6]. Vous avez eu à vous plaindre de moi, déjà, de ce côté-là ?

Brichot rougit jusqu'aux oreilles.

— Vous m'avez mal compris, patron. Je voulais dire : qui va nous aider là-bas ? Nous piloter ? Le remplaçant du consul ?

— Evidemment, mais là aussi un contact est prévu, en plus de Roselyne Andrieu, qui ne bouge pas. Un compatriote viendra vous chercher à l'aéroport. Il s'appelle Jacques Dufour. Officiellement, il est *Tour Operator* mais…

— Tour quoi ? coupa Brichot.

Son patron eut un geste énervé.

— Il promène les touristes, vous voyez ce que je veux dire. Bon, en fait, il fait du renseignement. Il peut vous être très utile et je suis sûr qu'il le sera.

— Encore une antenne de la « Piscine »[7] ! grommela Corentin.

— Peut-être, mais c'est lui notre homme sûr, et le seul à Hong Kong.

Il soupira :

— Parce que le consul intérimaire… Enfin, vous jugerez par vous-mêmes. J'ai cru comprendre que sa principale activité est la chasse aux bulles.

Corentin éclata de rire.

— Soyez moins sibyllin, patron. Vous voulez sans doute hasarder que ce monsieur a horreur que des bulles se forment autour de son importante personne ? C'est le souci de trop d'intérimaires, non ? Rien que de très banal.

Charlie Badolini daigna exprimer un léger sifflement amusé.

— Soyez aussi brillants à Hong Kong et je supporterai à l’avance toutes vos fines plaisanteries.

Il se leva.

— Messieurs, nous nous sommes tout dit, je crois. Voici le dossier. À vous de réunir d’ici demain votre documentation sur Hong Kong. Revenez me voir avant de prendre l’avion.

Corentin prit le dossier qu’on lui tendait.

— Qui s’occupe de Mme Verdillan ? Elle doit être aux cent coups.

Le patron s’extirpa paisiblement un brin de tabac collé à son index.

— Mme Verdillan n’a pas besoin qu’on s’occupe d’elle. Au lieu d’accompagner son mari, elle a préféré partir faire une retraite chez les Bénédictins, à Saint-Benoît-sur-Loire. Il paraît que c’est très bon genre et que les femmes ont le droit d’y aller aussi. Elle ne doit rentrer que le jour prévu pour le retour de son mari. Nous avons jugé inutile de troubler ses oraisons. Tout ce que je souhaite, pour avoir la paix de ce côté-là aussi (moins important il est vrai que le côté ministériel), c’est que vous reveniez avec un Verdillan entier et en bon état le jour même du retour de Madame au domicile conjugal.

Aimé Brichot s’examina les ongles.

— On est vendredi, calcula-t-il, Verdillan, a été enlevé (ou a disparu) avant-hier soir mercredi. Il devait rentrer quand ?

La réponse parvint sur le mode étouffé :

— Samedi en huit, par le vol UTA 197. Arrivée prévue à Roissy à 8 h 55.

Aimé Brichot sifflota.

— Je ne compte pas samedi soir, on s’installe… Dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, ça fait six jours. Bigre…

Il battit des paupières, jouant les naïfs derrière ses verres épais de myope.

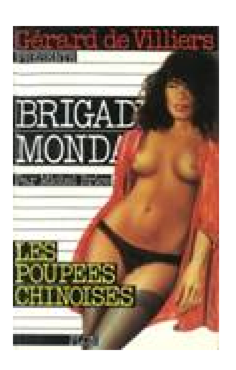
— Et si on a un peu de retard, patron, vous nous en voudrez ?

Charlie Badolini aspira une bouffée de sa Celtique à s’en faire se consumer les poumons de rage.

— Le moins qu’on puisse dire, Brichot, c’est que vous ne paraissez pas avoir tout à fait perçu le sérieux de la situation.

— Oh que si, patron ! soupira Brichot. Mais c’est interdit au poilu maintenant de s’amuser une paire de minutes avant de sortir de la tranchée ?

CHAPITRE IV



A 14 h 05 précises, le Boeing 747 se mit à amorcer sa descente en escalier par un virage à gauche au-dessus du quartier de Kwun Tung. Aimé Brichot colla ses lunettes à la vitre. Au-dessous de lui, sur la gauche, la baie de Hong Kong, fabuleux entrelacs d'îles et de bras de mer. Partout des gratte-ciel, incroyablement étroits.

Il se sentit projeté en arrière : l'avion redressait brutalement. Les aérofreins hurlaient sous la carlingue. La porte d'un compartiment bagages s'ouvrit avec un bruit sec, libérant la moitié d'une veste à carreaux. L'avion était bondé. Odeur de sueur et de nourriture mélangées. Même les hôtesses, pourtant habituées aux vols intercontinentaux, paraissaient fatiguées. Il y eut une nouvelle chute, puis une autre remontée.

— Regarde le gratte-ciel, à gauche, murmura Brichot, blanc.

La terrasse, surmontée d'un faisceau d'antennes, paraissait les frôler. Debout sur son échafaudage volant, un laveur de vitres leur fit un signe du bras. Brichot pouvait distinguer nettement le visage de l'homme, qui souriait. Après il eut juste le temps d'apercevoir la piste, qui lui parut courte à mourir, et qui plongeait directement dans la mer. Il gémit : le Boeing tombait littéralement. Une chute qui leur parut interminablement longue. Il se cramponnait à son siège, luttant pour ne pas glisser vers l'avant : l'avion piquait du nez. Il redressa à quelques mètres de la piste, et le choc des pneus

sur le Tarmac fut aussi doux que sur le plus facile des aéroports d'Europe. Les applaudissements crépitèrent dans la carlingue. Ils venaient d'atterrir à Kaï Tak, l'aéroport le plus dangereux du monde, assurent bien des pilotes.

Sur le très long tapis roulant chromé des valises, une Samsonite marron tournait toute seule. Un flot subit de bagages nouveaux, dégorgé par le conduit spécial à rideaux de caoutchouc l'inonda de sa masse. Brichot essaya de repérer leurs affaires. La salle était immense, murs blancs, sol caoutchouté noir. Un peu partout, des panneaux lumineux jaunes. Des filles en uniforme bleu abordaient les voyageurs une fois terminés les contrôles de passeports, distribuant des publicités sur Hong Kong, un éternel sourire figé sur leurs lèvres. Elles étaient jolies, élégantes, plus chinoises que nature. Des policiers en uniforme vert patrouillaient, l'œil aigu. Deux d'entre eux, très jeunes, coiffés d'un béret, portaient une mitraillette en bandoulière.

— Tu as vu, fit Corentin en tendant l'index vers l'avant, on ne plaisante pas ici.

Brichot écarquilla les yeux : là-bas, suspendu au-dessus des portillons de la sortie, toute une série de panneaux semblables :

Importation of fire armes is prohibited. Declare to customs.

Au-dessous, un revolver stylisé barré d'une croix, avec une étiquette suspendue au canon et comportant trois lettres majuscules : H.G.K. Pour : Hong Kong.

— Ce n'est pas pour nous, plaisanta Brichot, froid, on ne transporte pas d'armes.

— Peut-être, fit Corentin, sombre, mais Dufour a ce qu'il faut ici, paraît-il, en cas de besoin. Souhaitons que le cas ne se présente pas.

Ils tendirent leurs passeports aux douaniers. Des faux, « officiels » bien entendu. Sortis directement des ateliers spéciaux de la P.J. Ils y portaient des noms d'emprunt et exerçaient les paisibles métiers de représentant en chaussures pour Corentin et de directeur de société rurale pour Brichot.

— Ah, fit Corentin, je reconnais notre pilote.

Du côté de la sortie, un homme fouillait des yeux la foule des arrivants. Un mètre soixante-dix, costaud, nez fort, cheveux grisonnants tirés en

arrière : Jacques Dufour.

Il les accueillit sans cérémonies, ce qui plut tout de suite à Corentin, comme le regard clair et direct. Il poussa un soupir de soulagement, ça ne commençait pas mal. Il avait tant redouté de tomber sur une de ces « teignes » excédées et ne cherchant, comme d'autres, qu'à éviter les bulles. Là, au moins, il se sentait déjà en confiance. Espérant bien ne pas avoir à revenir sur sa première impression.

— J'ai ma voiture, venez par ici, fit Dufour d'une voix rapide.

— Tu as vu, murmura Brichot, les chauffeurs des cars ont des gants blancs, comme au Japon.

La Toyota s'infiltra au culot dans le flot des voitures, pour la plupart des taxis rouges à toit blanc, avec leur insigne sur le toit.

— Oh, mais, nous avons une huile devant nous ! s'exclama Dufour, et une super-huile. Notez le numéro.

Il désignait du menton une Rolls-Royce blanche dont les chiffres d'immatriculation noirs tranchaient sur fond blanc.

— Ici, expliqua-t-il, la richesse et la puissance s'exhibent, contrairement à l'Europe. L'immatriculation, c'est un code pour qui sait le lire. Là, vous n'avez que des chiffres, pas de lettres, c'est-à-dire que le propriétaire de la Rolls a acheté sa plaque à vie. Les quatre chiffres eux-mêmes ont leur signification : 8889.8, c'est signe de prospérité. Trois 8, cela veut dire beaucoup de prospérité et donc richesse. Le 9, c'est le chiffre de la longue vie, une superstition, en quelque sorte. Voilà une plaque qui a coûté environ 350 000 dollars Hong Kong.

Il agita l'index vers un immeuble, à gauche, le long de leur voiture bloquée par un embouteillage.

— Puisque nous en sommes au chapitre de la superstition, observez aussi ce petit miroir rond fixé à l'extérieur de cette fenêtre. Son propriétaire l'a mis là pour chasser le diable de sa maison. L'idée est que si le diable arrive, il se voit dans le miroir et s'enfuit, effrayé par sa laideur.

— Tiens, nota Corentin, c'est curieux, le mastic de la fenêtre est enduit à l'extérieur, pas à l'intérieur.

— À cause des typhons, quand ils sont un peu forts, et qu'il est interdit de sortir. Le vent arrache les vitres au lieu de les projeter en éclats à l'intérieur. Voilà pourquoi aussi la plupart des vitres ici sont toutes petites.

Il rit :

— Rassurez-vous, les typhons sont rares en mai, ce n'est pas l'époque.

Un déluge tropical s'abattit sur le pare-brise, l'obligeant à mettre ses essuie-glaces en marche.

— Ce serait plutôt la saisons des pluies, constata Corentin.

— À qui le dites-vous…

Il baissa sa vitre, pour chasser la buée qui se formait déjà à l'intérieur. L'odeur de la ville envahit la voiture, mélange de parfums douceâtres, de ragoûts étranges, d'âpres relents humains. Sur le trottoir, un vieux décharné tendait la paume de sa main au milieu des passants galopant sous l'averse. Vêtu de haillons, à genoux sur un coussin plat baignant dans la boue d'un chantier de métro en construction. Au-dessus de lui, un énorme panneau de fleurs s'égouttait à une façade : un mariage se célébrait dans cet immeuble. Des bébés se secouaient, tête ballottée de droite à gauche sur le dos de leur mère, des hirondelles passaient en sifflant à ras du bitume entre les voitures. C'était l'Asie, grouillante, mélange de luxe insolent et de misère ahurissante. L'orage se leva aussi vite qu'il était venu. Dufour expliquait : ces gratte-ciel de carton avec d'innombrables étalages de linge sur des hampes interminables, c'étaient les immeubles des réfugiés de la Chine populaire. Au-dessus, des éperviers tournoyaient dans le ciel redevenu bleu.

Aimé Brichot cherchait les pousse-pousse. Il finit par s'étonner de ne pas en voir et l'explication le déçut : le temps des pousse-pousse était terminé…

Enfin, par Hong Chong road, ils atteignirent, le long de la gare centrale, l'entrée du tunnel qui relie Kowlown à l'île de Hong Kong proprement dite, sous le Victoria Harbour. Ils ressortirent juste sous *l'Excelsior Hôtel*.

— Vous voilà à la maison, conclut Dufour en tirant son frein à main.

Corentin se pencha vers lui.

— Ça vous ennuie de monter avec nous ? On prendra un verre, le temps de bavarder un peu.

Dufour s'inclina :

— Vous devez être fatigués, et puis, le consul intérimaire vous attend à dix-huit heures, chez lui. Prenez un peu de repos.

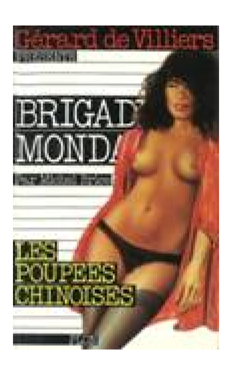
— Ah oui, c'est vrai, nous n'avons droit qu'au consul intérimaire… tiqua Corentin.

Dufour soupira.

— Je préférerais vous voir avant de le voir, lui, insista Corentin.

Quand ils eurent terminé leur whisky, une demi-heure plus tard, les deux policiers parisiens n'étaient guère plus avancés qu'à leur arrivée. Aucun indice, aucune trace ne permettait encore de savoir où diable avait pu passer Alexandre Verdillan.

CHAPITRE V



Boris Corentin fit quelques pas jusqu'à la terrasse et s'accouda contre la balustrade à colonnes de pierre taillée. Il lui fallait absolument reprendre le contrôle de lui-même, et peu lui importait, pour l'instant, d'avoir sous ses yeux l'une des plus belles, sinon la plus belle baie du monde, étalée dans tous ses feux de la nuit deux cents mètres au-dessous de lui, derrière les massifs d'hibiscus odorants.

Les choses étaient claires, nettes et dures à avaler. Ils venaient de parcourir quinze mille kilomètres et, en prime, de se faire déposer par un taxi, Brichot et lui, au bas d'une pente à trente-cinq degrés qu'il avait fallu gravir à pied. Avec le cœur cognant dans la poitrine autant à cause de l'effort que de la fatigue du décalage horaire. Et tout ça pour se faire recevoir comme des chiens dans un jeu de quilles.

Rarement, Boris avait eu l'impression de s'être jeté aussi carrément dans une nasse. L'accueil de M. Cornevin le consul intérimaire de France, dans sa merveilleuse maison de style Napoléon III revu et corrigé victorien, avait été un bijou d'incorrection.

Après les avoir accueillis l'air pincé, comme s'il était indigne de parler à des policiers, il leur avait offert un infect champagne local sans même les faire asseoir et avait éludé toutes leurs questions d'un air las pour embrayer sur un panégyrique outrancier. Sujet : le bonheur de faire des affaires à Hong Kong, pays où le maximum d'imposition fiscale est de 13 pour 100, et la main-d'œuvre au prix du pain rassis. Puis il s'était à peine excusé : ses invités arrivaient, pour sa réception de ce samedi soir, il ne pouvait y échapper. Il s'était éclipsé, affairé, les plantant là au milieu d'inconnus, tous européens. Seuls les serveurs et les serveuses étaient chinois, avec une jeune femme, paraissant avoir ses habitudes et qui allait et venait comme chez elle.

Un élément retenait Corentin : il savait que Jacques Dufour viendrait, et peut-être aussi Roselyne Andrieu. Tout à l'heure à l'hôtel, le téléphone de sa chambre n'avait pas répondu. Quand il commença à se réintéresser au spectacle de la ville, il sut qu'il s'était dominé. Alors seulement, il revint dans les salons, remplis cette fois de l'éternelle et internationale faune des cocktails mondains. Tous ceux qui étaient là roulaient visiblement sur l'or, hommes satisfaits aux phrases définitives, femmes en décolletés profonds noyés de bijoux. Le consul intérimaire avait raison, Hong Kong, c'était la manne. Seul sujet, à peu près, à part le golf et le bridge : les affaires qui allaient du trafic hors douane à l'entreprise de lingerie fine, et apparemment, toujours avec le même son délicieux d'espèces sonnantes, trébuchantes et intarissables.

La voix chaude et nette de Dufour, dans son dos, l'arracha à ses rêveries moroses.

— Vous voilà dans le bain, fit gaiement l'homme du SDECE. Des requins. Presque tous. Et avec ça, vous voulez qu'on puisse s'étonner, ici, de la disparition d'un homme ? Mais il en disparaît des dizaines tous les jours, sans compter les réfugiés vietnamiens, rançonnés, enlevés, assassinés ! À Hong Kong, les lois n'existent que sur le papier, et encore… La Chine communiste laisse faire. C'est son intérêt. Vous n'imaginez pas l'énormité des échanges secrets qui se font ici.

Il tendit la main vers le plateau d'un serveur.

— Champagne ?

Corentin eut une moue dégoûtée.

— Non, j'ai fait l'expérience, très peu pour moi.

— Ah, il vous a fait le coup du champagne local à vous aussi ! Le pingre, avec ce qu'il se met dans les poches, regardez ces statues, ces porcelaines, il y en a pour des fortunes. Mais prenez ce verre, cette fois c'est du vrai, croyez-moi, je connais mon Cornevin, c'est un futé…

Il hocha la tête.

— Comment diable le consul a-t-il songé à lui pour le remplacer ? Il est vrai que personne ne devait vouloir se mouiller, avec cette disparition. Cornevin a dû se dire que l'entracte au poste serait utile à ses intérêts.

Corentin étudia encore une fois la longue silhouette en costume de shantung gris perle, négligemment appuyée à un chambranle, visage de vieux beau fat et imbu de lui-même, lèvres minces de rapace, œil fuyant. Il se détourna.

— Enfin, soupira-t-il, il faut se dominer. Qui sait, nous aurons peut-être besoin de lui.

Dufour croqua une olive.

— Si vous ne vous êtes pas découragé avant…

Corentin le fixa.

— Dites-moi, le fatalisme oriental vous gagnerait, vous, que ça ne m'étonnerait pas. À Paris, ils ne l'entendent pas de cette oreille. Ils le veulent, leur Verdillan. Ils y comptent ferme, pas question d'abandonner.

L'homme du SDECE se gratta la nuque.

— Il n'y a que la foi qui sauve, lâcha-t-il d'un air d'en douter. Mais où est donc votre collègue, au fait ? Tiens, voici venir quelqu'un qui nous intéresse.

Corentin se tourna vivement. Hésitant sur le seuil, une jeune femme brune en tailleur clair, très élégante, de la race, et qui aurait été éclatante si elle ne conservait pas en elle un peu de ce maintien emprunté qu'ont les jeunes filles encore apeurées par la vie.

— Je vais vous présenter, décréta Jacques Dufour en s'avançant.

Roselyne Andrieu détaillait Boris Corentin, luttant pour ne pas trahir ses pensées, qui relevaient de l'étonnement proche de la stupeur : comment pouvait-il exister un policier aussi beau ? Pour garder une contenance, elle avait accepté une deuxième coupe et sentait la tête lui tourner un peu. Elle se prêtait aux questions de son interlocuteur avec une bonne volonté qui n'était destinée qu'à masquer son trouble. Oui, elle acceptait de prolonger son séjour à Hong Kong le plus longtemps qu'il le faudrait, si elle pouvait servir à quelque chose. Bien sûr, elle avait une grande estime pour Alexandre Verdillan, de l'admiration même, pour ses travaux. Mais elle ne pouvait oublier la scène de l'autre soir, et rougissait un peu de l'évoquer. Cela avait été terrible, cette révélation du caractère secret d'un homme qu'on côtoie depuis si longtemps. Elle pardonnait, mais elle ne pourrait jamais oublier.

— À votre avis, reprit doucement Corentin, il a été entraîné dans une aventure galante ?

Elle se mordit les lèvres.

— Je n'en sais rien, mais…

— Dites, ne craignez rien.

Elle baissa les yeux.

— Sans doute a-t-il voulu à tout prix surmonter son échec avec moi, je ne sais pas… Mais ce serait logique. Il y a tellement de canailles à l'affut des étrangers, on lui aura fait une proposition. Il aura accepté, et après…

Corentin eut envie de relever une petite mèche adorablement tombée sur le front incliné.

— Ne pensez-vous pas qu'une telle proposition, à supposer qu'elle se soit produite, ait un lien avec cette fameuse poupée ?

Elle le regarda, gênée.

— En tout cas, dit-elle, rien ne le laissait supposer dans son mot.

Jacques Dufour se racla la gorge :

— Permettez-moi une question. Comment était-elle cette poupée, au juste ?

Roselyne Andrieu l'observa, paraissant s'apercevoir seulement de sa présence.

— Très jolie, fit-elle contractée, mais inconvenante.

— Je vous demande pardon, insista Dufour, cela représentait une Asiatique ou une Européenne ?

— Une Européenne, fine, très brune, mate de peau.

— Les yeux ? reprit-il.

— Bleus, je crois…

Corentin se tourna, intrigué, vers l'agent secret.

— Vous voulez dire que la description exacte peut nous aider ?

Dufour se pinça le nez délicatement.

— Peut-être, je n'en sais rien, un détail, parfois…

Corentin ne l'écoutait déjà plus. En lui, un sixième sens venait de s'éveiller. Rien de précis, tout juste une impression fugitive. Mais il lui avait semblé que, dans la voix de Dufour, il y avait eu subitement comme un peu d'altération. Mais il devait se tromper. L'autre avait repris un air tout à fait normal, que d'ailleurs il n'avait sans doute jamais perdu. Corentin, de fait, se sentait las. Une soudaine envie de dormir le prenait.

Une main nerveuse le saisit par la manche. Aimé Brichot venait de les rejoindre.

— Boris, je suis tombé sur quelque chose d'extraordinaire, écoute-moi bien.

Il le tira à l'écart.

— Je suis peut-être fatigué, j'ai peut-être voyagé trop longtemps et pris une suée mémorable dans la rampe d'accès à ce fichu consulat, mais je n'en suis pas encore au stade des hallucinations. À côté, il y a la salle à manger, meublée en Chippendale d'époque, entre parenthèses, puis, juste après, une bibliothèque, remplie de livres jusqu'au plafond. Eh bien, c'est là que j'ai vu les poupées.

Ils s'immobilisèrent.

— Quelles poupées ? articula Corentin.

Aimé Brichot remonta vivement ses lunettes sur son nez.

— Deux poupées de porcelaine, de quinze centimètres environ, vêtues de robes en réduction, allongées sur un rayonnage entre deux piles de livres. Un peu cachées, mais je les ai repérées parce que les titres des livres m'avaient attiré. Une encyclopédie sur le mouton des Shetlands, tu sais, la meilleure laine de monde, la plus douce au toucher.

— Ça alors, murmura Dufour, et il parut à Corentin que sa voix changeait de nouveau.

— Attendez, reprit Brichot. Tout à coup, on a hurlé derrière moi, dans un anglais approximatif, mais j'ai compris : le maître d'hôtel, un jeune homme à fine moustache, m'intimait pratiquement l'ordre de déguerpir. Tu penses si j'ai obtempéré dignement, mais j'ai eu le temps de noter qu'il avait vraiment l'air très contrarié.

Corentin fit un pas en avant.

— Viens, montre-les-moi.

Corentin alluma une Gallia.

— Mémé, fit-il avec amitié, je crois que tu as eu vraiment un début d'hallucination. Il est temps de rentrer.

Brichot s'agita, c'était à son tour de ressembler à Louis de Funès.

— Mais non, je t'assure. Là, entre les deux tomes du milieu de l'encyclopédie. Il y a un vide, tu vois bien.

— Oui, un vide, pas des poupées.

Corentin fit rouler sa cigarette entre ses doigts.

— Parfait, je te crois. Allez, on s'éclipse, inutile de se faire trop remarquer.

En traversant la salle à manger, ils frôlèrent une jeune Chinoise qui se repoudrait dans un miroir de poche entouré de pierres précieuses. Un brusque éclat les illumina au passage, mais ils pensèrent simplement qu'on flashait dans les salons.

Alors qu'ils venaient d'être photographiés tous les deux, à un mètre de distance et de dos, le miroir servant de viseur renversé.

Aimé Brichot tendit la main vers la poire de la table de nuit.

— Je n'ai pas rêvé, insista-t-il pour la énième fois, je te jure que je les ai vues.

Corentin s'enfouit dans ses draps.

— Mais bon Dieu, qu'est-ce qui te dit que je doute de ta déclaration. J'ai fini par te croire, combien de fois faudra-t-il que je te le répète ?

Il ressortit la tête de ses draps. Amical cette fois.

— Allez, dodo, petit frère, tu as gagné ta journée et encore plus que tu ne le crois, je t'expliquerai demain. J'ai besoin de cogiter un peu.

CHAPITRE VI



Roselyne Andrieu était nue en travers de son lit. À côté d'elle, la poupée. Déshabillée elle aussi, et dont elle jouait avec les vêtements, passant ses doigts dans les fines manches, caressant la dentelle arachnéenne du slip. Vainement, après son retour en compagnie des deux inspecteurs dans la voiture de Jacques Dufour, elle avait essayé de trouver le sommeil. Mais c'était plus fort qu'elle, chaque fois qu'elle fermait les yeux, une image impressionnait sa rétine, celle d'un policier trop beau aux tempes à peine grisonnantes et aux yeux noirs. En se couchant, elle avait mis la climatisation à son maximum, tant elle se sentait brûlante. Puis elle avait rejeté ses draps et s'était dévêtue. Toujours le même feu intérieur qui la brûlait, et qui portait un nom qu'il avait bien fallu finir par s'avouer : le désir. Elle avait découvert la vérité avec une terreur quasi sacrée : depuis qu'elle l'avait vu, elle ne souhaitait plus qu'une seule chose et de toutes ses fibres : s'ouvrir au corps de l'athlète venu de Paris.

Elle avait résisté longtemps, comptant sur la fatigue pour l'abattre. Mais non, les heures passaient, la nuit s'avançait et l'évidence s'imposait de plus en plus à elle. Ce membre atroce qu'elle avait vu saillir contre elle, l'autre soir, et qui l'avait fait se rétracter de terreur, elle le voulait désormais, de

toutes ses forces. Mais projeté en elle par d'autres reins, et avec d'autres bras pour l'étreindre, ceux du nouveau venu au prénom de Boris.

N'y tenant plus, elle se leva, dansante, et alla chercher son ours. Deux minutes plus tard, elle haletait, l'animal en peluche maintenu entre ses cuisses à deux mains, allant et venant. Mais le plaisir ne voulait pas se déclencher. Pour la première fois son ours ne lui suffisait plus. Il lui fallait un homme, un vrai. À en hurler. Elle lança rageusement l'animal à travers la chambre et se tourna pour consulter la montre à chiffres lumineux de la télévision. Trois heures et quart du matin. Elle se tordit les mains. Elle était seule, elle avait besoin d'une compagnie précise à en mourir, et c'était impossible.

Elle s'abattit à plat ventre, la tête entre ses bras et ne bougea plus.

Quand elle se releva, son visage avait pris une expression nouvelle, comme transfiguré par une décision irréversible. Elle se dressa et alla faire couler un bain, qu'elle prit très chaud, se savonnant partout avec un soin méticuleux, puis elle se sécha, et s'installa à sa coiffeuse, la poupée en face d'elle.

Vingt minutes plus tard, Roselyne Andrieu était maquillée comme jamais elle ne l'avait été de sa vie, les paupières très ombrées, les cils alourdis de mascara, les pommettes rosies, les lèvres très rouges. Alors, elle se passa, avec l'index, du rouge sur les pointes des seins, veillant à bien respecter le tour des aréoles. Elle s'activait, comme mue par une nécessité impérieuse, langue un peu sortie, mèche sur le front. Après s'être cambrée pour juger de l'effet, elle décida aussi de conserver la mèche, qu'elle rabattit soigneusement sur son arcade sourcilière gauche, tirant ses cheveux de l'autre côté avec un peigne d'écaille, et puis elle se parfuma, se servant du vaporisateur acheté dans ce fameux magasin qu'on lui avait conseillé, et qui était rempli de choses si féminines. Elle grimaça quand un peu de parfum coula dans sa toison, irritant les lèvres de son ventre, mais elle persévérait, sans s'essuyer, certaine, d'instinct, d'avoir raison.

Après, elle alla à son tiroir à sous-vêtements et choisit un modèle qu'elle avait presque eu honte d'acheter, très réduit, ultraléger, à la limite de la transparence : les pointes fardées de ses seins étaient visibles, comme nues sous la gaze des bonnets, et la toison de son sexe colorait le string d'un noir profond. Elle hésita, collant ou bas ? Elle choisit les bas, qu'elle retint, très haut sur ses cuisses, à l'aide d'un porte-jarretelles à petits nœuds roses.

Maintenant, elle évoluait devant sa glace, satisfaite, les yeux toujours brillants. Elle se sourit, comme pour se donner du courage, enfila son peignoir de bain et s'assit au bord de son lit. Fébrilement, elle consulta la brochure de l'hôtel au chapitre du téléphone intérieur, décrocha et composa quatre chiffres.

— Allô ? fit-elle d'une voix rapide quand on eut décroché, au bout de cinq sonneries. Excusez-moi, je sais que je vous réveille, mais il le fallait absolument, je suis Roselyne Andrieu, je vous en prie, montez, j'ai quelque chose de très important à vous raconter.

Après tout, c'était vrai. Un « petit secret » la hantait depuis le début de l'après-midi.

Boris croisa lentement ses jambes.

— Mais c'est capital, murmura-t-il, vous avez eu cent fois raison de me réveiller.

Elle se tortilla un peu sur ses fesses.

— Ne dites pas ça, je m'en veux déjà, j'aurais pu attendre demain matin, il faut me pardonner, j'étais seule, j'ai eu peur…

Il plongea ses yeux noirs dans les siens et elle détourna la tête.

— C'était une voix de Chinois ou d'Européen ?

— De Chinois, j'en suis sûre, et il parlait français, j'ai oublié de vous le préciser.

— Où vous a-t-il demandé de lui remettre cette poupée ?

— Demain soir, sur le Victoria II, le bateau d'excursion de la baie. À neuf heures. Il me reconnaîtra.

Boris Corentin se leva.

— Eh bien, nous irons avec vous, n'est-ce pas ? C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Il continuait à l'étudier avec une attention telle qu'elle se sentait nue.

— Puis-je quand même savoir pourquoi vous ne m'avez rien dit ce soir ? C'est cet après-midi, n'est-ce pas, que vous avez reçu l'appel ?

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Je n’ai pas osé. Il m’a fait tellement peur : « Surtout ne dites rien à personne. » Je ne vous connaissais pas, je ne savais pas si je pouvais vous faire confiance, vous comprenez.

Il se dressa.

— Mademoiselle… fit-il d’un ton grondeur, sans continuer sa phrase.

Elle leva vers lui des yeux implorants. Sous son peignoir, qu’elle tenait serré craintivement contre elle à deux mains, sa poitrine se soulevait par saccades.

Il vint s’asseoir à côté d’elle, et elle ne se recula pas.

— Comme vous sentez bon, murmura-t-il.

Elle tremblait, maintenant, incapable de se maîtriser plus longtemps.

— Je suis folle à lier, balbutia-t-elle, mais c’est plus fort que moi.

Elle se leva à nouveau dénoua bravement son peignoir et le laissa glisser à ses pieds.

— Soyez gentil, très gentil, supplia-t-elle.

Elle se cacha la tête dans les mains.

— C’est la première fois, lâcha-t-elle dans un souffle en se laissant aller contre lui.

Il la reçut à bras-le-corps et la souleva de terre, la portant jusqu’au lit.

— Ma petite Roselyne, murmura-t-il, il ne faut pas faire tant d’histoires pour une chose si simple, voyons.

Il se mit à passer l’index sur son épaule, descendant un peu.

— Allons, gronda-t-il affectueusement, on va enlever toutes ces jolies choses, il ne faut surtout pas les abîmer.

Aimé Brichot s’étira dans son lit, pyjama en bataille, puis il attrapa ses lunettes sur la table de nuit et les chaussa maladroitement. Il chercha sa montre.

— Mince, neuf heures, grogna-t-il, tu entends, Boris ?

Pas de réponse. Il vira vers sa gauche.

— Ça y est, encore envolé ! Le salaud, il aurait quand même pu me prévenir.

Au même moment, la sonnerie du téléphone grésilla.

— Ah, c'est toi ! Enfin, où étais-tu, chat de gouttière ?… Comment ? Que j'aille à la fenêtre et que je regarde un peu à gauche, même étage ? Qu'est-ce que ça veut dire, cette plaisanterie ?

Il s'exécuta en ronchonnant, crapahutant sur la moquette vers la baie vitrée, où il resta bloqué de surprise.

Là-bas, à trente mètres, sur l'autre façade de l'hôtel faisant coude en creux avec la sienne, un couple lui faisait joyeusement signe derrière une vitre. Boris et la collaboratrice du savant. Elle en peignoir, lui dans un drap de lit, et agitant leurs toasts avec entrain.

Il eut un petit signe timide. À la limite de la pudeur vexée.

— Bravo, les enfants, marmonna-t-il, on ne chôme pas pendant qu'Aimé roupille.

Il revint vers son téléphone.

— Hé, Boris, fit-il, et si c'était Roselyne, la poupée vivante ?

Un éclat de rire lui répondit. De sa fenêtre, il vit le couple retourner vers le lit et s'y enfouir, serrés l'un contre l'autre. Il tira son rideau, avec un rien de jalousie dans l'amitié.

CHAPITRE VII



Aimé Brichot évoluait gracieusement sur l'embarcadère éclairé de lampes suspendues qui se balançaient dans la brise de la nuit comme des

guirlandes de fête.

— Comment tu le trouves, mon costume ? Pour l'équivalent de deux cent cinquante francs, c'est réussi, non ? Du sur mesure, et du soir au matin. Ils bossent, les Chinois.

L'image d'un malheureux passant sa nuit à coudre pour trois ou quatre dollars Hong Kong le fit se calmer.

— Enfin, je me sens bien dedans, conclut-il en tirant sur ses revers. Tu vois un défaut, toi ?

Le défaut, Corentin l'avait vu, et du premier coup d'œil. Ahurissant que Brichot ne l'ait pas noté : l'épaule gauche tombait, plus large de deux bons centimètres que l'autre. Le tailleur devait travailler à la chaîne et avait mélangé deux commandes. Quelque part dans Hong Kong, une autre poire d'Européen devait se promener avec une épaule droite de taille réduite…

— C'est parfait, mentit-il. Jeannette sera fière de toi, au retour.

Brichot se rengorgea, imaginant déjà l'air ravi de son épouse, flanquée de leurs jumelles, Rose et Colette. Attendrissant tableau familial sur le seuil du domicile conjugal…

— Tiens, voilà la Toyota de Dufour, dit-il. Ce soir, j'espère qu'il va remplir comme il faut son rôle de couverture. On a besoin d'un guide, non ?

Corentin se rapprocha de lui.

— D'accord, c'est lui, mais regarde un peu sur ta droite, derrière la grue, sans te faire remarquer, voilà, tu vois ? La Chinoise, tu la reconnais ? Elle était chez le consul intérimaire.

Brichot siffla silencieusement.

— Si tu arrives à distinguer une Chinoise d'une autre, tu es fort. C'est une Chinoise, quoi.

— Non, c'est celle d'hier soir. La même, j'en mets ma tête à couper.

Boris Corentin se détourna.

— Quand je te dis que ça flaire drôle du côté du consulat, et qu'on y voit de drôles de gens.

Brichot s'épousseta le revers gauche.

— Hé, c'est moi qui ai vu les poupées, non ?

— D'accord, mais moi, je revois la Chinoise. Pas de doute, Mémé, on nage encore dans le coaltar, mais la bouée à attraper est quelque part autour

de nous, tout près.

Brichot fronça les sourcils en regardant l'homme du SDECE qui refermait sa voiture et les rejoignait d'un pas sportif.

— Tu penses à lui ?

Corentin secoua la tête.

— Oh non, il est de notre côté. Mais je vais te confier un secret, j'ai réfléchi depuis hier. Non, mon impression ne m'a pas trompé : Dufour a bien tiqué quand Roselyne lui a décrit la poupée offerte par Verdillan, je n'ai pas eu la berlue. Alors quoi ? Je l'attaque carrément sur le sujet ou j'utilise la méthode douce ?

— Méthode douce, fit Brichot. Si tu le brusques, de deux choses l'une, ou tu t'es trompé, et tu t'en fais, peut-être pas un ennemi, mais sûrement un allié vexé. Ce n'est vraiment pas le moment de réussir la performance de nous le mettre à dos. Ou bien tu as raison, il risque de se bloquer, et après, on pourra toujours compter sur lui…

— C'est ce que j'ai pensé aussi, murmura Corentin. Pour l'instant, il y a ce rendez-vous de Roselyne avec son mystérieux correspondant, on s'occupera du reste ensuite. Tiens, le voilà.

Dufour leur tendait une main chaleureuse.

— Où est Mlle Andrieu ? interrogea-t-il.

Corentin désigna une silhouette toute proche.

Roselyne rêvait devant la baie au bord du quai.

— Très bien, fit Dufour. Alors, rien de neuf depuis cet appel mystérieux ?

— Non, on attend que l'oiseau se pointe.

Dufour esquissa une moue dubitative.

— L'homme doit déjà se trouver quelque part par là. Il nous a vus, il va se méfier.

Corentin haussa les épaules.

— De toute façon, ils savent tout sur nous. C'est évident, on est surveillés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mon vieux. Tenez, la Chinoise, là-bas, elle était hier soir chez Cornevin. Au fait, vous la connaissez ?

Dufour se tourna.

— Un peu, finit-il par dire. C'est une fille qui gravite dans le monde du haut patronat, ici. Je l'ai aperçue deux ou trois fois. Normal qu'elle se soit trouvée chez Cornevin. Celui-ci traficote beaucoup, vous savez. Mais évidemment, je ne vois pas ce qu'elle fiche ce soir ici.

— Elle nous file, grogna Corentin. Sans vergogne, sans même se cacher. Elle doit pourtant bien se douter que sa tête nous dit quelque chose.

Il se poussa de côté, mettant le pied dans une flaque de la dernière averse : un docker passait, quinze ans au plus, le torse nu en eau, vacillant sous une charge énorme. Le trafic maritime est tel à Hong Kong qu'il est fréquent qu'un cargo attende quinze jours à l'ancre avant de trouver une place pour faire décharger sa cargaison. Alors, les dockers « roulent » vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Roselyne s'approchait, les bras collés contre sa robe, serrant son châle sur ses épaules.

— On dirait que tu as froid, s'inquiéta Boris.

Elle lui sourit.

— Non, je suis un peu nerveuse, c'est tout.

Elle le regardait avec tendresse. Incroyable, la transformation depuis cette nuit. Maintenant, c'était une femme comblée, heureuse, sereine. Enfin, elle avait franchi le pas, et la chance avait voulu que ce soit avec le plus merveilleux, le plus attentionné des amants.

Elle vint se serrer contre Boris.

— Ne t'inquiète pas, murmura celui-ci, nous sommes trois. Nous le maîtriserons, j'ai mon plan.

Dufour les observait. Devinant tout. Mais il ne fit aucune remarque. Discret jusque dans ces choses-là.

— On monte à bord, décréta Brichot, c'est l'heure.

Ils s'installèrent à l'une des meilleures tables, du côté gauche du bateau, celui qui longerait la rive à l'aller jusqu'à Aberdeen, de l'autre côté de l'île. Après, au retour, une fois le dîner fini, ils danseraient sur la piste toute proche, ou monteraient sur le pont. La lune était à son premier quartier et elle illuminait le port. Ils se plongèrent dans l'étude des six pages du menu.

Le Victoria II, après avoir doublé West Point, juste après le port de Victoria, puis Kennedy Point et puis le Chanel East Lamma, se dirigeait maintenant vers Aberdeen dont on voyait au loin les bateaux de jeu illuminés. C'était le côté du Pacifique, maintenant, et un peu de houle soulevait la coque. Par les grandes baies ouvertes, l'air arrivait, chaud, caressant. L'orchestre s'était installé et jouait un tango, *Les yeux noirs.*

— Viens, c'est pour nous, dit Boris en entraînant Roselyne.

Ils dansaient serrés, secoués de fous rires : la houle les projetait contre les autres danseurs. Alors les couples, d'un commun accord, se groupaient par quatre ou cinq et s'épaulaient pour garder leur équilibre.

— Il va falloir aller bientôt au rendez-vous, fit Boris à voix basse. Il t'a dit : « À l'avant, quand on s'approche d'Aberdeen » ?

Elle approuva de la tête. Il la sentit frémir.

— Ce ne sera rien, reprit-il. Quand tu ouvriras ton sac, prends ton temps, comme si la fermeture se bloquait. On sera sur lui tout de suite. À l'avant, il sera coincé.

Il jeta un bref coup d'œil en biais vers le fauteuil de Roselyne, où le sac était sous bonne garde, celle de Dufour et de Brichot.

— Ah non ! grinça-t-il en la lâchant brusquement.

Il se mit à foncer, vers l'arrière, jouant des épaules dans la foule pour rattraper une petite silhouette, celle d'un homme très jeune qui se glissait entre les touristes comme une aiguille, serrant contre sa poitrine le sac de Roselyne. Dedans, la poupée. Là-bas, à leur table, Brichot et Dufour s'étaient lancés dans une conversation animée sur les mérites comparés des cuisines chinoise et française…

Le Chinois tendit la nuque en arrière et grimaça. Il avait compris : le Blanc athlétique qui n'était plus qu'à cinq mètres de lui n'avait qu'un seul but, clairement visible dans l'éclat de ses yeux : l'attraper. Il hésita une seconde en haut de l'escalier menant à l'étage des cuisines, puis se ravisa et continua vers l'arrière, où il y avait moins de monde : les touristes commençaient à refluer vers l'avant pour voir Aberdeen. Ce qu'il essayait de faire, c'était d'atteindre l'échelle de coursive, tout près de la poupe et qui menait au pont supérieur. Il grimperait et quand l'autre le suivrait, il lui balancerait ses talons dans la figure.

Tout se passa exactement comme il le souhaitait : quand il fut à mi-hauteur de l'échelle, il n'avait pas encore été rattrapé. Le Blanc n'était même pas en vue, il rit tout seul. Pas possible, il avait réussi à le semer ? Il se retourna et se remit à gravir l'échelle.

À l'avant-dernière marche, il se bloqua : deux pieds étaient posés sur la barre métallisée du pont supérieur. Il releva lentement le nez : le Blanc, surgi là comme dans un cauchemar.

En une seconde, il se passa beaucoup de choses dans l'existence du jeune Chinois. Pour débuter, il pigea la manœuvre de l'autre, culottée. Mais la seule possible pour qu'il soit arrivé là-haut avant lui. L'Européen avait deviné son stratagème et il ne pouvait être monté qu'en se hissant par les bastingages, à la force des poignets, par l'extérieur. Ensuite, il réalisa dans sa chair que la transmission de pensée existe bien. Le traitement qu'il voulait appliquer à son poursuivant, celui-ci l'avait prévu aussi. Mais à son propre compte.

D'une détente venue de toute la cuisse, le talon droit de Boris Corentin s'enfonça dans l'épaule du Chinois qui dévala les escaliers à la renverse, lâchant le sac que Corentin n'eut qu'à rattraper au vol. Corentin se replia. Roulé-boulé. En bas, il s'agrippa à ce qu'il trouva sous sa main. Une jambe de pantalon.

Ce fut à son tour de crier : le Chinois, de l'autre jambe, s'était mis à lui marteler furieusement la main. Il dut lâcher prise.

À présent, ils étaient face à face, haletant l'un et l'autre, indifférents à la ruée de curieux qui s'amassaient en demi-cercle derrière Corentin : le Chinois, appuyé à la rambarde de la poupe, tournait le dos à la mer, tandis que défilait sous lui l'écume tordue du sillage.

— *Sorry*, fit Corentin en anglais entre ses dents, ça n'a pas marché. Viens, maintenant.

Le garçon le fixait, les yeux exorbités.

Corentin eut un mouvement de tête vers la foule :

— Pour tout le monde, tu es un voleur de sac. Ne fais pas l'idiot, suis-moi, tu n'as rien d'autre à faire.

Dans son dos, une voix surexcitée s'éleva :

— Toi, là-bas, mets-toi à genoux, mains sur la tête. Bravo, monsieur, je suis le commandant.

Corentin soupira :

— Tu vois, tu es cuit.

Le Chinois se pencha le poing tendu.

— *You, son of a bitch* ! cracha-t-il.

Il se replia sur lui-même et, virant d'une flexion du torse, sauta la rambarde d'une seule détente pour plonger dans l'écume tourbillonnante, à ras des hélices.

Corentin eut une grimace excédée.

— Mais, bon Dieu, faites demi-tour ! Il va se noyer. Il a dû se prendre dans le remous des hélices. Vous n'allez tout de même pas le laisser crever !

L'Indonésien ricana en ôtant sa casquette pour éponger l'intérieur avec son mouchoir.

— Je n'ai pas de retard à prendre sur mon horaire, fit-il buté. Et puis, ne soyez donc pas trop sensible, c'est un pauvre type, un paumé. Un de plus ou de moins…

Corentin serra les poings à se blesser.

— Très bien, nous n'avons plus rien à nous dire.

Aimé Brichot fixait le large, vexé. Roselyne, elle, paraissait soulagée, et elle regardait Boris avec une fierté qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler.

Corentin tournait et retournait la poupée entre ses doigts. Il finissait par déceler, dans son visage de porcelaine éternellement figé, un vague sourire maléfique.

— Nous voilà revenus au point de départ, soupira-t-il. On reprend la mise et on la rejoue. Parce qu'ils vont certainement revenir à l'assaut. Mais par surprise, cette fois.

Il se tourna vers Dufour.

— Ecoutez, tout de même. Il faut nous aider vraiment ! jeta-t-il avec une brusquerie calculée. Qu'est-ce que ça signifie au juste, cette histoire de poupées ? Pourquoi le consul intérimaire en possède-t-il deux ? Pourquoi leur possession soulève-t-elle tant de mystères et de crainte ? On dirait même de terreur ? Vous m'avez dit que vous êtes à Hong Kong depuis

quatre ans. Vous n’allez pas me faire croire que c’est la première fois que vous entendez parler de ces trucs-là !

Dufour tapota sa cigarette au-dessus du cendrier, puis se passa l’ongle du pouce sur les lèvres.

— Oh, ça a l’air tellement dingue, finit-il par dire avec effort, qu’on n’ose même pas en parler. Oui, j’ai entendu des bruits, c’est vrai. Il paraît que beaucoup de gens importants de Hong Kong possèdent un ou plusieurs de ces objets.

— Et dans quel but ? fit Corentin, dont le ton était maintenant à la limite de celui de l’interrogatoire.

« J’ai au moins une réponse à ma question sur Dufour, se disait-il. Il nous a caché quelque chose… »

Dufour esquissa un sourire méprisant.

— Vous voulez vraiment que je vous rapporte les ragots ! Bon, puisque vous insistez. Vous savez, moi, je m’occupe de choses autrement sérieuses. Alors, les ragots…

— Ils peuvent peut-être nous faire retrouver un futur prix Nobel français. La France en a bien besoin, de prix Nobel, coupa Corentin.

— Soit. À ce qu’on dit, le propriétaire qui reçoit la poupée en cadeau, a, pour un temps déterminé, droit de vie et de mort sur la femme qui a servi de modèle. Ces femmes appartiendraient parfois à la haute société et auraient, toutes, accepté un contrat de soumission absolue. Les raisons, la plupart du temps, ce sont les dettes. On joue énormément, à Hong Kong. Regardez.

Il tendait la main vers un énorme bateau amarré à la jetée d’Aberdeen. Le nom, Jumbo, scintillait en lettres lumineuses. Les deux premiers étages étaient bondés de dîneurs, le dernier avait des vitres opaques.

— On joue là-haut, gros jeu. Au ma-jong, la plupart du temps. Mais aussi à la roulette, au chemin de fer et, vous allez rire, en plus du bridge, à la belote. Oui, c’est très à la mode depuis six mois. Une vraie épidémie, et qui fait valser des fortunes. C’est donc le jeu qui motiverait l’acceptation de contrat par ces femmes. On dit même que, parfois, c’est le mari qui est endetté, et qui « vend » son épouse.

Il ralluma une cigarette.

— Vous voyez, reprit-il, légèrement dédaigneux, tout cela relève de la pure folie.

— Beaucoup plus de gens qu'on ne croit sont fous, dit doucement Corentin.

Dufour le regarda, l'air ahuri.

— Parce que vous croyez que ce que je vous raconte est possible ?

Corentin repoussa son verre.

— Je ne crois rien, toutes les hypothèses sont bonnes à prendre. Au point où nous en sommes… Vous ne nierez pas en tout cas que ces poupées existent, que Verdillan s'en est fait offrir six et qu'il a disparu une heure après. Troublant, non ?

Il avança son fauteuil.

— Continuons dans les ragots. Qui fabriquerait ces poupées ? Qui dirigerait ce supposé réseau ?

Il plongea ses yeux noirs dans ceux de Dufour et sentit que l'autre, cette fois, paraissait réellement sincère.

— Je n'ai jamais rien entendu raconter, articula Dufour, sur un chef de réseau.

Corentin releva les paupières, très intrigué. Un : il était évident qu'il avait fallu arracher à Dufour ces « ragots ». De là à penser qu'ils étaient vrais, il ne s'agissait que de logique. Sinon, pourquoi aurait-il eu l'air gêné d'en parler ? Comme la vue de la poupée de Roselyne l'avait gêné. Deux : son intuition lui criait que Dufour ne jouait pas double jeu, qu'il ne les trahissait pas.

Seulement, il était « mouillé ».

Il allait falloir jouer serré avec lui, s'en faire un allié, un vrai, efficace, déterminant, sans l'obliger à abattre les cartes qu'il voulait tant garder secrètes, et qu'il faudrait bien voir tout de même.

Aimé Brichot toussota :

— Plus je vous écoute, tous les deux, plus je vous trouve passionnants, dit-il d'un ton enjoué, histoire de détendre l'atmosphère. Mais si Roselyne me le permet, je voudrais faire une suggestion à Boris.

— Pourquoi faut-il que je permette ? Et quoi ? fit Roselyne, intriguée.

Brichot sourit.

— Permettez, ce n'est qu'un jeu. Boris, tu tiens en main une poupée du supposé réseau. Donc elle est à toi. Par deuxième voie de conséquence, tu

vas disposer aussi de son modèle en chair et en os, si l'on en croit les règles du supposé réseau. Tu vois ce que je veux dire ?

Corentin prit la main de Roselyne et la serra.

— Il a raison, c'est un jeu, fit-il tendrement. Mais laisse-moi y entrer. Mémé, j'ai pigé. Si je rencontre la fille qui a servi de modèle à cette poupée et que je lui montre la poupée, que fait-elle ? Que doit-elle faire ?

— T'obéir, conclut Brichot.

Dufour ralluma une cigarette et il parut à Corentin que sa main tremblait.

— Heureusement que tout cela n'est qu'un jeu, dit-il. À supposer que ce réseau existe, croyez-vous qu'il supportera sans réagir la réalisation d'une éventualité non prévue au programme ? Je veux dire : on ne vous a pas donné la poupée, vous l'avez prise, vous l'avez volée, en quelque sorte. Vous la possédez indûment.

Corentin exhiba ses canines.

— Mais dites-moi, mon vieux, vous parlez comme si le réseau existe vraiment ?

Dufour rit nerveusement.

— Ah vous allez finir par m'y faire croire, avec vos coupages de cheveux en quatre !

Corentin prit l'air négligent.

— On ne vous aurait pas raconté, par hasard, des « ragots » sur les réactions du supposé réseau en pareil cas ? À supposer que l'éventualité ait pu se produire.

Dufour grimaça.

— À Hong Kong, moins qu'ailleurs dans le monde, et dans quelque activité que ce soit, on ne fait jamais de cadeau.

Boris sentit que, sous la table, le genou de Roselyne cherchait le sien, peureusement.

— Si on montait sur le pont supérieur ? fit-il gaiement, la vue y est superbe.

Appuyés au bastingage, tout près l'un de l'autre, ils rêvaient. Le Victoria II avait repris le chemin du retour, la nuit était tiède, la baie de

Hong Kong belle comme un décor de rêve. On se serait cru à des années-lumière du monde, de ses folies et de ses ennuis, et pourtant, là-bas, quelque part, un savant français avait disparu. Il était peut-être vivant, peut-être mort. Et pour retrouver sa piste, seule existait comme élément possible une poupée de porcelaine, enfoncée dans la poche intérieure de la veste de Corentin.

— Tu devrais rentrer à Paris, murmura-t-il. Le climat devient mauvais. Je ne veux pas que tu coures de risques.

— Et toi ? fit-elle. Tu en cours bien.

Il lui prit la taille.

— C'est mon métier. Pas le tien. Rentre, reprends l'avion demain.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Ils ne lésineront pas sur les moyens pour nous faire abandonner ; t'enlever toi aussi, par exemple.

Derrière Roselyne, il voyait toujours la même silhouette. La Chinoise au poudrier. Accoudée comme eux au bastingage, et fumant une cigarette dont le bout doré luisait sous la lune. Ses longs cheveux flottant au vent, elle était jolie. Il hésita : et s'il la prenait en chasse ? La coinçait ? La faisait parler ? Mais non, c'était la seule solution à ne pas adopter. Une autre la remplacerait, et tout serait à refaire. Après tout, elle était comme le fil visible qui le reliait au monde mystérieux où il était désormais certain que le professeur Alexandre Verdillan avait disparu.

La voix de Roselyne le ramena à la réalité :

— C'est bon, je rentre demain. Mais reviens-moi vite, je t'en supplie.

Les images sautaient sur l'écran, valse d'éclairs en technicolor commandés par le doigt d'Aimé Brichot. Celui-ci s'ennuyait. Boris était parti passer sa nuit d'adieu avec Roselyne et il restait seul. Pas le genre à aller draguer dans l'un des multiples bars de *l'Excelsior*, rempli de prostituées de haut vol à cette heure de la nuit, ou de monter danser à la boîte panoramique, tout en haut de la tour.

Alors, il se cultivait. Westerns-spaghetti parlant chinois, succédanés de Bruce Lee, dessins animés débiles, indigestions de publicité…

Il aurait dû se coucher, mais il n'avait pas sommeil. Les événements de la soirée l'agitaient encore trop. Et les histoires étranges de Dufour. À donner froid dans le dos. Et puis, Hong Kong lui pesait. Pire que le mal du pays, un mal à l'aise physique. Cette misère, ces mendiants, ces esclaves grouillant partout dans les rues et sur les quais, ces Rolls-Royce insolentes qui les éclaboussaient de boue au passage. Rarement comme ici, il avait senti le côté atroce que prend parfois la condition humaine. Cette ville où avait disparu Verdillan lui paraissait comme un cancer de vices, de corruption, de combines puantes.

Le téléphone sonna. Il décrocha. Rien, sans doute une erreur. Il revint vers son poste et s'apaisa : une comédie musicale américaine. Enfin quelque chose de potable.

Cinq minutes après, nouvel appel, et nouveau silence.

À la cinquième sonnerie, Aimé Brichot appela le standard, écumant ; on l'assura, avec une amabilité que rien ne pouvait entamer, que le standard n'était pour rien à ses malheurs.

Il y eut encore cinq appels. Et il laissa sonner les quatre derniers sans décrocher, chaque fois un peu plus blême.

« Boris, se surprit-il à dire, si tu pouvais être là ! Je n'aime pas ça du tout, mais pas du tout. »

Un quart d'heure se passa encore sans que rien ne se produise. Il « regardait » son film sans le voir, l'oreille tendue vers l'arrière.

Soudain, il fit un bond, comme électrisé. Ça recommençait. Cette fois il fonça, décrocha, et débita un chapelet d'injures, en français.

— Jolies manières, répondit le récepteur.

En français.

Aimé Brichot s'assit mollement.

— Je vous raconterai, grogna-t-il, vexé. Qui êtes vous ?

— Louis Cornevin, le consul intérimaire de France, reprit la voix ampoulée, ultra-snob. Excusez-moi de vous réveiller mais c'est urgent, il faut que je vous voie avec votre collègue demain à neuf heures. À mon bureau. Voici l'adresse.

Il raccrocha, sans même répondre aux demandes d'explication de Brichot.

Celui-ci retourna, rêveur, à sa télévision. Pour l'éteindre, sa comédie musicale était finie. Il avait sommeil. Il était calmé. L'appel du consul intérimaire, il en était sûr, avait mis fin aux sonneries mystérieuses. De toute façon, il n'y avait plus rien d'intéressant sur l'écran : la retransmission d'un gala de bienfaisance dans les salons de l'hôtel Mandarin. L'écran débordait à craquer de couples cousus d'or qu'un aboyeur annonçait après qu'ils aient souri à la caméra.

— Merde ! jura Brichot, la poupée.

Devant lui, juste au moment où il allait presser le bouton, un couple d'Anglais était apparu. Lui, vieux beau à la calvitie élégante, elle, jeune, ravissante, brune.

L'exacte réplique, en grandeur nature de la poupée donnée par Alexandre Verdillan à Roselyne.

Il se figea, tympans vibrants.

— Mr. and Mrs. Andrew Wilkinson ! hurla l'aboyeur.

Aimé Brichot se jeta sur le bloc-notes de sa table de nuit.

— Nom de Dieu ! cria-t-il presque. La tête de Boris quand je vais lui raconter ça.

Il se gratta la moustache.

— Je l'appelle… Non, ça peut attendre demain matin, et puis, il vaut mieux que Roselyne ne sache pas.

Il se débarrassa de ses vêtements en sifflotant, sauta dans son pyjama jaune à bandes bleues, puis dans le lit.

Avant d'éteindre, il agita l'index vers le téléphone.

— Motus, toi, hein… Mais tiens, deux précautions valent mieux qu'une.

Il décrocha. Trois minutes plus tard, il ronflait, le cerveau en veilleuse autour de l'image d'une belle Anglaise sur un écran de télévision.

CHAPITRE VIII



Le taxi les laissa, Connaught road, à la porte d’un immeuble de verre et d’acier. Le consulat de France était au dixième étage.

Boris n’avait pas desserré les dents de tout le trajet. Au réveil, Roselyne était revenue sur sa décision : elle ne partait plus. Elle ne voulait pas l’abandonner. Il l’avait laissée seule à l’hôtel à contrecœur. Depuis, il s’était juré de ne plus la lâcher d’une semelle, ou de la faire surveiller par Dufour. La couverture d’agent de voyage de celui-ci lui laissait pratiquement tout son temps libre. Il pouvait bien faire ça pour eux.

Louis Cornevin était égal à lui-même. Hautain.

— Messieurs, fit-il avec effort, je n’ai pas de très bonnes nouvelles pour vous, mais comme elles sont officielles, il est de mon devoir de vous les transmettre. Je viens de recevoir deux plaintes vous concernant. Comme quoi votre incognito… Enfin, passons. La première vient directement de la police de Hong Kong, la deuxième du gouvernement de la ville. Tenez, vous lirez le détail. En bref, on vous demande de faire du tourisme et rien de plus. On n’aime pas vos manières de fourrer votre nez partout, et on vous le dit tout net.

Corentin pianota le dossier de son fauteuil.

— Et quelle sera votre réponse ?

Le consul intérimaire le contempla avec une stupeur sincère.

— Mais il n’y aura pas de réponse, mon ami ! C’est évident, j’enregistre, c’est tout.

Une odeur de moutarde titilla les papilles olfactives de Corentin.

— Puis-je savoir pourquoi ?

Le consul intérimaire soupira avec une lassitude agacée.

— Très bien, puisqu'il faut que je vous mette les points sur les i. La population de Hong Kong est estimée à environ cinq millions de personnes, la colonie française mille cinq cents. Nous ne sommes rien ici, nous n'avons qu'à obtempérer, cela vous va comme explication ?

Les yeux de Boris Corentin s'incendièrent.

— Monsieur le consul intérimaire, je suis désolé, mais ça ne me va pas comme explication.

Les pommettes de Louis Cornevin s'empourprèrent.

— Je ne vous permettrai pas !

— Vous le ferez pourtant, et je ne prendrai pas beaucoup de votre précieux temps.

Il s'était levé et arpentait le bureau ultramoderne à moquette épaisse.

— Vous êtes ici le représentant de la France, monsieur, même si c'est pour quelques jours seulement. Vous avez des devoirs. Entre autres, celui d'aider la police française, en la personne de ses deux représentants, ici présents, à retrouver un certain savant français enlevé à Hong Kong et dont la police et le gouvernement de Hong Kong ont l'air, non seulement de se moquer comme de l'an quarante, mais de souhaiter, pour dire les choses comme elles apparaissent à l'évidence, qu'on n'entende plus jamais parler de lui. Pourquoi ? Quels intérêts haut placés veulent enfoncer la tête d'Alexandre Verdillan à jamais ? Que se passe-t-il au juste ?

Sidéré, Cornevin s'était tassé dans son fauteuil. Aimé Brichot jubilait.

— Monsieur le consul intérimaire, reprit sourdement Corentin, il est de notre devoir à nous trois, je dis bien à nous trois, d'apporter une réponse à ces questions, et de tout faire pour retrouver le professeur.

Cornevin leva les bras au ciel. Il avait les yeux injectés de rage.

— Comme vous y allez ! On dirait un juge ! Mais mon ami, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

Il tendait le visage en avant et les veines de son cou se gonflaient au-dessus de son col.

Corentin sourit :

— Commencez donc par répondre à mes questions.

— Et lesquelles ? fit le consul intérimaire, méfiant.

— Connaissez-vous Mrs. Wilkinson ?

Un ange passa, maniant avec aisance un marteau à assommer un bœuf…

— Mais… Enfin, oui, je l'ai rencontrée, balbutia le consul intérimaire, subitement pâle. Pourquoi me parlez-vous d'elle ?

— Parce qu'elle ressemble trait pour trait à une certaine poupée que vous savez.

Il leur sembla que Louis Cornevin se tassait un peu plus dans son fauteuil.

— Ça alors… dit faiblement Cornevin, mais comment avez-vous fait le rapprochement ?

Corentin l'ignora.

— Encore une question.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas dit que vous possédiez vous-même deux de ces poupées ? Sans doute s'agit-il pour vous de simples objets de curiosité, dont vous aviez oublié jusqu'à l'existence ?

Louis Cornevin le fixa, anéanti.

— C'est ça. Une défaillance de mémoire, inspecteur, vous avez un flair merveilleux.

Corentin se tourna vers Brichot.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à nous en aller, n'est-ce pas ?

Brichot approuva, souriant.

— Nous vous tiendrons au courant de la progression de notre enquête, soyez-en assuré, lança Corentin sur le seuil.

Jacques Dufour sortit son carnet d'adresses et le feuilleta de l'index.

— Voilà. 135 Hollywood road. Téléphone : 5 767 365.

Corentin écrivit. Pensant pour lui-même qu'il était intéressant de noter que Jacques Dufour possédait dans son carnet d'adresses les références des Wilkinson.

Un couple sur lequel il en savait maintenant un peu plus. Lui occupait le poste de directeur de Y Impérial Bank de Hong Kong, et sa femme, Nancy, était sa deuxième épouse. Sans enfants. Elle était d'une très bonne famille d'Angleterre.

— Je vous remercie, fit Corentin. Il ne me reste plus qu'à l'appeler.

Dufour le regarda d'un drôle d'air.

— Faites attention à vous, Boris.

Le policier éclata de rire :

— Tiens, le supposé réseau vous paraît prendre de plus en plus de réalité ?

Il fallut beaucoup insister pour avoir Mrs. Wilkinson à l'appareil. Le maître d'hôtel faisait barrage. Corentin dut lui donner pratiquement l'ordre de lui passer sa patronne pour qu'il se décide enfin à dire qu'il « allait voir si elle était là ». Mensonge international du téléphone…

— Allô, fit enfin une voix chaude où perçait un peu d'inquiétude.

Corentin se fit direct.

— Nancy, dit-il, je suis quelqu'un qui possède votre poupée. Pour que vous me croyiez, voici sa description.

Il détailla l'objet, et ses vêtements, qu'il tenait dans sa main gauche.

— Très bien, fit la voix légèrement altérée. Quand voulez-vous ? Et où ?

— Dès que vous pouvez.

Il y eut une hésitation.

— Où êtes-vous ?

Il donna le nom de son hôtel.

Il y eut quelques secondes d'attente et la voix reprit :

— J'arrive, monsieur. Je serai là dans trois quarts d'heure.

Exactement trois quarts d'heure après, on frappa à coups légers à la porte de la chambre. Boris Corentin sentit son cœur s'accélérer. Il alla ouvrir et se bloqua.

À la place de la poupée vivante, il y avait deux hommes. Deux Indonésiens, un peu plus petits que lui, mais larges comme des containers. Le premier bloqua la porte avec son pied et sortit son revolver.

— On entre, fit-il avec un accent anglais à faire exploser un verre de cristal de Manchester.

Corentin se recula, coincé.

Maintenant, les deux hommes le regardaient presque avec indifférence.

— Vous allez reprendre l'avion pour la France. Demain, sinon, nous vous tuerons.

Il fit tournoyer son revolver par le cerclage protégeant la détente.

— Ceci peut tuer, n'est-ce pas ?

Il recula avec son acolyte.

— C'est tout, conclut-il avant de refermer la porte derrière eux.

Corentin rejeta sur le lit la photocopie du rapport confidentiel de la police de Hong Kong que Jacques Dufour s'était procuré ; il ne voulait pas savoir comment. Un texte bref et sans fioritures qui concluait que les recherches concernant le professeur d'astrophysique français Alexandre Verdillan étaient abandonnées. Hypothèse retenue : les quartiers de Kowlown non recommandés aux touristes.

— Ça ne trompe personne, grommela Corentin. Mais c'est en bonne et due forme. Paris devra s'en contenter.

Il fit tourner son verre de vodka Eristoff frappée.

— Parfait, fit-il, on va jouer le jeu. Mémé, tu téléphones tout à l'heure à la réception et tu fais réserver trois places sur un Boeing d'UTA pour demain.

Il savoura une gorgée de sa vodka.

— Pure frime, bien sûr. Puisque la poupée ne vient pas à moi, c'est moi qui irai à elle.

— Vous avez du cran, apprécia Dufour, mais vous êtes fou. Enfin, qu'est-ce que je peux faire d'autre pour vous aider ? On s'y prend comment ?

Corentin se leva :

— On va faire un tour du côté du 135 Hollywood road. Histoire de repérer les lieux.

Brichot acheva de nettoyer les verres de ses lunettes.

— On va nous voir sortir, dans le hall. On va savoir qu'on ne part pas.

Corentin se tourna vers Dufour.

— Vous qui connaissez Hong Kong comme votre poche, dites-nous un peu comment on sort de *l'Excelsior* incognito ?

L'agent secret sourit.

— Suivez-moi.

Cinq minutes après, ils débouchaient par la porte d'un petit immeuble sur Food Street, une rue perpendiculaire à la mer. Dufour héla un taxi.

Le chauffeur se tourna vers Dufour :

— Il n'y a pas de 134 dans cette rue, fit-il.

Le taxi était arrêté moteur ronronnant, face au 135, le bon numéro, qu'ils s'étaient bien gardés de donner : il aurait fallu descendre, et on les aurait repérés.

— Bizarre, fit l'agent secret. Attendez, je vérifie sur mon carnet d'adresses.

Pendant qu'il « s'activait », Corentin et Brichot écarquillaient les yeux. La villa était superbe. Blanche avec des terrasses en escalier. Architecture 1930 de proportions harmonieuses. Un haut mur cernait ce qui paraissait être un très grand jardin. De la maison, on devait avoir la vue sur la mer et peut-être même, les jours de grande clarté, sur Macao. Le portail était en métal. À gauche, logé dans le pilier, un micro et un bouton d'appel. Au-dessus, le petit œil dissimulé d'une caméra. Pour bien « visionner » la personne qui sonnait.

Dufour éclata de rire et se tapa sur le front.

— Je suis idiot, j'ai confondu deux lignes. C'est 134 Queens road que je voulais dire.

— Ça y est, mission accomplie, fit Brichot en refermant la porte de la chambre derrière lui. Les places sont réservées.

Corentin tapota un paquet ficelé. Dedans, la poupée.

— C'est vous, Dufour, qui vous en chargez. Je n'ai pas confiance dans le coffre de l'hôtel.

Il se réintéressa au dessin qu'il avait griffonné dès leur retour à l'hôtel.

— Ça c'est la villa, et ça l'immeuble en construction un peu plus loin. À deux cents mètres au plus, non ?

Brichot approuva :

— Moins même, à mon avis.

— Ah, tu l’as remarqué toi aussi. Eh bien, on va s’en servir. Voilà ce que je compte faire.

Il exposa son plan. D’abord, il fallait que Jacques Dufour lui trouve des jumelles à infrarouges très puissantes. Ce ne devait pas être un problème trop difficile pour un agent secret. Ensuite, il lui fallait une voiture équipée d’un téléphone et un talkie-walkie à grand rayon d’action.

Il se tourna vers Dufour.

— Je vais être cruel, fit-il, mais je voudrais tout ça très vite.

— Quand ? interrogea placidement le Français de Hong Kong.

— Ce soir.

Dufour ne cilla pas.

— Mais vous me laissez tout le temps, mon vieux. J’y vais.

Il se leva.

— N’oubliez pas la poupée pour votre coffre-fort, fit Corentin. Il vaut mieux que vous l’emportiez tout de suite. Je ne vais pas me promener tout le temps avec. Tenez, vous voyez ma mallette ? Elle est fermée au chiffre, n’est-ce pas ? Eh bien, elle a été ouverte en notre absence. J’avais noué un cheveu à la serrure avant de partir.

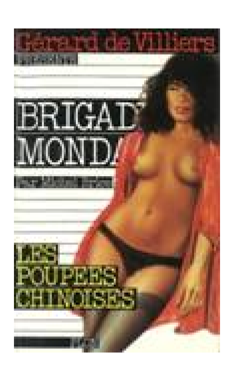
Il alla s’asseoir à côté de Roselyne.

— Mon seul souci, c’est toi. Jacques doit venir avec nous. Tes confrères du séminaire sont encore là. Tu vas aller les retrouver, et ne les quitte pas d’une semelle, tu entends ?

Elle se voûta un peu.

— Et moi qui m’étais mis dans la tête qu’on allait dîner aux chandelles au *Peking*. Il paraît que c’est un restaurant extraordinaire…

CHAPITRE IX



— Ça y est, il est arrivé, fit Brichot, les verres collés à la vitre de la voiture.

Jacques Dufour s'interrompit un instant dans la mise au point de ses appareils.

— Très bien. Opération numéro 1 réussie. À part qu'on n'a pas de chance. On dirait qu'un petit typhon de mai se prépare. Rare en ce mois-ci, mais j'en ai déjà vu. Espérons que c'est une simple répercussion d'un coup de tabac en mer.

Là-haut, dans les échafaudages de bambou ballottés par la bourrasque, Corentin se sentait danser comme dans une hune de voilier.

Il s'arracha d'un rétablissement et atterrit sur une corniche où ça sifflait. Sol de ciment, amas de sacs et parpaings, la construction semblait abandonnée. Il était au neuvième étage et dominait merveilleusement bien la villa des Wilkinson. Il sortit ses jumelles de son blouson de toile, se cala contre un pilier, au bord du vide, sur ses baskets toutes neuves, et se mit à fouiller la masse grisâtre dans la nuit. Satisfait : le modèle était excellent. Des jumelles prismatiques à corps renforcé de la marque allemande *Zeiss Ikon Woigt Lander*, à rayons émis par piles sèches.

Il arrêta ses recherches à la quatrième fenêtre du premier à gauche. Derrière, très nettes dans les couleurs légèrement chatoyantes de l'infrarouge, il voyait parfaitement quatre personnes installées dans des canapés profonds. Nancy, son mari et un couple d'amis, européens comme eux. Corentin laissa descendre ses jumelles le long de leur bandoulière et sortit son talkie-walkie, un modèle émetteur-récepteur d'une puissance de 15 watts que Dufour n'avait eu aucun mal à lui trouver et pour cause : il est fabriqué par la British Design Registration, une entreprise anglaise ayant ses ateliers… à Hong Kong.

Crachouillements. Il eut Brichot en ligne.

— Mémé, appelle Mme Wilkinson. Dis au maître d'hôtel que c'est personnel, sans donner mon nom.

Il reprit ses jumelles. Une minute plus tard, un serviteur s'approcha de Nancy et lui parla à l'oreille. Il la vit se lever et se pencher vers ses invités, sûrement pour s'excuser.

En bas, Jacques Dufour déplaça deux ou trois fiches. Il fallait changer la liaison. Mettre Boris en liaison directe avec l'Anglaise.

Corentin ne voyait plus Nancy, mais il l'entendait. Presque aussi nettement qu'avec un téléphone direct. Mais celui-ci avait un avantage capital : il n'était pas sur écoute, comme l'autre. Personne, à part Dufour et Brichot dans la voiture, ne pourrait surprendre leur conversation.

— Je vous ai attendu pour rien, dit-il essayant d'être sec.

D'une voix tendue, elle lui expliqua que ce n'était pas de sa faute, qu'on l'avait empêchée. L'Organisation s'y était opposée. Mais elle viendrait, elle promettait.

— Quand ? reprit-il.

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Je suis sous surveillance constante, je ne peux pas m'échapper. D'ailleurs, on nous écoute sûrement.

— Non, je vous expliquerai. Vous pouvez parler. Ecoutez-moi bien, c'est moi qui vais venir, tout de suite. Trouvez un prétexte pour échapper à vos invités et à votre mari. Allez dans votre chambre et attendez-moi, fenêtre ouverte.

— Mais… comment entrerez-vous ?

— Vous allez me le dire. Il y a toujours un moyen d'entrer dans une maison. Il faut connaître. Dites-moi par où je dois passer.

Elle hésita.

— Peut-être du côté du garage, sur la rue perpendiculaire. Mais il faut monter sur le toit et sauter. Après, suivez l'allée des camphriers. Vous tomberez sur la façade nord. Ma chambre fait l'angle. Ce sera allumé…

Elle paraissait ne pas se décider à poursuivre.

— Comment voulez-vous que je vous attende ? murmura-t-elle enfin. Dans quelle tenue ?

Il se mordit les lèvres : Dufour et Brichot entendaient tout dans la voiture…

— Comme vous êtes, dit-il. Exactement, sans rien changer.

Après avoir raccroché, il reprit ses jumelles et les dirigea sur le salon. Il vit entrer Nancy, mais ensuite, rien ne se passa comme prévu. Le mari, dont il n'avait pas remarqué, et pour cause, qu'il était lui aussi sorti après sa femme, surgissait l'air surexcité. Il y eut quasiment une scène de ménage devant le couple d'amis qui se regardaient, stupéfaits. Puis Wilkinson poussa sa femme dehors.

— La tuile, se dit Corentin, qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

Il se laissa aller contre le pilier.

— Mais bien sûr, c'est ça ! Il s'est douté de quelque chose, il est allé décrocher un autre téléphone, et il a tout entendu.

Il reprit nerveusement son talkie-walkie.

— Mémé ? cria-t-il d'une voix hachée, on s'en va vite fait. Préparez-vous à me récupérer en catastrophe en bas de l'immeuble. Ils ont découvert qu'on est dans le coin.

La serrure de la boîte à gants fit un petit claquement assourdi. Jacques Dufour plongea la main à l'intérieur et en ressortit un lourd paquet entouré d'une peau de chamois qu'il déroula rapidement. Les deux Smith and Wesson apparurent, acier bruni luisant faiblement dans le clair-obscur de la nuit.

— Tenez, fit-il d'une voix grave, nous allons peut-être en avoir besoin.

Aimé Brichot prit l'arme et se concentra, vérifiant que les mécanismes fonctionnaient bien. Il tira du pouce sur le chien. Le revolver était armé. Il ne restait plus qu'à libérer le cran de sûreté. Jacques Dufour avait fait comme lui et maintenant, il remettait le contact, prêt à démarrer. Tous deux rivèrent leurs yeux à la carcasse de béton de l'immeuble inachevé enveloppé dans son cocon compliqué de bambous géants. La rue était étrangement calme. De temps en temps, une voiture de luxe, Mercedes, Jaguar, cabriolet Maserati, passait en silence. Des Chinois couraient sur le

trottoir. Domestiques se dépêchant de rentrer chez eux pour prendre quelques heures de sommeil avant de repartir au labeur à l'aube.

Subitement, la masse de l'immeuble paraissait à Brichot évidente comme un phare. Impossible que l'« ennemi » ne songe pas aussi à la construction inachevée. Pure logique. D'un instant à l'autre, on allait sortir de la villa, repérer la Toyota. Il calcula.

L'« ennemi » verrait la Toyota, foncerait vers elle. Il faudrait accélérer au maximum et arriver avant lui au pied de l'immeuble. Tout était une question de minutes. Mathématiquement, il essayait de se mettre à la place des gens d'en face. Qu'aurait-il fait s'il avait été eux ? Il aurait appelé du renfort. La seule question importante était : combien de temps le renfort mettrait-il pour arriver ?

Il attrapa nerveusement le talkie-walkie.

— Grouille, Boris, bon Dieu ! On ne te voit pas.

La réponse fut longue à venir.

— Mémé ? Encore un changement de programme. Je vois deux Mercedes qui montent à tombeau ouvert depuis le boulevard côtier, et puis, il y a du nouveau dans la villa. Filez. Allez vous ranger dans la rue parallèle à Hollywood road, au-dessus. Prenez la première à gauche, tournez encore à gauche. Il y a un terrain vague. Vous m'y attendez, c'est à cinq cents mètres.

— Tu débloques ou quoi ? hurla Mémé. On ne te lâche pas !

La grille du récepteur faillit exploser.

— Ne discute pas, fais ce que je te dis.

Le ton était celui d'un chef. Dur, vibrant.

— OK, se voûta Brichot, on obéit, mais tu l'auras voulu…

Rivé à ses jumelles infrarouges, Corentin s'était mis cette fois à plat ventre. Il était toujours à l'étage supérieur, et c'était vrai qu'il y avait du nouveau dans la villa.

Une fenêtre s'était allumée à droite de celles du salon. Celle d'un bureau, sans doute celui de Wilkinson, et dedans, se déroulait une scène à laquelle il ne pouvait pas s'arracher. Les jumelles donnaient un grossissement extraordinaire, il voyait tout, dans les moindres détails. Il pouvait même lire le titre du journal posé sur le bureau plat : Hong Kong Daily News. Wilkinson était appuyé à son bureau, de dos, fumant un gros cigare. Devant

lui, sa femme se déshabillait. Quand elle eut ôté sa robe, Corentin vit que ses épaules se soulevaient par saccades, comme si elle sanglotait. Ce qui était bien le cas, il s'en aperçut quand son visage apparut un moment en pleine lumière, encadré par ses cheveux décoiffés : des larmes coulaient de ses yeux, bordées de curieux cercles d'un violet chimique dû au rayonnement infrarouge des jumelles.

Bientôt, le corps apparut tout entier, merveilleuse « reproduction » agrandie, et vivante, de la poupée de porcelaine. Nancy Wilkinson avait une étonnante poitrine, large à bouts drus. Dans l'entrejambe, au-dessus de ses cuisses fuselées, une ombre noire très longue ombrait le pubis, une vraie toison de brune, épilée en hauteur sur chaque aine, et produisant un effet d'une indécence totale.

Quand elle eut enlevé jusqu'à ses escarpins, la jeune femme resta debout, tête penchée. Son mari parlait avec beaucoup de gestes. Paraissant en proie à une rage totale. Il s'approcha d'elle et lui souffla la fumée de son cigare en plein visage. Elle hoqueta. Mais sans un geste de protestation.

Corentin le savait : chaque seconde qui passait augmentait le danger pour lui. À gauche, les Mercedes n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres, seules voitures visibles dans les rues à cette heure de la nuit dans le quartier résidentiel. Mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il voie. Une question le dévorait : comment, dans un tel milieu de luxe et de haute bourgeoisie, un directeur de banque pouvait-il se permettre de traiter ainsi sa femme ? Sans qu'elle réagisse, sans qu'elle ait le moindre geste de révolte. Quels secrets la contraignaient-ils à autant de soumission ? À quelle organisation le couple était-il lié ? Et pourquoi ? Il fallait savoir. La clé du mystère était là, et Verdillon avait dû la découvrir…

Wilkinson dut donner un ordre, car sa femme s'avança, contourna le bureau et vint s'agenouiller, le dos au bureau, mettant d'elle-même ses bras en croix, poignets collés en haut des pieds du meuble. Le banquier ouvrit un tiroir et en sortit des cordelettes, avec lesquelles il entrava tour à tour les deux poignets. Elle se laissait faire, nuque abandonnée sur le plat du bureau, yeux clos. Corentin voyait son ventre se creuser à chaque inspiration saccadée.

« Le salaud », fit-il entre ses dents.

Wilkinson s'était mis à gifler sa femme. Posément, joue après joue, projetant la tête de chaque côté avec une violence sadique. À chaque coup,

Boris devinait qu'elle hurlait. Mais aucun son ne sortait de la pièce. Il devait y avoir des doubles vitres. Quand il se fut lassé des gifles, Wilkinson passa à un autre « divertissement ». Il se pencha et Corentin vit plonger sa main droite vers le ventre de sa femme. Pas pour caresser. Pour faire souffrir. En même temps, la main gauche s'attaqua aux seins, tordant les pointes. Il avait gardé son cigare aux lèvres et s'amusait toujours à lui projeter d'épais nuages âcres au visage. Elle se tordait, se cabrait à se démettre les bras. Le « jeu » dura longtemps. Et le banquier n'y mit fin que pour se déboutonner. Enjambant les hanches de sa femme, il lui attrapa les cheveux à pleines poignées et entra dans sa bouche, jusqu'au fond, d'un seul coup de reins.

Corentin se détourna. Dégoûté.

Quand Wilkinson se fut rassasié, Corentin crut que sa femme s'était évanouie : elle avait glissé sur ses fesses, sa tête pendant sur sa gorge, entre ses épaules distendues par la tension des liens. Le banquier ne s'intéressait plus à elle. Corentin le vit se rapprocher de la fenêtre et se pencher, main tendue. Donnant l'impression de manœuvrer quelque chose. Puis il fit le tour du bureau et le poussa, pour le rapprocher de la fenêtre, très près, à cinquante centimètres au plus.

La jeune femme, tout le temps qu'avait duré l'« opération » avait « collaboré », se traînant à genoux pour avancer avec le bureau vers la fenêtre. Quand ce fut terminé, il sembla à Corentin que son buste, la seule partie du corps qu'il pouvait désormais voir, se mettait à être agité de tremblements. Il baissa un peu l'axe de vision de ses jumelles, comme saisi d'une idée soudaine.

— Mon Dieu, murmura-t-il, le supplice de la climatisation.

À l'extérieur, le climatiseur vibrait de toute sa masse métallique lancé à son régime maximum. Inondant dans le bureau le corps de Nancy Wilkinson de son souffle glacé, directement sur le ventre et les seins.

Le banquier vérifia encore que les liens n'avaient pas cédé aux tensions de tout à l'heure et s'en alla, pressant les interrupteurs des lampes. Le bureau plongea dans l'obscurité mais tout de suite après, une autre fenêtre s'alluma à l'étage au-dessus, celle d'une chambre. Andrew Wilkinson s'assit à la tête de son lit et décrocha son téléphone.

Pour se calmer un peu, Corentin eut envie d'allumer une Gallia. Mais il se retint. L'éclair d'un briquet risquait d'attirer l'attention sur lui. Il se

recula contre un pilier et réfléchit.

En bas, dans la rue, les Mercedes étaient arrivées. Des portières claquaient, six hommes sortaient en courant et pénétraient dans le portail qu'on leur avait ouvert de l'intérieur. Trois en ressortirent au bout d'une minute. Deux tenaient sans complexe des revolvers à bout de bras. Le troisième serrait une carabine à lunette de visée. Ils se dirigèrent vers l'immeuble.

— Ça y est, se dit Corentin. Ils ont pigé. Il va falloir jouer serré.

Comme Brichot, lui aussi essayait de se mettre à la place de ceux qui le traquaient. Les trois premiers avaient dû se poster dans le jardin. Ceux-là avaient tenu le seul raisonnement possible : d'où voir ce qui se passait dans la villa (puisqu'on avait vu, c'était évident), sinon d'en haut ? Donc de l'immeuble. Il se dit qu'à leur place, il aurait alors envisagé deux « cas de figure ». Un : lui, Corentin, aurait compris qu'il était repéré et serait déjà parti. Deux, il serait encore là, soit par erreur d'attention, soit par calcul. De toute façon, il aurait fait comme eux : il serait allé vérifier. Il les vit s'avancer, sûrs d'eux, et il frémit : comme elle devait être puissante, cette organisation ! Ça allait même jusqu'au « détail » du bureau : pourquoi Wilkinson n'avait-il pas tiré ses rideaux ? Sinon pour que le Français assiste à la punition de sa femme ? Pour l'intimider, pour lui faire comprendre qu'on ne reculait devant rien.

Qu'on n'avait même pas peur d'être surpris.

Ce qui voulait donc dire qu'on était sûr de l'éliminer, lui, le grain de sable…

Il se baissa et se mit à avancer vers le côté de l'immeuble qui donnait à l'opposé de la rue : un des Chinois d'en bas avait lui aussi des jumelles à infrarouges.

Boris Corentin dirigea ses propres jumelles à la verticale, vers le bas. Plongeant son regard dans le puits de ciment que représentait la future cage d'ascenseur. Il fallait descendre par là. Pas question de s'exposer aux jumelles de l'autre. Il se mit à chercher. Il avait besoin d'une corde, d'un filin, de n'importe quoi pour se laisser glisser. Il finit par aviser un amas de nylon tressé grisâtre parsemé d'éclats de ciment séché. Il rampa vers lui et, nouant un parpaing au bout, il déroula le cordage dans le puits. Doucement,

corrigeant chaque balancement, pour que le parpaing ne heurte pas les parois. Il grimaça quand la corde, qu'il avait enroulé en haut autour du pilier le plus proche, fut complètement descendue : le parpaing n'arrivait pas jusqu'au sol, il s'en fallait de sept ou huit bons mètres.

« À la guerre comme à la guerre », fit-il en crachant dans ses paumes.

Il se laissa glisser.

Il était à mi-course quand un bruit de pas lui fit accélérer le cœur. On marchait à sa hauteur, tout près, de l'autre côté du mur… Il retint son souffle et, agrippant une tige du ciment armé dépassant du béton, se tira contre la paroi. Une tête, puis une épaule apparurent dans le futur palier d'étage.

L'homme finit par s'en aller. Les pas crissèrent sur les marches menant plus haut. Corentin reprit sa descente.

Maintenant, il était suspendu au parpaing. Dans son blouson, son talkie-walkie grésillait. Brichot devait essayer de l'appeler et il ne pouvait pas répondre. À toute vitesse, il se rappelait les gestes. Son service militaire. L'Algérie. Le saut à l'aube, hors des hélicoptères balancés sous leurs rotors hurlant au-dessus des djebels… Il lâcha prise.

Un cri faillit lui échapper quand il prit contact avec le fond du puits. Son pied droit avait heurté une masse invisible, et il avait loupé son roulé-boulé, se projetant de plein fouet contre le mur. Il y avait eu deux craquements. Celui du talkie-walkie, crevé par une saillie de la construction, et celui de son épaule gauche.

Il s'affala sur le sol, haletant.

— C'est bien le moment, grogna-t-il, anxieux.

Prudemment, il essaya de lever le bras et grimaça.

Un élancement brusque lui avait cisaillé l'épaule.

— Pourvu que je n'aie rien de cassé, ce serait malin…

Il se releva. Son bras pendait, mou, et quand il essayait de le bouger, il devait se mordre les lèvres.

Il s'en alla, courbé en deux, tenant son bras gauche contre son ventre avec l'autre bras. Le plus dur lui restait à faire, et il avait perdu la moitié de ses moyens physiques : comment escalader un mur avec un bras « mort » ?

Il respira un peu, arrivé au fond du chantier. La chance lui revenait. Il avait pu se dissimuler derrière d'énormes « palettes » de briques destinées à

la construction et il avait pu atteindre le fond du terrain. Du côté de la propriété jouxtant celle des Wilkinson. Ce qu'il espérait de toutes ses forces était bien vrai : les travaux avaient endommagé la palissade mitoyenne. Il put se glisser entre les bambous. On dormait chez les voisins et il n'y avait pas de chiens. Très rapidement, il fut au pied du mur qu'il fallait franchir. Mais comment ? Le mur n'avait que deux mètres cinquante de haut, une misère en temps normal pour un sportif entraîné comme lui. Une enceinte infranchissable avec son épaule peut-être cassée…

Il chercha longtemps, errant entre les massifs, et finit par découvrir, du côté de la cabane des ouvriers, l'échelle tant souhaitée.

Le mur blanc luisait sous la lune. Au-dessus, un voilage se balançait, à demi sorti de la fenêtre entrouverte. Nancy Wilkinson avait tenu parole. Sa chambre était accessible à un Roméo doué du minimum d'agilité. Mais là encore, pas à un homme à l'épaule massacrée. Et pas question cette fois de chercher une échelle. D'abord, elle se verrait à deux cents mètres sur le mur blanc, et ensuite, trois Chinois aux aguets patrouillaient dans le jardin. C'était déjà un miracle qu'il n'ait pas encore été repéré.

Enfoui dans un massif d'étranges fleurs au parfum entêtant comme il n'en avait jamais vues, il se concentra. Impossible de réaliser son vrai but : délivrer Nancy et l'emmener. De force, en l'assommant s'il le fallait, puisqu'elle paraissait si consentante à son bourreau de mari. Alors, qu'au moins il mette fin à son supplice. Wilkinson pouvait très bien avoir décidé de la laisser geler toute la nuit. De quoi attraper une bronchite mortelle. Après tout, c'était peut-être ce qu'il avait décidé : la torturer à mort. L'organisation était bien capable d'avoir choisi d'éliminer la jeune femme. Il se rappelait l'expression sidérée du commandant du Victoria II quand il lui avait crié qu'on ne pouvait pas laisser se noyer le « voleur » du sac de Roselyne. À Hong Kong, une vie humaine de plus ou de moins…

Il essaya de repérer le coin des cuisines, de la lingerie, et finit par juger que ce devait être cette annexe, à vingt mètres, accolée au bâtiment principal. Il se remit à ramper à l'abri du massif. Son épaule lui faisait de plus en plus mal. Par moments, des pointes brillantes sillonnaient ses rétines.

La porte était à gauche d'un vasistas entrouvert, et cela ronflait derrière le vasistas. Les machineries de la maison, ce qu'il cherchait, étaient sûrement là. Pourvu seulement que la porte s'ouvre de l'extérieur…

Avant de faire sa tentative, il vérifia longuement, avec ses jumelles, que personne ne se trouvait derrière lui dans l'angle de vision de la porte. Rien, aucune ombre, aucune silhouette. La zone était dégagée jusqu'au mur.

Il s'engagea, coudes enfoncés dans les graviers. Arrivé sur la porte, il leva la main droite, mâchoires contractées par la douleur, atteignit la poignée, tourna.

La porte s'enfonça un peu.

Il se glissa dedans, soulagé.

Il ne mit pas longtemps, aidé de son briquet, à trouver ce qu'il cherchait. Le tableau d'électricité. Il se mit à l'œuvre, étudiant les fils un à un.

Le court-circuit général provoqua dans la pièce un éclair aveuglant. Corentin se mit à tousser, noyé dans la fumée des faux contacts qu'il avait « réussis ».

Revenu à la porte, il prit son inspiration, plusieurs fois, et il jaillit dehors. Direction le premier mur, contre lequel il avait dissimulé l'échelle dans l'ombre d'un arbuste.

Un coup de feu déchira l'air quand il fut au faîte du mur et il entendit un claquement sec tout près : on l'avait manqué de peu. Les balles qui sifflent passent en fait très loin. Il sauta de l'autre côté et fonça vers l'immeuble en construction, sans y pénétrer. Il fallait attendre un peu. Les hurlements venus de là-bas, de la villa plongée dans le noir, ne pouvaient que faire replier vers elle les tueurs en chasse dans la construction.

Boris Corentin riait dans la Toyota lancée à cent à l'heure à travers Hong Kong.

— Avec un court-jus de cette force, il va falloir refaire toute l'installation ! Ça doit cramer dans toutes les prises.

Il serra les dents.

— Et au moins, Nancy ne va pas se transformer en « glaçon ».

Brichot remonta dignement ses lunettes d'une main, l'autre accrochée à la poignée de la portière pour se maintenir dans les virages.

— Ça te blesserait, fit-il, un peu aigre, d'éclairer notre lanterne à nous. Elle manque bigrement de courant, elle aussi, tu ne crois pas ?

Jacques Dufour se releva.

— Ouf, ce n’est pas grave. Rien de cassé.

Il se mit à bander l’épaule.

Corentin tendit sa main droite vers un verre de vodka Eristoff orange.

— C’est bon, claqua-t-il de la langue, ça remet des émotions fortes.

Roselyne se précipita vers Dufour.

— Laissez-moi faire, vous voulez, ça me fait plaisir.

Elle s’activa, terminant le pansement, langue tendrement sortie.

Dufour alluma une cigarette, et désigna la chambre d’un geste.

— Vous êtes au large ici, mais il faut partir. Trop dangereux, désormais, vous allez vous installer chez moi. C’est tout petit, mais au moins vous courrez moins de risques. Vous déménagerez demain matin.

Aimé Brichot approuva :

— Je suis de votre avis. Mais merci quand même, c’est vous qui prenez des risques.

Dufour sourit.

— Pas du tout, vous savez ce qu’on va faire ? Vous allez demander au consul intérimaire de vous obtenir, par la voie officielle, une protection de la police locale. Il ne pourra pas refuser. La police non plus, et nous aurons deux de vos confrères d’ici en faction, armés, dans une voiture au bas de la porte.

Corentin siffla :

— Chapeau, mon vieux. Ça, c’est une idée de génie. Il fallait y penser. Le seul problème sera de convaincre Cornevin. Il va se faire tirer l’oreille, tel que nous le connaissons. Ça « fait des bulles », une démarche de ce genre.

Dufour balaya l’objection d’une moue de dédain.

— J’en fais mon affaire, ça ne posera aucun problème, Cornevin est coincé. N’oubliez pas que je suis un représentant officiel de la France, moi aussi. J’incarne le SDECE à Hong Kong, ce n’est pas rien. Si je dis à Cornevin de décrocher son téléphone et d’appeler la direction de la police, il ne peut pas faire autrement que de s’exécuter.

— Mais, insista Brichot, il y a ce rapport de la police locale à notre sujet et nous demandant de partir. Ils vont répondre à Cornevin : pas question de protéger ces deux policiers, nous leur avons conseillé de quitter le pays.

L'agent secret écrasa sa cigarette dans le cendrier de la table basse.

— Objection non recevable, votre Honneur. Cornevin répliquera par un argument que je lui glisserai à l'oreille. Il révélera la « vérité » sur vous deux. Que votre appartenance à la police classique n'est qu'une couverture. En fait, vous êtes des agents de la « Piscine », comme moi, et vous êtes à Hong Kong pour des raisons bien précises, et toutes différentes. Les services secrets, c'est un monde à part, n'est-ce pas ? Hong Kong s'inclinera et nous aurons leur protection.

— Mais votre incognito à vous ? tenta encore Aimé Brichot.

Dufour le fixa :

— Il y a belle lurette qu'il est crevé, comme une passoire, allons !

Roselyne aidait Boris à réenfiler sa chemise.

— Dites, fit-elle d'une petite voix, c'est quoi, cette histoire de supplice à laquelle vous faisiez allusion tous les trois, en arrivant ici ?

Corentin se passa la langue sur les lèvres.

— Si tu veux vraiment savoir…

Il raconta ce qu'il avait vu.

Et encore une fois, ce ne fut pas tant l'expression d'horreur envahissant le visage de Roselyne qui retint son attention : mais la pâleur qui creusait, tandis qu'il parlait, celui de Jacques Dufour.

CHAPITRE X



Boris pressa la main de Roselyne.

— Ne traîne pas, surtout ! recommanda-t-il en souriant.

Elle prit la clé que le réceptionniste de *l'Excelsior* lui tendait. Ils étaient retournés seuls tous les deux à l'hôtel, pour prendre leurs bagages et régler leurs notes. Aimé Brichot était resté, lui, avec Jacques Dufour pour faire quelques courses. Des matelas pneumatiques et des sacs de couchage. Pour eux : Boris n'allait-il pas naturellement partager le lit que Dufour abandonnait galamment à Roselyne ? Cette nuit, ils avaient dû dormir par terre, dans le living-room.

— Tu vois, je t'obéis. Je n'attends même pas que tu prennes ta clé, fit-elle en s'écartant.

Elle disparut dans la foule du hall vers les escaliers mécaniques menant à l'entresol, l'étage des ascenseurs. Une cohorte de Japonais surexcités jouaient des coudes autour de lui, cherchant visiblement à l'expulser de sa place.

— Vous permettez ? fit-il agacé, en anglais. Je n'ai pas terminé.

Ils se reculèrent, aimables comme des Samouraïs en chasse.

— Domo alligato, fit Corentin.

Ils le regardèrent, estomaqués : c'est si rare, les Européens parlant le japonais.

Corentin demanda sa clé, le réceptionniste tendit la main et la passa dans la case correspondante.

— Il n’y a pas de clé, monsieur.

— Ah bon, fit Corentin l’air distrait, c’est mon collègue, sans doute.

Il s’éloigna, très intrigué. Quelqu’un était donc dans sa chambre, et qui savait qu’il ne l’avait pas regagnée, lui. Et qui devait fouiller, à dix heures du matin. Il fallait voir ça tout de suite.

Arrivé devant sa chambre, il tomba sur son garçon d’étage.

— Aidez-moi, fit-il, mon collègue est parti avec la clé. Ouvrez-moi avec le passe.

Le Chinois sortit son trousseau et s’effaça, aussitôt la porte entrouverte.

— Merci, grogna Corentin en lui donnant un billet d’un dollar Hong Kong.

Il surgit à l’intérieur, aux aguets, et se bloqua. Une femme était assise dans l’un des fauteuils proches de la fenêtre. Elle feuilletait une revue qu’elle reposa sur la table basse en voyant entrer Corentin. La lumière extérieure éclairait doucement son visage très pâle aux yeux cernés. Elle était coiffée en chignon et vêtue d’un imperméable de plastique tête-de-nègre, serré à la ceinture par un lien et qui crissa quand elle se leva. Dans l’échancrure du col, un foulard de soie rose pâle. Elle était gantée. Elle heurta du genou son parapluie en se levant et le fit glisser à terre. Comme elle se penchait pour le ramasser, Corentin nota qu’elle portait des chaussures bien peu appropriées à l’orage qui ne cessait pas de dévaler sur la ville depuis l’aube. Des escarpins noirs très fins, vernis, surélevés.

— Nancy… murmura-t-il en avançant.

Elle le regarda avec une gravité presque gênante, et il eut encore le temps de remarquer sous le fard, sur la joue gauche, une éraflure longue de trois ou quatre centimètres. Un souvenir du « petit jeu » d’hier soir…

— Monsieur, commença-t-elle d’une voix altérée, j’ai pu m’échapper. Je vous avais promis, vous avez ma poupée.

Il esquissa un geste, qui était de pur désappointement : la poupée était chez Dufour. Il ne pourrait pas la montrer, prouver qu’il la possédait bien.

— Inutile d’aller la chercher, je ne la connais que trop, et vous me l’avez suffisamment décrite au téléphone…

Il s’inclina, soulagé.

— Je suis à votre disposition, reprit-elle. Faites de moi ce que vous voulez.

D'un geste vif, elle porta sa main droite à la ceinture de son imperméable et la dénoua. Il n'y avait pas de boutons. Elle décroisa les pans de plastique, dégagea ses épaules et, dans une ondulation, souple, se débarrassa du vêtement qu'elle abandonna sur le fauteuil.

Dessous, elle ne portait rien d'autre que ses bas, retenus à mi-cuisses par des jarretières de dentelle rose à frous-frous, incroyablement vulgaires par rapport à son allure de grande bourgeoise.

Il la regardait, et il n'osait plus bouger. Elle avait baissé les yeux et elle se dirigeait, toujours gantée, vers le lit. Elle s'allongea dessus, sur le dos, releva les cuisses jusqu'à faire toucher ses flancs à ses genoux, lui offrant son intimité écartelée. Les mains gantées, plaquées sur les jarrets, tiraient, écartant au maximum. Elle avait un sexe aux lèvres gonflées, sûrement enduites d'une pommade excitante comme il avait entendu dire que l'usage en était répandu en Asie. La toison était épilée en hauteur, dénudant les aines. Au-dessus, dans l'écartement des chairs, il voyait la poitrine qu'elle haussait en se cambrant, ventre creusé. Les seins s'écartaient, alourdis, et leurs pointes étaient elles aussi turgescentes, enduites certainement comme le sexe.

Toujours ouverte et cambrée, Nancy se mit à parler. Mécaniquement, comme si elle récitait une leçon apprise par cœur. Ce qui était exactement le cas. Comme les autres « poupées » Nancy avait subi un long et minutieux dressage. Précis dans les moindres détails. En particulier dans ce que « Suzi Wong », leur « entraîneuse », une vieille Chinoise ayant roulé sa vie entière dans les maisons closes de tout le Pacifique asiatique, appelait la « présentation ». La fille devait énoncer, une à une, toutes les possibilités offertes à l'heureux destinataire. Un « texte » qu'elle faisait réciter elle-même, une fois par semaine, à chacune de ses élèves, pour vérifier que la mémoire ne flanchait pas.

Boris apprit tout de Mrs. Andrew Wilkinson. Que sa bouche avait été parfaitement éduquée, ainsi que le chemin de ses reins, qu'elle se caressait elle-même si on le souhaitait, qu'on pouvait l'humilier et la mortifier autant qu'on le souhaitait et de toutes les manières. Elle donnait des exemples : elle savait dénouer les lacets d'un homme avec les dents, elle léchait les semelles, elle pouvait aboyer comme une chienne, à quatre pattes.

Tétanisé, il l'écoutait débiter ses horreurs sans pouvoir l'interrompre. Enfin, la litanie minutieuse, « chinoise », s'arrêta. Nancy se releva et

retourna vers le fauteuil. Quand elle se pencha, de dos, sur son imperméable, il vit que ses fesses portaient des traces récentes de coups. Elle sortit de ses poches des lacets de cuir, un bâillon de coton à lanière, pour l'attacher derrière la nuque, et une cravache enroulée sur elle-même qui siffla en se détendant quand la jeune femme défit la ficelle, la maintenant en cercles.

Elle revint vers lui, s'agenouilla et lui présenta le tout à deux mains.

— Si vous n'êtes pas satisfait de moi, c'est pour me punir, dit-elle.

Elle hésita, haletante.

— Mais si vous voulez, avant, n'hésitez pas… On dit que je suis… plus excitante quand j'ai pleuré.

Elle déposa cravache et liens à côté de lui, se renversa sur le dos, mais cette fois à même le tapis. Et elle se mit à se caresser, sortant avec lenteur son clitoris qu'elle tirait et tordait en cadence.

Boris Corentin avait tout oublié, sa honte, la présence de Roselyne non loin de lui, et qui devait avoir terminé ses bagages depuis longtemps. Il roulait par terre, écrasé contre Nancy, la massacrant à coups de reins.

Elle cria la première, secouée d'intenses frissons qui la jetaient, tempes battantes, contre le tapis. Quand enfin elle fut apaisée, elle leva vers lui un visage transfiguré.

— Jamais, balbutia-t-elle, on ne m'a donné de plaisir, jamais…

Elle le dévorait des yeux.

— Qui es-tu ? Pourquoi ne me maltraites-tu pas comme les autres ? Tu sais pourtant que tu le peux…

Ses paupières se fermèrent.

— Non, ce n'est pas possible, c'est un piège, tu vas te venger.

Il lissa son front trempé de sueur.

— Non, rassure-toi, ce n'est pas mon genre, tu es trop belle, trop douce.

Il la releva et la porta sur le lit.

— Mais c'est vrai, reprit-il, tu dois tout accepter, alors, tu vas faire ce que je te dis.

— Tu vois, balbutia-t-elle, j'avais raison.

Il secoua la tête.

— Tu ne comprends pas, je vais te poser des questions et je veux, tu entends, je veux que tu y répondes.

Elle se lova contre lui.

— Qu’est-ce que tu désires savoir ? fit-elle, sur le qui-vive.

Le téléphone grésilla, les faisant sursauter. Il décrocha. C’était Roselyne. Il rougit. Elle s’inquiétait, que se passait-il ? Rien de grave au moins ? Il la rassura mollement. Non, il avait mis des notes en ordre. Il s’excusait. Encore quelques minutes, qu’elle l’attende au bar de la pizzeria.

Il raccrocha et se tourna vers Nancy.

— C’est sérieux, fit-il, très sérieux, et je n’ai pas beaucoup de temps. D’accord, sache que j’ai tout vu hier soir.

Il raconta et elle l’écoutait, bouche bée.

— C’est moi qui ai coupé, le courant, et fait sauter les plombs pour te sauver.

Elle se serra contre lui, dévorant son cou de baisers.

— Tu ne t’es pas échappée, ce matin, reprit-il, sombre. Ils ont révisé leurs plans, ils t’ont autorisée à venir pour me prendre à l’hameçon.

Elle baissa la tête sans répondre.

— Et tu n’as eu un sursis qu’à cause de ça. Te rends-tu compte que si je suis pris, toi aussi tu disparaîtras ?… Alors, il faut me répondre, Nancy. Est-ce que tu as déjà vu un savant français petit, sec, un peu chauve, avec des lunettes ?

Il décrivit en détail Alexandre Verdillan.

Elle restait la tête cachée dans son épaule.

— Très bien, fit-il, tu ne m’as pas dit non, donc tu m’as dit oui. Alors, raconte.

Elle releva la tête, secouée de terreurs atroces. Ho Chu la tuerait s’il savait qu’elle avait parlé, elle en était sûre. Mais elle le haïssait, surtout depuis la cravache de l’autre nuit. Il avait été épouvantable. L’humiliant avec des raffinements démentiels. Pour en finir avec elle, il l’avait emmenée en voiture jusqu’au port de Victoria et là, il l’avait livrée à des dockers, derrière des sacs de riz, photographiant tout avec un Polaroid.

Elle parla. Elle raconta tout. La nuit de Verdillan. L'organisation. Mais il ne put lui arracher ni le nom de son bourreau, ni la raison pour laquelle elle se pliait à son abominable esclavage.

— Dis-moi une seule chose, reprit-il, et je te laisse tranquille. Où fabrique-t-on les poupées ? Tu peux me le dire, c'est quelque chose que de toute façon je trouverai, mais tu me feras gagner du temps.

Elle répondit. Elle donna l'adresse, à Aberdeen, près du port, dans l'arrière-cour où, devant un artisan, elle était allée poser, nue, deux heures par jour une semaine durant.

— Oh, tu pars déjà ! s'écria-t-elle.

Il sourit.

— Il le faut bien.

Elle lui embrassa les mains.

— Trouve ton savant, sauve-le. Et emmène-moi aussi…

Trois coups autoritaires à la porte les fit sursauter. Suivis de la voix de Roselyne.

— Alors, tu viens ou quoi, Boris ?

Nancy pâlit.

— C'est ta femme ?

Il se mordit les lèvres.

— Vite, va te cacher, je t'expliquerai.

Il l'aida à disparaître dans la salle de bain avec son imperméable et tout son attirail.

Roselyne fit quelques pas dans la chambre.

— Mais dis donc, tu es bien rouge ! s'exclama-t-elle.

— Je me dépêche tellement, marmonna-t-il.

Il se détourna, affreusement gêné : il venait d'apercevoir le parapluie de Nancy appuyé à la fenêtre, bien visible, et on ne peut plus féminin avec sa poignée de jade sculptée.

Aussitôt après, il sut que le pire était arrivé. Roselyne fonçait vers la fenêtre. Vers le parapluie.

— Ah, voilà ! siffla-t-elle. Une femme, j'aurais dû m'en douter !

Elle attrapa le parapluie et se mit à faire des moulinets.

— Salaud ! cria-t-elle. Vous êtes bien tous les mêmes ! Tu ne vaux pas mieux qu'Alexandre.

Elle s'arrêta.

— Elle est ici.

Elle virait la tête de droite à gauche.

— Où ? Le placard ? On va voir !

Deux portes battirent, ouvertes rageusement.

— Bon, ce n'est pas là. Reste la salle de bain.

Nancy haletait, appuyée au chambranle de la porte, pitoyable avec son maquillage qu'elle n'avait pas eu le temps de réparer. Roselyne lui faisait face, la détaillant durement.

— Mieux que jolie, en plus, grinça-t-elle. Tu as bon goût.

Nancy hoqueta et s'élança vers la sortie, abandonnant son parapluie.

— Ah non ! Tu ne vas pas aller la consoler ! glapit Roselyne attrapant Boris par la manche.

Il s'arrêta, voûté, la tête dans les épaules.

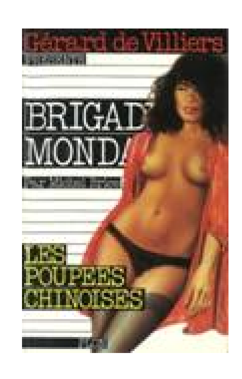
— Roselyne, fit-il, tu n'as pas à me juger. J'ai mes raisons, ne me crois pas si tu le veux, mais dans les minutes qui viennent de se passer, j'ai fait un pas de géant dans la direction de ton professeur d'astrophysique. Allons, faisons un pacte, ne parlons plus jamais de ça.

Elle serra les mâchoires.

— Très bien, c'est enregistré. En tout cas, moi, je reprends l'avion aujourd'hui même. Ton collègue me conduira à l'aéroport.

Ils prirent l'ascenseur comme un couple qui ne rêve que de se faire des croche-pieds.

CHAPITRE XI



De l’autre côté de la petite baie, la montagne était bétonnée par pans entiers contre les éboulements dus aux pluies diluviennes des tropiques qui menaçaient les maisons au-dessous. Des nuées de mouettes criardes passaient, plongeant pour attraper les détritus flottant dans les eaux gluantes du port d’Aberdeen. Celui-ci était bondé, surpeuplé. Au sens exact du terme. Partout, des maisons flottantes, des jonques transformées en habitations grouillantes de monde. Toutes n’étaient pas misérables, certaines avaient des antennes de télévision. Partout, des échafaudages, des poulaillers suspendus, des caisses-potagers remplies de légumes. Des bateaux à moteur couverts d’un dais de bambous tressés se croisaient, remplis de touristes mitraillant. Aimé Brichot jura en glissant sur quelque chose de mou. Des tripes tombées d’un étal de plein vent.

— Bon, ce doit être là à gauche, dit Dufour.

Il les entraîna dans un dédale de ruelles, repoussant les mendiants. Ils évitaient de vieilles Chinoises à chapeau pointu trottinant, pieds nus dans la fange, courbées sous le poids de leur chargement à balanciers. De temps en temps, Dufour posait des questions en chinois. Ils approchaient. Enfin, ils arrivèrent devant un porche menant sur une arrière-cour remplie d’ordures.

— Laissez-moi y aller seul, décréta Boris.

Brichot essaya de protester. Sa flèche se pencha vers lui.

— Sois raisonnable. S’il y a danger, il vaut mieux qu’un seul soit pris, et pourquoi veux-tu qu’il y ait danger ici ? C’est le paradis terrestre, tu ne trouves pas ? Tout le monde il est beau tout le monde il est gentil. Ne te fais pas de souci.

Il tâta la poche de son blouson.

— Je suis armé, non ?

Le jour ne venait que d'un étroit vasistas à la vitre à demi crevée. Au fond, suspendue à un mur suintant d'humidité, une lampe à pétrole pendait. Au-dessus, les poutres du plafond étaient noircies de fumée. Sur le sol de terre battue, un incroyable fouillis d'établis, d'outils de potier, de pains de pâte à porcelaine, de moules. Au fond, un four à céramique chauffant au bois. Un petit vieux en pantalon flottant, torse nu, côtes saillantes, chauve, le rechargeait de bûches. La pièce sentait le moisi, la pâte à modeler, l'opium aussi. D'ailleurs, une pipe rougeoyait sur un établi à côté d'une figurine représentant une Chinoise adolescente.

Le modèle était sous la lampe à pétrole. Debout au centre d'un cercle tracé à la poudre à faïence. Nue. Une fille à peine pubère, avec une toison juste esquissée et des tétons saillants au lieu d'une poitrine. Elle avait les cheveux coupés à la garçonne, très courts, presque rasés sur les tempes et la nuque. Elle se tenait très cambrée, épaules et bras rejetés en arrière, le menton relevé par un étonnant collier de cuivre d'une seule pièce, très serré, épais, et qu'on avait dû refermer au maillet autour de son cou : aucune trace de charnière ou de fermeture ne se voyait. Elle ne bougeait pas, ses grands yeux bridés fixés dans le lointain devant elle, se contentant de chasser de temps à autre une mouche acharnée à s'attaquer à son ventre.

Quand le pas de Corentin fit crier le plancher sur le seuil, elle se tourna vers lui, l'observa attentivement, et lui sourit en accentuant sa cambrure. Le sourire d'une enfant qui ne devait pas avoir treize ans.

— *Good afternoon*, Sir.

La voix, veule et acide fit frémir Corentin. Il écarquilla les yeux dans la direction et découvrit une silhouette de femme, accroupie sur ses talons dans une tenue noire, blouse et pantalon. La mère, ce ne pouvait être que ça…

Le vieux s'approcha et posa une question en chinois, Corentin fit signe qu'il ne comprenait pas. La femme se leva et Corentin fut sûr qu'il s'agissait de la mère. La fillette était son portrait tout craché, avec vingt ans de moins.

— *Do you speak english* ? fit-elle avec un charmant sourire édenté.

Il dit que oui.

— Il demande qui vous êtes.

Corentin sourit.

— *One minute*, montrez-lui ça.

Il sortit la poupée de Nancy de son blouson. Le vieux tendit la main, soupçonneux, et jeta une série de sons gutturaux.

— Il la reconnaît. Il est à votre service, que voulez-vous ?

Corentin s'assit à demi sur un établi.

— Je veux parler à son maître, dit-il. J'ai à me plaindre d'elle, elle désobéit.

Le vieux arrondit la bouche et marmonna quelque chose.

— Il dit qu'il est surpris, que ça n'arrive jamais.

Corentin se fit désolé.

— Et pourtant…

La mère s'approcha à le toucher.

— Ce n'est pas avec ma fille, Gladys, que ça vous arriverait, elle ne désobéit jamais, et elle parle anglais. Elle comprend les ordres, on les lui a appris. Vous la voulez ?

Gladys, petite Chinoise prostituée par sa propre mère, tondue, mise au collier…

— Les extras sont permis, insista la mère. Je ne prends pas cher, vingt dollars US pour la nuit.

Là-bas, la gosse s'était déhanchée, cuisses ouvertes, et titillait ses tétons à deux mains avec un air gourmand…

Corentin se détourna.

— On verra, fit-il, laissez-moi réfléchir. Dites au sculpteur qu'il me dise où je peux rencontrer le maître.

Le vieux avait saisi sa pipe à opium et tirait dessus. Il reposa une question.

— Il dit qu'il fallait poser la question à la fille, qu'elle doit répondre.

— Hélas, fit Corentin, elle a refusé, c'est pour ça que je suis encore plus furieux contre elle.

Le dialogue se poursuivit par interprète. Le vieux hésitait. Ce n'était pas prévu. Il fallait réfléchir. Il réfléchissait tellement qu'il commit une erreur.

— Ho Chu, dit-il, sera très en colère s'il sait que j'ai parlé de lui.

Aussitôt après, se rendant compte qu'il avait lâché le nom à ne jamais prononcer – et que Corentin enregistra comme un don venu du ciel –, il se mit à taper du pied rageusement.

Puis il parut soudain rasséréné.

— Il dit que vous avez de la chance, que vous allez pouvoir rencontrer la fille, elle est là.

— Elle est là ? balbutia Corentin, stupéfait.

— Suivez-le, dit la Chinoise, elle est au studio.

Ils franchirent deux portes disjointes, traversant un couloir où des poules partirent en caquetant entre leurs jambes, traversèrent une cour dont le ciel était très loin, à peine visible entre des étendages de linges multicolores. Le vieux gravit cinq marches, poussa encore une porte et pénétra dans une petite pièce sombre avec au fond une porte munie d'un judas de verre d'où parvenait une lumière violente.

Le vieux tendit l'index et Corentin se pencha.

Derrière, la pièce suivante était très grande, presque immense par rapport à l'exiguïté du bloc de maison. Il était même incroyable qu'une surface aussi grande ait pu être dégagée. Aux murs chaulés de blanc, aux décors entassés sur la gauche, à l'estrade écrasée de sunlights, à la caméra autour de laquelle trois hommes s'affairaient, Corentin reconnut un studio de cinéma. De fortune sans doute, mais un studio quand même. Il aperçut Nancy sur l'estrade, et il se demanda jusqu'où il allait progresser dans l'horreur ici, à Hong Kong. Devant un panneau représentant une clairière de forêt vierge, Nancy était accroupie sur un petit pouf de velours rouge à pieds cannelés. Ses reins relevés étaient découverts par un mini slip largement fendu, et elle se soulevait sur les bras pour offrir à la caméra ses seins « présentés » dans un soutien-gorge totalement échancré. Le visage couvert de fard, les paupières alourdies de faux cils, les lèvres peintes d'un rouge épais à la limite du violet, elle portait un casque colonial et veillait à rester bien tournée, menton relevé, vers la caméra.

C'était sur ordre qu'elle conservait un éternel sourire de « satisfaction » mais son expression était celle d'une honte à la limite du désespoir :

Un singe d'Asie, un macaque de soixante centimètres environ la surmontait. Agrippé à deux « mains » à sa taille.

Les mains étaient gantées de blanc, comme les chauffeur des bus, et vu sa position, c'était dans les reins de Nancy qu'il s'activait et pas ailleurs. Il y allait de bon cœur, béat, secoué de rires fous de temps en temps, sautant comme un cabri sur le corps de femme qu'on lui offrait.

Corentin entendait ronronner la caméra, qui s'avançait et reculait sur ses rails, s'approchant parfois à toucher le visage de Nancy. Alors, un des « cinéastes » donnait un ordre et Nancy tirait la langue à la caméra. Puis elle se soulevait, quittait son pouf, allait et venait à quatre pattes, portant le macaque gigotant vrillé à ses reins surélevés. On venait le soulever. Elle se mettait sur le dos, s'écartait et le macaque repartait à l'assaut.

Des doigts crochus s'agrippèrent au poignet de Corentin qui se retourna, blanc. Le vieux lui montrait la porte et tournait déjà la poignée.

— Non, bredouilla Corentin, attendons au moins la fin de la prise de vues.

Peine perdue, l'autre ne comprenait rien et déjà, il entrait. Un des Chinois se retourna, l'air furieux, Corentin serra les dents. Il fallait improviser. Il s'avança, essayant de ne pas regarder du côté de Nancy.

— Excusez-moi ! cria-t-il en anglais. C'est de sa faute, je voulais attendre la fin.

Le Chinois l'étudia sans aménité.

— Qui êtes-vous ?

Corentin exhiba la poupée de Nancy qui parut faire l'effet d'un cobra sorti d'une poche.

— Ah, ça change tout, fit le cinéaste.

Il s'inclina.

— Mais asseyez-vous donc là-bas, le spectacle en vaut la peine.

Il émit un gloussement égrillard.

— C'est un film commandé spécialement par le patron.

Il désigna Nancy du menton et Corentin dut bien la regarder : elle l'observait, comme frappée par la foudre.

— Une petite garce, reprit le Chinois. Je ne sais pas ce qu'elle a en ce moment, mais qu'est-ce qu'elle est rétive, elle, si obéissante d'habitude ! Un macaque, ça n'est pas gros, quand même, ça ne fait pas mal. On dirait

que Madame est prise de pudeurs toutes récentes. Ça lui va bien ! Une des filles les plus souples du patron.

— Et Ho Chu s'y connaît pour assouplir les filles, apprécia Corentin, jouant le jeu.

L'autre sursauta.

— Ah, vous le connaissez ? Allez donc lui parler un peu de Nancy, vous qui avez sa poupée. Elle fait des manières avec vous aussi ?

— Oui, avoua Corentin, elle arrive en retard, elle renâcle.

Le Chinois se passa la main sur la joue.

— Ça devient sérieux. Vous avez raison de vouloir prévenir le patron, on va l'envoyer en stage dans la ferme des Nouveaux territoires. Quand allez-vous voir le patron ?

Corentin grimaça.

— Ça paraît idiot, mais la fille m'a été donnée par personne interposée, je ne connais pas le patron. Où habite-t-il ?

Le Chinois se recula.

— Mais, fit-il lentement, si vous ne savez pas, je ne peux pas vous le dire. J'irai moi-même, après le tournage avec la fille. Il la veut pour ce soir.

Corentin se fit caressant.

— Laissez-moi vous accompagner, je brûle de curiosité de faire sa connaissance.

Le cinéaste hésita.

— Je vais y réfléchir, je vous le promets. En attendant, installez-vous dans ce fauteuil. On n'en a plus que pour une petite heure.

Le décor avait changé. À présent, Nancy avait été placée dans une fausse carlingue d'avion de ligne, au milieu d'une reconstitution très réussie de la cabine des premières classes. Elle était l'« hôtesse » et distribuait des rafraîchissements et du champagne à cinq ou six « hommes d'affaires », tous chinois. Naturellement, elle avait très vite ôté sa blouse et sa jupe, à la grande joie du macaque, enchaîné dans un coin et qui battait des mains en bavant autour de la papaye qu'il dévorait. Naturellement aussi, elle était apparue « artistement » attifée. Un petit nœud de velours noir au cou, une guêpière noire baleinée et une petite culotte de dentelle blanche. Son problème, qui passionnait les hommes d'affaires, résidait dans le

« maintien » de ses sous-vêtements. Ils étaient diaboliques. Quand elle se penchait au-dessus d'un plateau pour servir son champagne, crac, une bretelle sautait et le bonnet correspondant libérait le sein, comme tiré vers le bas par un élastique intérieur. Elle remontait le tout en s'excusant – le film se tournait avec le son – et crac, c'était au tour de l'autre bretelle de lâcher. Que pouvait-elle faire ? Approuvée par les cinq voyageurs, elle décidait d'abandonner la lutte. Seins se balançant doucement entre ses bras pendant le service.

Crac, la culotte sautait, du côté gauche. Une pression « défectueuse »… Réparation. Crac, l'autre côté. Abandon final de la culotte.

Le haut-parleur de cabine grésilla : on annonçait des trous d'air. Il fallait rattacher sa ceinture. Exécution générale. Nancy alla s'asseoir sur un siège d'hôtesse face aux passagers et boucla sa propre ceinture. Très vite, elle se mit à se contorsionner, s'étirant, écartant les cuisses, levant les fesses. Un crochet de sa guêpière sauta, puis un autre. Elle ôta sa guêpière, sans toucher à la ceinture. Maintenant, elle avait carrément relevé ses jambes jusqu'à poser ses talons dans le siège et ondulait, ventre offert, gorge renversée, « vêtue » de sa seule ceinture.

Encore une fois, Corentin se rappela la Nancy angoissée et perdue. Fallait-il que celui qui s'appelait Ho Chu soit puissant pour que, sur un seul ordre, elle ait assez de volonté pour faire tout ça, surtout devant lui, son amant de ce matin !…

Le haut-parleur annonça la fin des trous d'air. On pouvait détacher sa ceinture, ce que firent les cinq passagers. Mais pas Nancy ; elle avait beau se battre avec la fermeture, elle restait attachée.

Il y eut une interruption : on préparait Nancy pour les scènes suivantes. Son siège fut avancé puis on le manipula. Le dossier se baissait en arrière, à se rabattre jusqu'au sol, les accoudoirs s'enlevaient et se replaçaient en équerre à droite et à gauche du siège. On y attacha, avec deux ceintures de sécurité serrées à les entrer dans la chair, les cuisses de Nancy. Puis on fit passer ses bras sous le siège et on les ligota, toujours à l'aide d'une ceinture de sécurité.

La caméra s'approcha et l'un des « voyageurs » fit tourner le fauteuil à transformation sur son socle pivotant pour bien montrer que Nancy offrait son ventre et ses fesses entre ses cuisses maintenues écartelées, que sa posture l'obligeait à dresser les seins et que sa tête pendait, nuque cassée.

Puis l'acteur alla chercher une bouteille de champagne. Il la vida sur le corps offert, insistant sur le ventre et le visage. Après, il se déboutonna et s'introduisit entre les cuisses. Un de ses collègues en fit de même, côté bouche.

Les cinq hommes y passèrent, et pas seulement eux ; on vit arriver le copilote, qui se joignit aux joyeux compagnons, puis le pilote, puis le radio.

Corentin était sorti bien avant la fin. Prétextant un besoin urgent. Il grilla dans la cour quatre cigarettes, mâchoires serrées, avant de revenir. Les projecteurs s'étaient éteints. Nancy, enveloppée dans un peignoir d'éponge bleu buvait en frissonnant une tasse de thé à deux mains. Elle lui lança un regard à la limite de l'appel au secours.

Aimé Brichot, lui aussi, fumait. Faiblesse rarissime chez lui.

— Mais enfin, glapit-il, il y a une heure et demie qu'il est parti ! Cette fois, j'y vais.

Dufour secoua la tête.

— Ecoutez. Encore dix minutes. Il va revenir, j'en suis sûr. Il revient toujours, non ?

Dans l'atelier, la séance de pose était finie. Mais pas le pourboire de l'artiste. À côté d'un transistor diffusant une mélopée perçante, le vieux tenait la fillette sur ses genoux et la palpait. Elle se laissait faire, secouée de rires nerveux quand la main sèche aux ongles retenant de la pâte à modeler s'introduisait dans la fente de son ventre et fouillait. Parfois, le vieux faisait mal à la gamine. Alors, pour l'empêcher de se défendre, sa mère venait lui maintenir les poignets d'une main dans le dos et de l'autre, attrapait le collier de cuivre et tirait vers le haut.

En même temps, elle se tournait vers Corentin.

— Gladys est encore un peu douillette, s'excusait-elle. Mais ça lui passera.

La gosse sauta en arrière avec un cri. Le vieux s'attaquait à ses reins. La mère tira encore le collier à elle, jetant un ordre sec en chinois. Gladys se radoucit. Ses côtes saillaient en saccades, ses genoux tremblaient.

— Je lui ai dit qu'elle serait privée de dîner ce soir, si elle continuait, poursuivit la mère. D'ailleurs, je crois que je vais' lui faire sauter un repas sur deux, pour la faire maigrir. J'ai une amie qui a fait beaucoup maigrir sa fille, depuis, elle gagne beaucoup d'argent.

Elle rit.

— Ici, à Hong Kong, les hommes aiment beaucoup les petites filles qui ont faim. Pour un bonbon, ils obtiennent tout ce qu'ils veulent.

Le vieux marmonna quelque chose.

— Il me conseille de la faire épiler complètement. Il dit que ça fait plus jeune, qu'en pensez-vous ?

Corentin marmonna une vague approbation, qui pouvait aussi bien être une dénégation. Il était au bord de l'écœurement total. Plusieurs fois, il avait failli arracher la gosse au vieux salaud et à sa mère ignoble. Mais il s'était maîtrisé. Ce n'était pas le moment de tout gâcher.

Des talons hauts résonnèrent dans le couloir. La porte s'ouvrit, Nancy apparut, redevenue bourgeoise en tailleur à la mode. Seuls les cernes sous ses yeux trahissaient son après-midi. Le cinéaste la suivait.

— Eh bien, c'est d'accord, allons-y ensemble, fit-il d'un ton prévenant.

Ils sortirent, sans échanger d'autre parole. Dans la rue principale, une énorme limousine noire américaine attendait. Un peu plus loin, Dufour et Brichot jouaient les touristes intéressés par une boutique de souvenirs. Corentin leur fit discrètement signe que tout allait bien. Le chauffeur sortit et courut ouvrir la portière avant droite. Le cinéaste fit signe à Nancy d'entrer s'asseoir là. Elle obéit et il sembla à Corentin que ses yeux lui lançaient un nouvel appel.

Au moment de pénétrer dans la voiture, Corentin trébucha et faillit tomber. Il se retint à temps à la carrosserie et s'installa à l'arrière avec son accompagnateur. Une vitre de séparation coupait la voiture en deux.

La limousine passa sur Victoria Peak, redescendit, s'engagea dans des rues qui serpentaient. Enfin, elle s'arrêta devant un portail de métal bordé de deux piliers de pierre. Le chauffeur prit un mini micro sur le tableau de bord et le portail s'ouvrit.

Dans le hall d'entrée immense, Nancy fut une seconde seule avec Boris : le cinéaste s'était avancé pour ouvrir la porte à double battant :

— Pars, je t'en supplie, murmura-t-elle.

Mais déjà le cinéaste se tournait.

— Si vous voulez entrer ?

Corentin s'avança. Découvrant l'immense salon où avant lui, quelques jours plus tôt, Alexandre Verdillan avait lui aussi été introduit. Au fond, le front appuyé à la même baie vitrée donnant sur le même paysage marin somptueux, un gnome aussi rond que haut, vêtu de noir.

Le gnome se tourna, avec un geste large.

— Soyez le bienvenu, monsieur l'inspecteur Boris Corentin, de la Brigade Mondaine de Paris, dit-il dans un français parfait.

Corentin n'eut aucune réaction. Il s'attendait à cette phrase. Depuis le début. Depuis la salle de projection. Il n'était pas fou. Le cinéaste s'était renseigné. Auprès du patron. Et celui-ci avait donné son feu vert, comme il avait ordonné à Nancy d'appâter le policier. Même si c'était contre son propre gré. Et quand il avait trébuché, au moment de monter dans la limousine, il avait laissé glisser au sol un bout de papier avec des deux mots inscrits dessus : Ho Chu.

Il ne restait plus qu'à espérer que Brichot ait remarqué l'incident et soit venu ramasser le message.

Il en avait conscience : il prenait un risque énorme. Mortel. Mais quel autre moyen avait-il de pouvoir découvrir l'homme qui détenait sans aucun doute le secret de la disparition du professeur Alexandre Verdillan, que de se jeter, consciemment, dans la gueule du loup ?

Quand il était entré, Nancy avait été entraînée ailleurs par le cinéaste, et deux gardes du corps en col roulé, des Coréens, l'avaient suivi, lui. Maintenant, ils le surveillaient, visiblement prêts à sauter sur lui à la moindre tentative de fuite, ou d'attaque sur la personne de leur maître.

— Si vous me connaissez, dit-il en s'efforçant de paraître désinvolte, vous savez aussi pourquoi je suis venu.

Ho Chu trottina vers lui.

— Je vous laisse le plaisir de me le dire vous-même.

Corentin sourit.

— À votre aise, si vous aimez qu'on vous mette les points sur les i. Je viens chercher le professeur Alexandre Verdillan, pour le ramener à Paris. Donnez-le-moi, vous n'avez rien à gagner à le garder.

— Oh ! si, inspecteur, j'ai beaucoup à gagner.

Il montra un canapé à Corentin.

— Asseyez-vous donc et parlons. Vous êtes un homme courageux, vous saviez que je vous tendais un piège, vous êtes venu quand même. Le courage peut être une forme d'intelligence quand celle-ci calcule qu'il lui est nécessaire. Une chose m'intéresse, voyez-vous : quel calcul avez-vous fait ?

— Très simple, fit Corentin, je n'avais pas d'autre moyen pour vous rencontrer.

— Et d'un. Mais reste la suite du calcul. Comment comptez-vous vous y prendre pour récupérer ce savant ? Voilà ce qui me passionne. Vous ne me le direz pas et je ne vous le demanderai pas, c'est évident. Je prends cela comme un jeu, j'adore les jeux.

Il se pencha et ouvrit une boîte de nacre.

— Cigare ?

Corentin fit signe que non.

— Alcool ?

— Oui. Une vodka orange.

— Eristoff ?

Corentin s'inclina.

— Vous avez de bons fournisseurs.

Ho Chu grimaça ce qui voulait être un sourire aimable.

— Il faut prendre soin du confort de ses invités en toutes choses, n'est-ce pas la règle première de l'hospitalité ?

Un angelot passa entre eux, chargé de chaînes, tandis que Ho Chu tapait dans ses mains pour appeler un serveur.

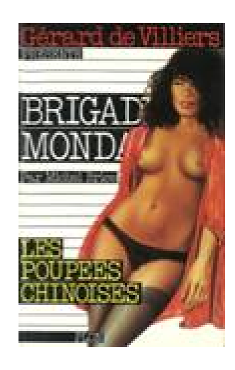
Il s'enfonça dans le siège que son poids écrasait.

— Nous avons tout notre temps, inspecteur, et je me réjouis à l'avance d'engager avec vous cette… joute. C'est comme cela que vous dites en français, n'est-ce pas ?

Il brida un peu plus ses petits yeux de rapace mou pour les plonger dans les yeux noirs de Corentin.

— J’adore les jeux intelligents, répéta-t-il, j’adore l’intelligence.

CHAPITRE XII



Le ronflement qui provenait de la bouche d’aération, en haut du mur donnant sur le couloir, s’interrompit brutalement. Puis il y eut le bruit sec d’un clapet qu’on ferme.

Boris Corentin se souleva sur les mains, blanc. Il comprenait : on lui coupait l’arrivée d’air frais. Vu l’exiguïté du cachot, deux mètres de haut, deux mètres de large pour chaque mur, il tiendrait une demi-heure au plus dans ce réduit où, brusquement, Ho Chu avait décidé de l’enfermer. Non sans niai. Un des deux gardes du corps coréens se souviendrait longtemps d’un certain coup de genou. Malheureusement, ils avaient été deux contre lui…

Il se réintéressa, avec une attention prodigieuse, à la mini calculatrice qu’on lui avait laissé. Il en était sûr depuis le début : tout le secret du « jeu » était là. Un jeu en forme de tests. Destinés à éprouver son intelligence. Toute la soirée, Ho Chu lui avait soumis des colles mathématiques. Le problème du « cul-de-sac » appelé en anglais « traffic-jam » et où il s’agit de déplacer un pion sur un triangle lui-même rempli de triangles plus petits

dont les côtés comportaient des flèches directionnelles obligatoires. Il faut arriver le premier au but, à l'opposé, et c'est un vrai casse-tête. Mais il avait gagné. Comme au « circuit Ramiltonien », qui se pratique cette fois sur un dodécagone, un polygone à douze côtés ; au problème de la troisième ville de Paul Erdos ; et aussi au casse-tête du loup, de la chèvre et du chou, bien plus « trapu » qu'il peut sembler à première vue. Mais il ne s'agissait que de hors-d'œuvre. Ho Chu avait dû le juger mûr pour plus difficile, et il comprenait de quoi il s'agissait maintenant.

Il fallait sortir du cachot verrouillé, sans clé, sans pince-monseigneur, sans rien, et au plus vite. Dans une demi-heure au maximum, il commencerait à étouffer. Et on le laisserait mourir, il en était certain comme de deux et deux font quatre.

Boris Corentin se leva. Depuis un quart d'heure qu'il était là, il avait déjà réfléchi au problème. Le blocage de l'arrivée d'air n'en rendait que vitalement urgente la découverte de la solution.

Tout passait par les rivets de la porte blindée. Mille exactement, rangés sur toute la surface en cinquante rangées de vingt.

Ça l'avait intrigué, ces mille rivets, comptés au début par pure curiosité. Puis il s'était dit, peu à peu, qu'ils avaient un sens. Il s'était levé, il les avait observés, et il avait fini par s'apercevoir que le premier rivet de la première rangée en partant du haut était plus en relief que les autres. Il l'avait touché, et il avait tiré dessus. Le rivet s'était un peu plus dégagé, avec un claquement métallique. Alors, il avait cherché. Tirant un à un sur les autres rivets. Le quinzième rivet, de la première rangée toujours, avait glissé à son tour entre son pouce et son index.

Le 1, puis le 15, qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? Et pourquoi mille rivets, un chiffre qui se divise par dizaines, et des rangées elles aussi divisibles par dix, aussi bien dans leur nombre que dans leur contenu en rivets ?

Il se releva, la calculatrice d'une main. Sans hésiter, il attrapa le trentième rivet, c'est-à-dire le dixième de la deuxième rangée et tira, le cœur battant. Le rivet ne bougea pas.

Il se rassit.

« Ça y est se dit-il, j'ai compris, j'en suis sûr. »

Il pressa le contact de la minuscule « Sharp » à touches bleues, vertes et rouges, et pianota. Multipliant 15 par 15. La calculatrice travaillait en

musique, une note cristalline à chaque touche. Le résultat apparut en chantant : 225.

Il fallait maintenant trouver le deux cent vingt-cinquième rivet.

Deux cent vingt-cinq divisés par vingt égalent onze vingt-cinq.

Soit onze rangées de vingt rivets, plus le quart d'une rangée, soit le cinquième rivet de la douzième rangée.

Il se concentra, comptant verticalement avec le doigt devant la porte et se décida enfin. Il saisit un rivet, au quart de la douzième ligne horizontale. Le rivet obéit.

Corentin se passa la main sur le front. Il commençait à transpirer. Une bizarre fièvre l'enveloppait. Il comprit que l'air se raréfiait plus vite que prévu. Il essaya de régler son souffle au minimum. Mais il souriait. Il avait percé le secret de la porte.

Les chiffres 1,15 et 225 formaient le début de ce qu'on appelle une progression géométrique. Pour en obtenir les différents stades, il suffit de faire agir successivement le 15 comme multiplicateur constant : 1 fois 15 égale 15, qu'on multiplie par 15 égalent 225, etc.

Il replongea vers sa calculatrice : 15 fois 225 égalent 3 375. Là c'était plus difficile. La porte comportait mille rivets : trois fois mille égalent trois mille. On comptait donc trois tours complets de rivets pour rien et on repartait de zéro, soit sur trois cent soixante-quinze.

Trois cent soixante-quinze divisés par vingt égalent : dix-huit virgule soixante-quinze soit le bouton situé aux trois quarts de la dix-neuvième rangée.

Corentin se passa la langue sur la lèvre. Il tira le rivet choisi.

Rien.

Il jura, vérifia ses calculs et recommença. Toujours rien.

« Je suis fichu, pensa-t-il. Ce n'est pas une progression géométrique simple, il y a une complication de plus. »

Il se concentra. Effaré par le nombre des possibilités qui lui venaient à l'esprit.

« Mais que je suis idiot ! se dit-il. La solution doit être très simple. Sinon, il serait impossible de la trouver dans le laps de temps imparti. Donc… »

Il refit ses calculs, jouant la possibilité que le deuxième et le troisième des chiffres donnés par la porte, le 20, nombre de rivets par rangée, et le 50, nombre de rangées, jouent leur rôle.

Cela lui prit encore cinq bonnes minutes à pianoter rageusement sa calculatrice, mais il se releva. Pour aller tirer le troisième rivet, correspondant au chiffre 3 375 de la combinaison mais situé ailleurs sur la porte. Il fallait multiplier le chiffre par 50 puis le diviser par 20. Résultat 8 437,5. Il trouva le rivet correspondant et tira, haletant.

Le rivet obéit.

Après ce ne fut plus qu'une hallucinante course contre les minutes. Le cinquième chiffre de la progression mathématique était le 50 625 et le rivet à trouver le 126 562,5. Recalcul de repérage sur la « série 7 » de la porte. Rivet tiré. Le cinquième.

À sa montre, Corentin vit que vingt minutes étaient passées depuis l'arrêt de l'aération. Ses tempes cognaient douloureusement, il sentait ses narines se pincer. Il devait rester assis. Debout, il perdait l'équilibre. Mais le plus grave était que son cerveau se mettait à réagir avec lenteur. Il lui fallait s'y reprendre à plusieurs fois pour ses calculs. Il finissait par s'y perdre. Le sixième chiffre de la progression était le 759 375. Le septième, le 11 390 625. Plus il progressait, plus les calculs de décodage se compliquaient. Il extirpa le septième rivet et se coucha sur sa calculatrice, 11 390 625 multiplié par 15 égalent ?

17 085 942, répondit la calculatrice.

Impossible, ça ne faisait pas quinze fois plus. Il recommença. Toujours le même résultat.

Il était cuit : la calculatrice était tombée en panne.

Lentement, il se replia sur lui-même, bras enroulés autour des genoux et ferma les yeux. Curieusement, la certitude de sa mort prochaine le laissait presque indifférent. Conséquence de la raréfaction de l'oxygène dans son sang. Tout en lui marchait au ralenti, comme chez un être en cours d'hibernation. Mais celle-là allait mal tourner.

Trente secondes plus tard, il relevait la tête. Sa nuque pesait des tonnes. Ses poumons sifflaient, il voyait des mouches lumineuses voleter devant lui, mais il souriait.

« J’ai gagné, se dit-il à voix faible. La calculatrice ne va pas plus loin, voilà tout. »

Il restait à trouver le dernier bouton. Par pure déduction. Rameutant toute sa matière grise asphyxiée, il essaya de se concentrer. La porte paraissait danser devant lui, le narguant de ses mille rivets sautillant dans ses rétines.

Il vacilla et tomba en avant. Sa tête heurta le bas de la porte. Alors il avança le bras, lentement. Le bras ne voulait pas suivre. Il dut s’aider de sa main gauche pour presser et attraper le dernier rivet. Le millième. Celui qui clôturait l’« ensemble » mathématique présenté, et qui, selon toute logique, devrait sortir à son tour de son logement. Ses ongles dérapaient sur le métal en crissant. Il tremblait trop. Enfin, il réussit à coller son index et son pouce autour de la pièce métallique.

Avec ses dernières forces, il tira. Il avait l’impression de chercher à déplacer un bloc de pierre.

Enfin, le rivet se décida à jouer. La porte vibra de tous ses mécanismes internes, un ressort la poussa, si puissant qu’elle tordit le cou de Corentin en se projetant contre sa tête, mais il ne protesta pas. La bouche grande ouverte, les yeux clos, la joue écrasée contre la calculatrice tombée à terre, il happait goulûment l’air frais et chargé d’humidité venant du dehors, douce et merveilleuse brise souterraine qui lui rendait la vie.

Aimé Brichot bondit quand la sonnerie du téléphone retentit sur le bureau de Dufour.

— Allô ? cria-t-il nerveusement. Ah, la P.J. ! Vite, passez-moi Badolini. C’est Brichot.

— Patron, fit-il quand il eut en ligne le chef de la Brigade Mondaine, il est arrivé quelque chose de grave. Corentin a été enlevé, lui aussi.

Il raconta tout par le détail. Par chance, la communication était parfaite. Bien sûr, il avait vu trébucher Corentin au moment où celui-ci était monté dans la limousine et bien sûr, il s’était douté de quelque chose et avait trouvé le mot griffonné.

— Patron, fit-il d’une voix blanche, ce Ho Chu est tout simplement le roi de Hong Kong. Boris est fichu, comme Verdillan.

À l’autre bout de la ligne, il finit par entendre une respiration saccadée. Puis la voix de Charlie Badolini revint, lente, d’une gravité extrême.

— Brichot, je vous donne trois jours. Pas un de plus. Si au bout de trois jours vous n’avez rien trouvé, vous rentrez, c’est un ordre, je ne veux pas perdre deux inspecteurs. De mon côté, je lance le grand jeu. Je suis avec vous. Ayez confiance en moi.

Il s’arrêta.

— Courage, Mémé. On va le retrouver, notre Boris.

CHAPITRE XIII



Les mains de la poupée vivante massaient les tempes de Boris, puis descendaient le long de son cou et de ses épaules. Peu à peu, il paraissait reprendre vie dans la chambre aux murs tapissés de liège. Il s’était juste rendu compte, tout à l’heure, qu’il s’évanouissait dans le couloir. Trop d’air frais après le supplice du cachot…

Il soupira et bougea. Ça y était, la conscience lui revenait. Il se rendit compte qu’on le touchait et ouvrit les yeux.

— Nancy… murmura-t-il, comme tes mains sont tendres.

Elle lui sourit tristement.

— Ne bouge pas, tu es si faible, laisse-moi continuer.

Ses seins bougeaient entre ses bras tandis qu'elle allait et venait, accroupie sur la couverture à côté de lui. Elle était nue et s'en excusa. Ho Chu l'exigeait quand il la convoquait ici. Une servante lui ôtait tous ses vêtements qu'elle enfermait à clé dans un placard de la lingerie quand elle arrivait. Elle n'avait droit qu'à de hautes mules de velours rouge, avec un pompon rose sur le dessus du pied et elle ne devait jamais apparaître sans elles devant Ho Chu. Il adorait la voir vibrer de toute sa chair, quand elle marchait, sur les durs talons aiguille.

— J'ai essayé de te prévenir, murmura-t-elle. Tu n'as pas voulu m'écouter.

Il se releva sur les coudes.

— Je n'avais pas d'autre moyen.

Il hésita.

— Je ne t'en veux pas, mais j'ai su tout de suite que tu étais envoyée pour me tendre un piège, quand je t'ai vue arriver à l'hôtel. Je me trompe ?

Elle se détourna.

— Tu sais bien que je ne peux pas lui désobéir.

Ce fut à son tour de prendre entre ses paumes les tempes de la jeune femme, dont il attira à lui le visage pour déposer un rapide baiser sur ses lèvres.

— Oublie tout ça, nous allons partir.

Elle se voûta, frileusement serrée dans ses bras.

— Tu le crois encore…

Elle vira vers lui, les yeux soudain exorbités.

— Il va te tuer !

Il secoua la tête.

— Non, je sais comment l'en empêcher.

Il raconta le cachot.

— Tu vois, je peux lui résister.

— Il va se faire plus diabolique encore.

Il secoua la tête à nouveau.

— Je ne pense pas. Du moins pas tout de suite. Il a voulu tester mon intelligence face à un problème de survie. Je suis certain qu'il aurait été déçu que je perde le test. Alors, maintenant, j'ai gagné du temps. Il va

passer à autre chose. Pas mortel. Du moins, pas encore. Ça me permettra de l'étudier, de découvrir le défaut de la cuirasse. Il s'en doute, mais c'est un joueur, il ne peut pas faire autrement. Les joueurs aiment que le risque, et le plus gros, quand ce sont des vrais fanatiques, comme Ho Chu. Il va, consciemment, me fournir une occasion de le battre. À moi de la trouver.

Ils se tournèrent ensemble : la porte s'ouvrait. C'était Ho Chu, accompagné d'un de ses Coréens.

Joueur, mais pas imprudent…

Nancy se leva, comme mue par un ressort, et alla se placer dans un angle de la pièce, très droite, cambrée, poitrine relevée, bras abandonnés le long des reins, comme la fillette de l'atelier de poterie…,

Ho Chu lui flatta « paternellement » la poitrine en passant à côté d'elle.

— Alors, inspecteur, fit-il avec son odieux petit rire acide, on se sent mieux ?

La boule de graisse fit crier le rebord du lit en s'asseyant dessus.

— Je dois avouer que vous m'avez épaté, reprit Ho Chu. Sang-froid, rapidité de jugement, esprit d'invention, vous êtes exceptionnel.

Il se pencha.

— J'en ai vu de très brillants, et beaucoup, qui n'ont jamais réussi à deviner le truc, ni surtout à franchir l'obstacle de 50 et de 20. Chapeau, comme vous dites dans votre pays.

Corentin le fixait sans même chercher à dissimuler l'horreur que le personnage lui inspirait.

— Vous voilà donc satisfait, siffla-t-il. J'en suis heureux pour vous, et comme je ne doute pas de votre esprit inventif, je suis assuré que vous allez encore m'étonner, et sans tarder.

Les petit yeux en amande pétillèrent.

— J'essayerai de faire de mon mieux. Je crains tant de vous décevoir. Mais pour l'instant, si vous le voulez, faisons une petite pause. Vous êtes fatigué, allons déjeuner.

Il se tourna vers Nancy.

— Et pour ajouter le plaisir des yeux à celui de la bouche, cette adorable personne nous servira.

Aimé Brichot resurgit dans la ruelle.

— Rien, dit-il. Pas d'atelier de poterie ni de céramique. Tout a été déménagé, je suis tombé sur une famille d'au moins douze enfants.

Il s'assombrit :

— Pourtant l'atelier y était ! Sinon, Boris serait ressorti tout de suite. Ils font le vide derrière eux…

Il frémit :

— Et Boris qui va faire partie du « vide ». Qui a déjà peut-être été éliminé…

Dufour lui prit l'épaule.

— Allons, mon vieux, ce n'est pas le moment de flancher. On rentre, on va tout réétudier de zéro.

Le téléphone sonna deux fois chez Jacques Dufour tandis qu'ils déjeunaient de boîtes de conserve et de sandwiches de pain de mie en buvant une bière locale, au demeurant excellente. Le premier appel venait de Paris : Charlie Badolini avertissait Aimé Brichot que Roselyne Andrieu, dont il lui avait annoncé l'arrivée par télex, n'était pas dans le vol prévu en provenance de Hong Kong. Par ailleurs, il lui confirmait l'envoi des renforts. À Paris, on se secouait enfin… Le deuxième appel prouva au policier qu'il se serait illusionné s'il avait pensé une seconde que l'« ennemi » n'avait pas repéré son déménagement. Andrew Wilkinson lui demandait en personne de venir à son bureau. Rendez-vous fixé à quinze heures.

En descendant, il observa l'éternelle Nissan grise de la police en faction devant l'immeuble. Les deux « confrères » lui firent un petit salut de la main.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

Il secoua la tête en les remerciant : il en était arrivé au point que le port d'un uniforme de policier lui paraissait la preuve la plus formelle d'un double jeu.

Le déjeuner avait été égal à ce que Corentin pouvait en espérer : succulent. Il avait eu droit, par courtoisie de son « hôte », avec qui il avait pris place en tête à tête, à un repas français. Un vrai. Avec un beefsteak frites digne des meilleures tables de Paris et un Château Morgon sublime. Nancy s'acquittait de son travail sans une faute, repassant les plats dans un style parfait, ne laissant jamais un verre vide. Puis elle allait se replacer devant la desserte roulante et attendait. Cambrée, offerte, si soumise que Corentin se demanda un moment si, en fait, ce n'était pas dans sa nature profonde. Sans doute, au début, quand une raison absolue l'avait contrainte à entrer dans cette forme de prostitution (raison qu'il réussirait bien par lui faire avouer), qu'elle avait été forcée, dressée même. Son expérience de policier de la Brigade Mondaine lui avait trop appris combien des « maîtres » habiles en arrivent à faire accepter leur servilité à celles qu'ils réduisent à l'état d'objet, au début, par les menaces et les sévices. L'esprit de la victime se pourrit. Elle en arrive à s'en vouloir de s'être laissée faire. Elle culpabilise et très vite, elle cherche une justification supplémentaire à sa veulerie en s'y enfonçant plus. Venant s'offrir à lui en sachant qu'elle le piégeait, Nancy se faisait sûrement horreur, mais en même temps, elle plongeait dans cette horreur comme dans un refuge contre sa conscience. Phénomène bien connu des psychanalystes…

Du coup, Boris s'apercevait qu'une gêne se mêlait à la pitié que Nancy lui inspirait. Et quand Ho Chu parfois, lorsqu'elle s'approchait de lui, flattait ses fesses, les ouvrait même, avec de petits cris égrillards, Corentin observait Nancy. Les yeux clos, les lèvres serrées, elle souffrait visiblement d'être ainsi traitée devant lui, Boris. Mais elle s'ouvrait à la main qui la fouillait avec trop de bonne volonté pour qu'il ne se dise pas qu'elle devait aimer sa mortification.

Ils se levèrent et passèrent dans un petit salon-bibliothèque. Nancy leur apporta café et alcools. Quand elle eut terminé, Ho Chu lui fit signe de disparaître d'un geste agacé du poignet.

Elle s'en alla.

— Joli cul, vraiment, apprécia Ho Chu.

Il se tourna vers Corentin.

— Mais je suis méchant avec vous. Je sais bien que vous avez un faible pour Nancy. Vous devez penser que je suis un monstre et que Dieu seul sait quel chantage l'oblige à m'obéir. Evidemment, il y a eu, au début, un petit

détail qui l'a obligée à se livrer à moi. Mais ne vous imaginez surtout pas qu'aujourd'hui elle continue à ne souhaiter qu'une chose : se libérer. J'en ai libéré, des filles ! Une fois la raison de leur passage ici terminée, aucune n'a accepté de recommencer sa vie d'avant. En toute femme, inspecteur, il y a une prostituée qui sommeille. Qu'elles y goûtent, elles ne peuvent plus s'en passer.

— Et qu'est-ce que vous avez fait de celles qui refusaient de partir ? Vous devez avoir un vrai harem.

Le Chinois rit.

— Je trie. Celles dont je me lasse partent pour Macao, ou en Indonésie. Ça rapporte.

Il avala une gorgée de vodka Eristoff.

— Me croirez-vous si je vous dis que Nancy me téléphone, affolée, quand je n'ai pas eu besoin d'elle pendant une semaine ? Alors, je lui mets le marché en mains : qu'a-t-elle de nouveau à m'offrir ? Nancy trouve toujours des nouveautés étonnantes. Elle déborde d'imagination. C'est elle, ce n'est pas moi, qui a eu l'idée de ce pacte de nudité, ici, il y a huit jours, comme c'est elle qui m'a demandé de faire le service de table.

Il tourna son verre entre ses gros doigts boudinés.

— J'ai moi aussi un faible pour elle, je l'avoue. D'abord elle est blanche, européenne, et puis elle est d'une excellente famille. Je savoure…

Il termina son verre.

— Mais nous avons assez parlé d'elle. Venez, j'ai quelque chose d'intéressant à vous montrer.

Au bout d'un long couloir où les précédait le Coréen, ils entrèrent directement sur une mezzanine donnant sur un nouveau salon très grand.

Boris Corentin se contracta en reconnaissant l'homme qui se trouvait en bas : le professeur Alexandre Verdillan. Donc, il était encore vivant !

Et même très vivant.

Il jouait à colin-maillard dans un décor de coussins et de tapis épais. Les yeux bandés, il venait de réussir à attraper une des trois « poupées » qui couraient autour de lui en riant. Deux autres hommes buvaient, affalés dans des coussins. Comme eux, Verdillan était en robe de chambre. Tenant ferme

la fille par le poignet, il la « découvrait » de l'autre main. Palpant partout, s'arrêtant pour réfléchir. Ce devait être dur. Elles avaient toutes à peu près le même gabarit et aucun vêtement permettant de les identifier. C'est au visage, finalement que le savant trouva : sous ses doigts, le nez était droit, les yeux européens.

— Nancy, décréta-t-il, tu es à moi.

La partouze commença. Corentin se recula et sortit, songeant que Verdillan était un prisonnier bien consentant, à moins qu'une drogue…

— C'est un chaud lapin, apprécia Ho Chu. Depuis qu'il est là, il m'étonne. Il ne dételle pas, toujours sur la brèche, cherchant sans cesse une fille à culbuter.

— Qu'est-ce que vous allez faire de lui ? demanda encore Corentin.

Le Chinois referma la porte de la mezzanine derrière eux.

— Vous le verrez, promit-il évasif, soyez patient. Pour l'instant, que diriez-vous d'une partie d'échecs ? Deux heures, pas plus. Après, j'ai à faire.

Andrew Wilkinson vérifia que sa secrétaire, dans le bureau d'à côté, était bien partie faire la course dont il l'avait chargée afin de rester seul.

Il se rassit derrière son bureau. Aimé Brichot l'étudia. L'Anglais paraissait plus vieux que lorsqu'il l'avait vu sur l'écran de son poste de télévision, à *l'Excelsior*. Les traits tirés, des poches sous les yeux, il affichait le visage d'un homme dévoré de soucis.

— Parlons français si vous le voulez bien. Si quelqu'un nous surprenait… Le français ne se pratique pas beaucoup ici.

En tout cas, lui, il le pratiquait de façon très convenable.

— Je sais où se trouve votre ami, commença-t-il.

— Je crois savoir moi aussi, coupa Brichot. Chez un fameux Ho Chu.

L'Anglais se cabra.

— Exactement, il ne pouvait pas tomber dans des mains plus redoutables.

Il raconta. Ho Chu, petit Chinois né dans la misère d'Aberdeen. Sa mère se prostituait pour nourrir ses enfants. Il avait juré de devenir riche et

puissant. À Hong Kong, l'intelligence et la volonté abattent les montagnes. Ho Chu avait les deux. Aujourd'hui, à cinquante-cinq ans, il était l'homme le plus puissant de la ville. Même le gouverneur de sa Majesté Elisabeth II, « protecteur » de l'île, le craignait. Tout ce que Ho Chu voulait, il l'obtenait. Or, il lui était arrivé ce qui se passe souvent : le pouvoir l'avait rendu fou.

— Je peux vous aider à retrouver votre ami et à le sauver, reprit Wilkinson, mais à une condition.

Brichot se gratta lentement la moustache.

— Liquidez-lè, lâcha posément l'Anglais.

Brichot arrondit les yeux derrière ses verres de myope.

— Vous êtes fou ! Je ne suis pas un tueur à gages !

— Je vous indiquerai comment le surprendre hors de chez lui, poursuivit Wilkinson comme s'il n'avait rien entendu. Je vous couvrirai. Vous n'aurez de comptes à rendre à personne. Vous aurez agi en état de légitime défense, j'en témoignerai. Vous êtes un policier en enquête, vous avez le droit de tuer s'il le faut. À Hong Kong, tout le monde vous tressera des couronnes.

Brichot se pencha.

— Je vous ai dit que je refusais, est-ce assez clair ?

Wilkinson pianota nerveusement son bureau.

— Vous avez tort, je vous offre une chance inespérée.

Brichot remonta ses lunettes.

— Puis-je vous poser une question personnelle ?

L'Anglais rosit.

— Bien sûr.

Brichot le fixa.

— Je sais que votre femme est une des « poupées » de Ho Chu. Pourquoi ?

Il lui parut que l'Anglais se rétrécissait dans son fauteuil.

— Ma femme est une joueuse murmura-t-il. Forcenée. Elle a perdu des sommes énormes au ma-jong, elle a emprunté, elle a reperdu. Le cercle vicieux classique. Il se trouve que, bien sûr, Ho Chu prête sur gages entre autres activités. Un jour, un de ses hommes est venu me trouver. Ma femme avait atteint une dette fabuleuse. Près d'un million de dollars. C'était pire que la ruine, le rejet total de la société. J'ai cinquante ans passés, je ne peux

pas disparaître et refaire ma vie. J'ai demandé les conditions. On m'a dit que les « conditions » étaient simples et signées par ma femme : en cas de non-paiement, elle devenait ce dont j'ai ce jour-là entendu parler pour la première fois, une poupée d'Ho Chu.

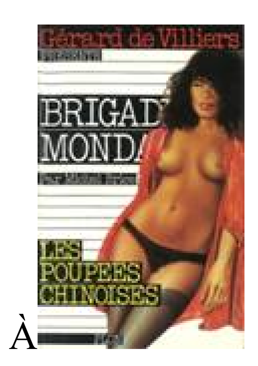
« J'ai dû accepter.

« C'était il y a neuf mois. Ma vie est devenue intenable. Ou c'est Ho Chu qui disparaît, ou c'est moi. Voilà pourquoi il faut que vous le tuiez. Nos buts sont communs, vous me rendez service, je vous rends service.

Brichot secoua la tête.

— C'est toujours non, mais vous, vous allez m'aider, et voici pourquoi.

CHAPITRE XIV



À

La canette de bière fit trembler la table quand Aimé Brichot la reposa. Il prit une profonde inspiration. Ce qu'il avait à dire à Jacques Dufour était très pénible mais il le fallait. Il avait découvert la raison des réticences perpétuelles de l'agent secret. À un moment précis, quand il avait raconté la visite chez Andrew Wilkinson, le mari de Nancy.

— Pauvre femme, avait soupiré Jacques Dufour.

Et son ton, son regard avaient été comme une illumination pour Brichot. Il avait tout compris. Dufour avait « expérimenté » Nancy Wilkinson, et il en était tombé amoureux. Et donc devenu complice « objectif » de Ho Chu.

S’il voulait Nancy, il fallait que Ho Chu continue à rester le maître de Hong Kong.

— Dufour, fit Brichot, vous mériteriez que je vous casse la figure.

L’autre le fixa, ahuri.

— Qu’est-ce qui vous prend ?

— Il me prend que je sais maintenant ce qui se passe exactement dans votre tête de soi-disant allié.

— Vous me devez des explications, tout ceci est intolérable ! grinça Dufour, très pâle.

— À votre aise.

Aimé Brichot se gratta la moustache et commença d’une voix unie.

Quand il eut terminé, l’homme du SDECE paraissait absorbé par la contemplation du mur devant lui.

— Hé oui, finit-il par murmurer, les sentiments, ça existe.

— Les histoires de fesses, oui ! glapit Brichot. Quand je pense que vous saviez tout, depuis le début, et que vous vous êtes tu ! Ne nous aidant qu’au compte-gouttes, surtout pour ne pas nous aider. J’en arrive à me demander si vous ne nous avez pas trahis, mais non, quand même, ça serait trop énorme.

Il posa ses deux mains à plat sur la table.

— Je vous donne une chance de vous racheter. À partir de maintenant, Jacques Dufour fait son travail, complètement.

Il tira une chaise à lui et s’assit.

— Vous êtes déjà allé chez Ho Chu ?

L’autre inclina la tête.

— Très bien, on commence par lui. Allez chercher du papier et un crayon. Faites-moi le plan de la maison et du jardin.

Nancy avait repris son poste, affairée autour de la desserte. Deux seuls changements à sa « tenue ». D’abord, elle avait remplacé ses mules par des escarpins de verni noir retenus autour de la cheville par des lanières. Et pour cause : le talon était si haut et la cambrure de la chaussure telle qu’elle se serait tordu les chevilles sans soutien. « Avantage » du modèle : il

l’obligeait à se tenir très cambrée pour ne pas perdre son équilibre. Ensuite, elle avait tiré ses cheveux en chignon haut, à la hollandaise, pour bien dégager ses oreilles. Deux pendentifs y étaient accrochés, lourdes ciselures d’or montrant des scènes érotiques et qui ballottaient jusqu’à la pointe de ses seins quand elle bougeait.

Elle ôta les assiettes des hors-d’œuvre, les couverts en avant. Les pendentifs se mirent à osciller comme des balanciers de pendule. Dégageant un taquet, dissimulé dans l’ébénisterie et qu’elle souleva avec l’ongle, elle fit glisser un panneau encastré et l’ôta. Un trou apparut dans la table. Rond, d’environ quinze centimètres de diamètre. Corentin se pencha, intrigué : un appareillage de métal était disposé en dessous. Un cercle coupé en deux, avec une vis et des verrous opposés.

— Patience, fit Ho Chu, l’air ravi. Je vous ai annoncé une surprise. Elle ne va pas tarder.

Nancy repartit attendre de nouveaux ordres près de la desserte. Des cris affolés firent se retourner Corentin. Des cris de bête. Il avait reconnu la voix avant même de voir l’animal. Un singe. Un macaque, exactement semblable à celui d’hier au studio de cinéma pornographique et porté par un serviteur.

Corentin jeta un bref regard à Nancy. Elle se détourna, gênée : en fin d’après-midi, Ho Chu avait proposé à Corentin, devant elle, de lui projeter le film, déjà mis en boîte.

Avec des gestes dénotant une longue habitude, le serviteur fit passer sous la table le singe dont il tenait les poignets retournés en arrière. Un de ses collègues se pencha au-dessus et attrapa par les oreilles la tête du singe quand elle apparut. À deux, ils fixaient la tête avec des lanières, pour terminer en refermant le cercle de métal autour du crâne, à hauteur des oreilles. Le singe se débattait et pleurait, les yeux trempés de larmes, jetant des regards fous de désespoir.

On fit redescendre la tête d’un cran, on bloqua les verrous. Seul dépassait maintenant le sommet du crâne qui vibrait. En dessous, le macaque suspendu dans le vide.

— Vous l’entendez griffer le bois ? ricana Ho Chu.

Corentin vida son verre de vin d’un trait. Il avait compris. Un des serviteurs alla vers la desserte. Nancy lui tendit un objet. Une machette. L’homme vérifia que la lame était bien affûtée, revint vers la table et, d’un

seul ample mouvement du bras, abattit l’arme à l’horizontale. Tranchée en son milieu, la calotte crânienne sauta un peu et retomba sur place.

— Tchang est très adroit, commenta Ho Chu.

Il claqua des doigts, Nancy accourut, apportant deux cuillers d’or sur un plateau de même métal. Ho Chu en prit une et invita Corentin à en faire autant. Pendant ce temps, le serviteur passait à la deuxième partie de la « préparation » : il versait de l’huile bouillante dans le crâne, sur le cerveau intact, gris, parsemé de veinules roses, et qui palpitait au rythme épouvanté du cœur. Le crâne trépané grésilla. « Bonne » odeur de chair cuite… Sous la table, il y avait eu un hurlement presque humain et les ongles avaient recommencé à griffer. Peu à peu, le singe se calma. Maintenant, il devait pendre, agonisant lentement.

— Ne soyez donc pas timoré ! s’exclama Ho Chu. Allez, c’est excellent, et ça rend encore plus intelligent. Tentez l’expérience, elle en vaut la peine.

Corentin repoussa sa cuiller.

— N’insistez pas, fit-il, glacial. Vous me dégoûtez, et c’est peu dire.

Ho Chu haussa les épaules. Il plongea la sienne dans le cerveau, extirpa une portion, la porta à ses lèvres et l’introduisit dans sa bouche avec des airs gourmands.

— Le gouverneur a estimé malin d’interdire la vente des singes sur les étals de marché, comme celle des chiens. Quel dommage ! les deux sont un pur délice. Heureusement, nous autres Chinois savons organiser nos réseaux de fournitures parallèles.

Aimé Brichot se tourna : Dufour entrait.

— C’est fait, dit-il.

Dufour s’inclina. Brichot l’avait chargé de louer une voiture puissante et rapide, une Mercedes. Pendant ce temps, lui, il avait rappelé Paris. Toujours pas de nouvelles de Roselyne Andrieu. Mais il s’était bien gardé de révéler sa conversation avec Andrew Wilkinson. Inutile d’intéresser d’éventuelles tables d’écoute.

Peu avant onze heures du soir, Ho Chu pria Boris Corentin de bien vouloir l'excuser. Il voulait se changer. Il n'en avait pas pour longtemps. Son « hôte » voulait-il l'attendre à la bibliothèque ? Il venait de recevoir quelques ouvrages sur certains jeux scientifiques d'Europe. De quoi passer le temps. Les deux gardes du corps coréens suivirent Corentin.

Leur maître, lui, avait fait signe à Nancy.

Ils montèrent à l'étage, traversèrent un long couloir au sol couvert d'une moquette épaisse et Nancy ouvrit la porte du fond. Ho Chu entra dans sa chambre et se mit aussitôt à se débarrasser de ses vêtements. Sans qu'il lui ait rien dit, Nancy s'était rendue à la salle de bains. On entendit le flot des robinets remplissant la baignoire. Elle revint. Maintenant, ils étaient deux à se trouver nus. Elle, ronde et gracile à la fois, adorablement féminine et douce, lui, monstrueux. De véritables seins de graisse pesaient sur sa poitrine, formant des plis épais au-dessus d'un ventre rond comme une outre. Il ne devait jamais pouvoir voir son sexe autrement que dans une glace. Curieusement, le corps restait très musclé malgré la graisse. Jeune, Ho Chu avait dû être un athlète, malgré les privations en vitamines de la famine qui l'avaient empêché de grandir.

En attendant que la baignoire soit remplie, il fit un peu évoluer Nancy devant lui, après lui avoir fait mettre un disque de Ska sur une commode florentine ventrue comme son propriétaire. Elle était allée, bien sûr, avant de danser, chercher une cravache, qu'elle avait posée sur le lit à côté d'Ho Chu. Pour le cas où il ne serait pas satisfait.

Elle tournoyait, se déhanchait, jouait du buste et de la gorge dans le rythme. Ses pendentifs claquaient contre ses seins. De temps en temps, il lui ordonnait des variations d'un ton sec. Toutes obscènes, comme il se devait. Muette, obéissante, Nancy s'ouvrait à deux mains, se caressait, frottait des montants de chaise avec sa toison.

— Le bain, conclut-il.

Elle s'arrêta net, les yeux rivés sur la cravache. Respirant par saccades. Mais il avait dû la trouver bonne : la cravache resta dormir sur le lit.

Il se laissa glisser dans le bain et Nancy se pencha, un gant de toilette à la main droite. Elle le savonna partout, consciencieusement. En riant, il faisait la chasse à sa poitrine, attrapant un bout de sein, le tordant, passant à l'autre. Enfin, elle le rinça au jet, courut décrocher un peignoir d'éponge et

le sécha. Avec ses talons démesurés, elle le dépassait de bien plus d'une tête et devait se pencher.

— À genoux, dit-il, agacé.

Elle se laissa aller sur le sol. Quand il fut sec, il lui fit chercher de nouveaux vêtements dans la penderie. Un pantalon de coton cloqué gris, une chemisette noire à col ouvert. Elle le vêtit, le boutonna, puis s'accroupit pour lui passer ses chaussettes et lacer ses chaussures.

Déjà, elle trottinait vers la porte, pour la lui ouvrir, croyant qu'il voulait retourner au salon. Il l'arrêta du geste.

— Retourne à la salle de bains. J'ai fait acheter quelque chose pour toi. Tu reconnaîtras facilement sur la tablette du lavabo.

Elle réapparut avec un tube de pommade.

— C'est un nouveau produit à muqueuses, expliqua-t-il, on me l'a apporté tout à l'heure. Il vient de Djakarta. Va t'en mettre une bonne dose.

Il désignait le lit. Nancy se renversa. Ouvrant le tube, elle le pressa. Une pommade rosâtre apparut, dont elle n'avait pas besoin de demander où il fallait en mettre. D'elle-même, elle commença à s'enduire les pointes des seins, lentement, massant à deux doigts pour bien faire pénétrer. Puis elle passa à son ventre. D'habitude, on ne met ce genre de produit que sur les grandes lèvres, mais Ho Chu, lui, voulait qu'on le fasse pénétrer profond, et qu'on mette double ration sur le clitoris.

Il l'observait par en dessous, carré sur ses jambes épaisses. Il sourit quand elle commença à réagir. Il ne l'avait pas prévenue, la pommade de Djakarta est très puissante.

— Tout doux, fit-il, tu vas t'habituer, il le faut bien.

Elle se tordait sur le lit, agitée de spasmes. Les pointes de ses seins saillaient, doublées de volume, dures comme du bois, son clitoris sortait d'entre les lèvres tuméfiées comme un dard de chair. Elle geignait, mordant sa langue, transpercée d'ondes incessantes d'électricité. La pommade de Djakarta n'est pas faite pour attiser la sensibilité des femmes, mais pour les faire passer au stade de la douleur.

Il parlait posément. Expliquant que Nancy devrait en prendre son parti : elle n'utiliserait plus d'autre produit désormais. D'ailleurs, elle s'habituerait, elle supporterait peu à peu, et bientôt, elle connaîtrait des satisfactions incomparables auprès de celles qu'elle vivait. Il vient un

moment où l'on se « vaccine » à la pommade. La douleur reste, mais elle devient exquise. Il avait vu une fille, à Djakarta, supplier pour qu'on ne la prive pas de cette pommade.

Pour l'instant, elle était à la torture et sanglotait. Cela dura un quart d'heure, puis sa souffrance s'apaisa. Ou elle commença à s'y habituer.

— Va te remaquiller, fit-il.

Elle reparut devant lui.

— C'est affreux, gémit-elle, tout le monde va voir que…

Il ricana.

— Que tu as les seins qui bandent, comme le sexe ? Et alors ? Ça te va très bien.

Sa voix changea.

— Mieux que bien. Approche !

Il la fit se coucher sur un tabouret sculpté, ventre contre le bois, et se colla à ses fesses. Elle se laissait faire, gémissante, les oreilles distendues par le poids des pendentifs secoués chaque fois qu'il se ruait en elle. Il la massacra longuement, prenant son temps. Quand il prit enfin son plaisir, il émit un bref grognement animal et se releva aussitôt.

— Viens, fit-il, on a trop traîné.

Les joues de Nancy s'empourprèrent quand elle sentit le regard de Boris sur elle.

— Excusez-nous, fit-elle avec effort.

Elle avisa son verre vide.

— Encore un peu d'alcool ?

Il fit signe que non. Ils étaient à peu près seuls, le Coréen était loin, sur le seuil.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? fit-il en l'examinant.

Elle battit des ! paupières, au comble de la gêne.

— Une pommade, murmura-t-elle, Ho Chu veux que je ne prenne plus que celle-là, c'est atroce…

Elle s'interrompit. Ho Chu arrivait. Frais et vif comme un gardon.

— Inspecteur, dit-il, je souhaiterais que vous me suiviez. Une grande soirée commence pour vous, une très grande soirée.

Ils reprirent le chemin de la mezzanine et Corentin crocha les mains dans le bois quand il s'y appuya. En bas, à côté d'Alexandre Verdillan, une jeune femme en robe de voile transparent, les yeux rouges.

Roselyne.

— Pour une surprise, c'est une surprise, n'est-ce pas ? apprécia gaiement le gnome.

Il se rapprocha de Corentin.

— Entre la douane et la porte de l'avion, les passagers, dans un aéroport, passent quelque temps en salle d'attente. J'ai beaucoup d'alliés surtout à l'aéroport de Hong Kong.

« Monsieur Corentin, vous souhaitez aussi, entre autres désirs, n'est-ce pas, que cette demoiselle prenne enfin pour de vrai l'avion de Paris ? Eh bien, il ne tient qu'à vous…

CHAPITRE XV



Roselyne leva les yeux vers Boris comme si elle voyait arriver le Messie. Il lui sourit avec effort. Elle n'arriva pas à lui répondre et se laissa aller dans son canapé. Alexandre Verdillan observa Corentin avec curiosité.

Visiblement, il ignorait tout de lui. Boris, de son côté, nota que cette fois, le savant avait l'air normal. Et pas drogué, comme la dernière fois.

— Monsieur le professeur, commença Ho Chu en se hissant dans un fauteuil pourtant à hauteur normale, je vous présente l'inspecteur Boris Corentin, de la Brigade Mondaine de Paris. Il est venu à Hong Kong pour vous libérer…

Il émit un petit rire sardonique.

— Passons sur l'excellence de l'intention. Je crois d'ailleurs que votre compatriote s'est maintenant rendu compte du côté risible, pour ne pas dire plus, de sa mission.

Il marqua un nouveau temps d'arrêt. Les deux hommes se fixaient en silence. Il y avait une lueur d'émotion, et de reconnaissance, dans les yeux de Verdillan…

— J'ai pu constater par moi-même, reprit le gnome, que M. Corentin est un homme intelligent. Il me l'a prouvé, souvent et longuement, sans jamais faillir, même dans une situation extrêmement périlleuse.

Il leva au ciel ses petits bras boudinés.

— Me voici ce soir face à un problème des plus délicats. Des plus passionnants aussi. Lequel de vous deux est le plus intelligent ? Chacun, vous ayez réussi les épreuves que je vous imposais. Que me reste-t-il d'autre que de vous mettre face à face ?

« Je vais donc le faire, et ce soir même. Ce sera passionnant, j'en suis sûr d'avance.

Il plissa ses paupières lourdes.

— L'enjeu, évidemment sera à la hauteur du combat. Je promets la vie sauve au vainqueur. Quant au vaincu…

Il balaya l'air d'un geste dédaigneux de la main.

Corentin prit une inspiration.

— Et si nous refusons de nous plier à cette abominable plaisanterie ?

Verdillan se gratta la gorge.

— Je refuse, moi aussi, fit-il d'une voix blanche.

Ho Chu prit l'air fatigué.

— Vous ne refuserez pas. Je vais vous contraindre à vous affronter, ce sera facile.

Il appela ses Coréens et leur jeta des ordres. Quelques minutes plus tard, les deux athlètes revenaient, portant dans le salon luxueux un assemblage bizarre, fait de planches clouées, non jointives et formant une sorte de cube, haut de deux mètres de haut. Ils le dressèrent au milieu du salon sur un tapis de soie où s'enfoncèrent les échardes des planches de la base.

Maintenant, cela ressemblait tout à fait à une cage dressée.

Ho Chu se leva et tira sur l'une des faces verticales de la cage. Il y avait des gonds. Une « porte » s'ouvrit. Le Chinois fit un signe et les deux Coréens sautèrent sur Roselyne. Deux minutes plus tard, celle-ci était dans la cage, hurlant de terreur, les poignets attachés dans le dos. Puis l'un des Coréens passa dans la cage et lui entrava le cou à la partie supérieure par une cordelette.

Tétanisés, les deux Français ne bougeaient plus : l'opération se poursuivait, les Coréens apportaient des pierres plates, qu'ils disposaient à la base de la cage, dedans, les empilant les unes sur les autres.

C'était des dalles de jardin, épaisses de trois centimètres environ. Ils en empilèrent dix exactement et Roselyne, qui devait monter chaque dalle ajoutée à la précédente, arrivait maintenant au sommet.

Alors, les Coréens tendirent la corde de son cou de vingt et un centimètres exactement, correspondant à l'épaisseur de sept dalles.

Ho Chu se rapprocha et tira une dalle. Roselyne « descendit ».

— Trois centimètres de moins, dit-il doucement. Si on enlève les dix dalles, elle se pend. Sans doute, gardera-t-elle un peu contact avec le sol par ses orteils. Mais juste du bout ; nous avons pris ses mesures exactes tout à l'heure. Alors ce sera long, elle mourra quand les muscles de ses mollets ne pourront plus la maintenir sur la pointe des pieds.

Il se versa un verre de cognac.

— Vous avez compris ; jouez, et on ne retire plus de dalle, sinon…

Ils se voûtèrent.

Corentin se tourna vers Verdillan.

— Professeur, dit-il d'une voix hachée, de toute façon, vous le savez, il nous tuera, il est fou. Qu'au moins Roselyne échappe à ce supplice.

Le savant regardait ailleurs.

— Quel étrange destin, murmura-t-il, vous êtes venu ici pour me chercher, et nous allons combattre. Si je gagne, vous mourrez d'avoir voulu

me sauver… et moi, il tiendra quand même peut-être sa promesse. C'est vrai, il est fou, sa folie peut aller jusqu'à ne pas se parjurer, ou le contraire, comment savoir ?…

Il se tourna enfin vers Corentin et lui sourit, difficilement, mais avec amitié.

— Mais peut-être est-ce vous qui gagnerez…

Il observa Roselyne, qui pleurait en silence.

— C'est un supplice chinois officiel de l'Ancien Temps, reprit-il. On disposait ce genre de cage aux carrefours et on y introduisait les criminels. Parfois, ils étaient attachés debout, simplement, sans le système des dalles. On les laissait alors sans nourriture. Juste de l'eau, pour faire durer l'agonie. Et il était interdit de leur donner à manger. Ceux ayant droit aux « dalles », par contre, avaient à manger, mais, tous les matins, le bourreau ôtait une pierre. Jusqu'à la mort. Souvent, le malheureux suppliait les membres de sa famille de soudoyer le bourreau pour qu'il mette du poison dans sa nourriture. Tout était alors une question de prix…

Il souleva les mains de ses genoux.

— Alors ? dit-il.

Corentin fit la grimace.

— Allons-y, non ?

Ils observèrent ensemble le gnome fou.

Ho Chu se frotta les mains.

— Je savais que vous seriez raisonnables. Normal, vous êtes intelligents. Bon, connaissez-vous le jeu de Go ?

Corentin fronça les sourcils. Oui, il avait joué deux ou trois fois à cette sorte de jeu de pions d'Extrême-Orient, incroyablement subtil et complexe.

— Je sais ce que c'est, dit-il.

Verdillan, lui, avait secoué la tête.

— J'ignore complètement, je ne connais que de nom. Je n'y ai jamais joué.

Sa voix s'était un peu altérée : le jeu mortel était engagé, et qu'ils le veuillent ou non, ce serait chacun pour soi.

Ho Chu les fit asseoir face à face devant une table, à trois mètres de la cage. Sur la table, il déposa un Go-Ban. Un damier comprenant dix-neuf

lignes horizontales – vu du côté des joueurs – et dix-neuf lignes verticales. Neuf points noirs marquaient en carré, neuf intersections.

— Il y a trois cent soixante et une intersections, commença le gnome. Vous avez pour jouer cent quatre-vingts pions blancs et cent quatre-vingt-un pions noirs.

Il les montra, des sortes de lentilles biconvexes de bois.

— Le principe du jeu est de poser ses pions pour occuper des intersections et constituer des territoires protégeant le maximum d'intersections vides. Tout pion posé peut être éventuellement pris et ôté du jeu mais ne sera jamais déplacé. À tout moment, un joueur peut passer son tour sans poser de pion.

« On va tirer au sort celui qui aura les Noirs. Ce sont les Noirs qui commencent.

Puis il donna les règles proprement dites. Un pion isolé était pris quand les quatre intersections qui l'entouraient étaient occupées par l'ennemi. Quant aux groupes de pions, ils pouvaient aussi être pris quand certaines conditions se trouvaient réunies.

Il parlait, et des « interconnexions » parvenaient aux tympans des deux Français, des « répétitions infinies », des « vies » et des « yeux », des « segments », des « coups contigus », des cas de « Seki », choix que font les joueurs, d'un commun accord, pour déclarer neutre une zone temporairement.

Le jeu cessait de façon curieuse : quand les joueurs étaient d'accord pour penser que tout était joué. Il s'agissait alors, pour chaque joueur, d'additionner le nombre de pions pris à l'adversaire et le nombres de cases contrôlées.

Le vainqueur était celui qui atteignait le plus fort total. En cas d'égalité, c'étaient les Blancs – disposant d'un pion de moins, donc d'une possibilité de moins – qui gagnaient.

Ho Chu se releva.

— Vous avez compris, n'est-ce pas ?

Il rit.

— Intelligents comme vous êtes… Mais je vais vous donner quatre exemples.

Il plaça des pions, les fit avancer, commenta quelques coups.

— C'est fini, le jeu commence, lança-t-il d'une voix solennelle. Professeur, vous êtes l'aîné, à vous de tirer la couleur.

Il tendait ses poings serrés. Un pion noir dans une main, un blanc dans l'autre. Verdillan désigna le poing droit, qui s'ouvrit.

Noir.

— Que le jeu commence ! cria le gnome. Et que le meilleur gagne ! D'avance, à sa santé.

Il leva son verre de cognac et le vida d'un trait. Des serviteurs, muets, s'approchaient avec des alcools, des jus de fruits, un plateau de plats froids.

Corentin se leva.

— Détachez cette jeune femme, ordonna-t-il. Vous n'avez plus besoin de la torturer.

Ho Chu battit des paupières.

— Mais non, c'est ma garantie. Je me méfie de vous deux, il faut vous donner du cœur au ventre. Elle reste là, et je fais enlever une dalle toutes les heures. Comme ça, vous ne traînerez pas, et vous jouerez sérieusement.

Corentin se rassit, fermant les poings.

Aimé Brichot fit l'inventaire de l'attirail étalé sur la table. Un joli échantillonnage de ce qui se fait de plus performant en fait d'armes de poing. Avec, au milieu, un modèle rare dans la police française. Un pistolet Bernadelli V.B. calibre 6,35. La plus légère des armes de poing, il le savait : trois cent cinquante grammes seulement.

Puis il s'absorba dans l'étude, pour la énième fois, du plan de la propriété, Wilkinson et Dufour mangeaient en face de lui. Pour se donner des forces avant cette opération de commando, car il ne s'agissait de rien d'autre. De temps en temps, Brichot relevait la tête. Pour observer l'Anglais. L'autre nuit, Boris l'avait vu maltraiter affreusement sa femme et maintenant, il était prêt à risquer sa vie pour la récupérer…

Wilkinson tenait-il à Nancy ou voulait-il simplement se venger de Ho Chu, l'homme dont il avait dû accepter qu'il la prostitue ?

Mystères insondables de l'âme humaine…

Sur la marche à suivre pour délivrer sa flèche, Brichot avait longtemps retourné toutes les possibilités dans sa tête, y compris l'attente des renforts

promis par Paris. Mais ça tramait. L'éternelle désorganisation administrative. À pleurer de rage. Et pendant ce temps, Boris risquait un peu plus la mort à chaque minute.

Alors, l'inspecteur Aimé Brichot, marié et père de deux ravissantes jumelles dont il avait retapissé la chambre avec un joli papier à fleurs, au Kremlin-Bicêtre, peu avant son départ pour l'enfer de Hong Kong, avait décidé de donner l'assaut à la forteresse du maître de l'île. Tout simplement.

Ils se chargèrent de leur attirail, y joignant des jumelles à infrarouges, des matraques, des pinces coupantes et des « passes » de serrurier. Plus des tampons à endormir, qu'il suffisait d'ôter de leur enveloppe de plastique pour s'en servir.

Par chance, il pleuvait des cordes, et les policiers en faction en bas ne trouvèrent rien d'anormal à les voir sortir en imperméables, les poches pesantes. Il y eut le même échange de civilités que chaque fois, et ils expliquèrent qu'ils allaient dîner au restaurant.

Trois dalles s'empilaient maintenant, à côté de la cage. Chacune avait été ôtée exactement dans les temps. Toutes les heures à partir du début du jeu de Go. Chaque fois, le même « cérémonial » se produisait. Un Coréen ouvrait la cage, se penchait, tirait, et Roselyne descendait de trois centimètres. Pas une seule fois elle ne prononça la moindre parole. Elle restait là, muette, les yeux à demi fermés. De temps en temps, on entendait crier les planches quand elle bougeait pour se désankyloser.

À la table de jeu, ils n'avançaient pas. Verdillan avait pris soixante-cinq pions à Corentin, et celui-ci soixante-sept. Ils contrôlaient à peu près le même nombre de cases : vingt-deux et vingt-cinq. Le Go-Ban était parsemé de pions blancs et noirs, seuls ou assemblés selon de mystérieuses combinaisons connues d'eux seuls. Ils jouaient, concentrés. Eux non plus n'avaient pas prononcé un mot depuis le début.

Peu après trois heures du matin, le Coréen enleva encore une dalle. Corentin n'osait pas regarder Roselyne. Mais il sentit son ventre se tordre : elle s'était mise à pleurer, et le rythme de ses larmes « berçait » désormais leur duel.

Des accès de rage qu'il avait une peine énorme à dominer le prenaient. Par moments, quand Ho Chu s'approchait pour surveiller la partie, il

guettait. À quelle distance se trouvaient les Coréens ? Il se préparait à bondir, mais jamais l'occasion ne se présenta. Seulement, il se déconcentrait. À un moment, après avoir bien cru qu'il allait enfin pouvoir sauter sur le gnome, l'attraper à la gorge et lui donner ses ordres, les doigts sur la pomme d'Adam, prêt à écraser, il commit une négligence. Verdillan ramassa huit pions blancs d'un coup. Dix minutes plus tard, il se trompa encore : deux « yeux » contigus, ce qui est interdit.

À la cinquième dalle, Verdillan lui avait pris cent vingt-cinq pions, contre quatre-vingt-deux seulement à lui. Une transformation s'était opérée chez le savant. Finie l'amitié, l'estime, il n'était plus qu'un loup qui a faim. De vie. Il jouait âpre, serré, et Corentin s'apercevait qu'il avait menti, tout à l'heure en disant qu'il ne connaissait rien au jeu de Go. Ou alors, il était vraiment très intelligent.

Mais Corentin se mettait aussi à se haïr lui-même. Découvrant qu'une partie de lui s'était mise à vouloir vraiment la mort de l'autre. Ho Chu le regardait, devinant visiblement tout du cours de leurs pensées.

Et savourant…

Corentin se ressaisit. Pendant une demi-heure, il s'« arracha ». Il atteignit les cent dix-huit pions pris. Verdillan n'avait progressé que de sept, l'écart se réduisait. Mais le savant, fouetté à vif, cravachait.

À la sixième pierre enlevée, il avait recreusé l'écart : vingt-cinq pions d'avance, sans compter les cases contrôlées. Corentin se tourna vers Roselyne et découvrit avec effarement que ses talons ne reposaient plus sur le socle… Il se tourna vers la table roulante et demanda un jus de fruits. Pour elle. Ho Chu refusa. Corentin se pencha vers Verdillan. Pas une seule fois depuis trois heures, celui-ci n'avait regardé sa collaboratrice suppliciée, concentrant tous ses neurones au jeu, yeux durs derrière ses verres, front moite.

Corentin se mit à faire rouler un pion entre ses doigts, mâchoires serrées. Sa décision était prise. Poursuivre signifiait faire atteindre l'horreur à Roselyne.

— Professeur, fit-il d'une voix lente, je crois qu'il est inutile de poursuivre. Vous avez gagné, je ne vous rattraperai jamais.

Un éclair sauvage illumina les yeux du savant.

— Vous croyez ? hasarda-t-il, lamentablement.

— Oui, fit Corentin, l’action est finie.

Ils comptèrent. Le résultat tomba comme un couperet. Cent quarante et un pions pris et treize cases contrôlées pour Verdillan contre cent vingt-trois pour Corentin.

Verdillan se leva, vacillant.

— Ho Chu, vibra-t-il, votre promesse ?

Le gnome s’inclina :

— Mais elle tient toujours, professeur. Vous êtes très fort. Très très fort, j’ai vu des coups proprement stupéfiants. Je conçois que votre adversaire n’ait pas pu suivre, il n’est pas de taille.

Il se fit solennel.

— Vous êtes le plus intelligent des deux, je n’ai qu’une parole, vous allez survivre.

Il se rassit.

— Mais peut-être, reprit-il lentement, n’avons nous pas la même conception du mot « survie » ?

Verdillan s’immobilisa, blanc comme un linge.

Mais, bredouilla-t-il, que voulez-vous dire ?

Ho Chu fit un signe. Verdillan s’en alla, porté par un des deux Coréens dont il battait la poitrine à coups de poings pitoyables en hurlant.

Corentin se dirigea vers la cage, il libéra lui-même Roselyne. Elle s’affala dans ses bras, secouée de spasmes nerveux.

— Il va t’épargner, toi, murmura-t-il. Aie confiance.

Il tenta de sourire.

— Tu as de la chance d’être une femme.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— Je vois ce que tu veux dire : pour lui jamais une femme ne sera intelligente, donc les femmes ne l’intéressent pas, sauf pour…

Elle trembla un peu plus.

— Oh, Boris, c’est trop atroce, que va-t-il t’arriver ?

La voix de Ho Chu crachota derrière eux.

— Mais rassurez-vous, mademoiselle, je ne vais pas le tuer.

Corentin vira.

— Je suis désolé, inspecteur, mais votre intelligence ne m'intéresse pas. Elle est inférieure à celle du professeur, je n'aime que l'intelligence maximum…

Il sourit d'un air gourmand.

— En gagnant, il a perdu, comment dites-vous en France ? En somme, tous les deux, vous n'avez pas joué au jeu de Go, mais à qui perd gagne. Allez, venez tous les deux, vous devez avoir faim, j'ai fait préparer un petit souper froid à la salle à manger.

Boris et Roselyne regardaient les plats. Incapables de manger quoi que ce soit.

— Arrêtez, fit-il, laissez-nous aller dormir.

Ho Chu joua les étonnés.

— Tiens, les émotions fortes ne vous affament pas, vous ? Manque de curiosité évident, preuve de désintérêt…

Il soupira, l'air dégoûté.

— Verdillan était vraiment le plus intelligent.

Il claqua des doigts et donna des ordres. Une minute plus tard, Boris et Roselyne étaient ligotés à leurs fauteuils.

— Je préfère prendre mes précautions pour ce qui va suivre, expliqua posément Ho Chu. Avec des êtres inférieurs, on ne sait jamais à quelle réaction déplacée s'attendre…

La « réaction » de Corentin à ce qui se produisit alors dut conforter le maître de Hong Kong dans son jugement.

On avait fait entrer Alexandre Verdillan, ligoté, bâillonné. Débarrassé de ses lunettes, il les regardait avec des yeux exorbités.

— Ho Chu, vous êtes un monstre, articula Corentin. Vous payerez ça de votre vie, je vous le jure.

Ho Chu rit silencieusement.

Il grimaça : Roselyne s'était mise à hurler de terreur.

Après, tout se passa comme Corentin l'avait déjà vu faire. Un serviteur dégagea le centre du plateau de la table d'ébène, sortit le mécanisme à vis et verrouillage. Alexandre Verdillan fut introduit sous la table et « apprêté ». Ce fut long. Il se débattait comme un fou furieux et ses hurlements

transperçaient son bâillon. Quand le crâne à demi chauve fut la seule partie de lui-même encore visible, Ho Chu se tourna vers Roselyne.

— Je crois que mademoiselle a droit à quelques explications.

Il raconta le bienfait du cerveau comme « nourriture » pour le cerveau de celui qui le mange. Il était heureux. L'intelligence d'Alexandre Verdillan allait lui « survivre ». Multipliant la sienne propre, lui apportant des éléments nouveaux. Il deviendrait encore plus intelligent. Augmenterait encore son pouvoir sur les êtres et sur les choses.

Roselyne s'était évanouie depuis longtemps quand Tchang leva son sabre.

— Je ne vous propose pas de partager, dit Ho Chu d'un ton négligent quand l'atroce « cuisine » fut terminée. Je suppose que ce n'est pas à votre goût ?

Les yeux noirs de Corentin se firent lasers surchauffés.

— Je vous tuerai, je le jure, répéta-t-il.

— Petit crétin, fit Ho Chu, la bouche pleine.

Aimé Brichot était dans un placard proche de l'entrée, là où on rangeait les vêtements des invités. Il avait pénétré dans la place cachée dans le coffre de la voiture de Wilkinson. Ho Chu ne s'était pas étonné quand le banquier anglais l'avait appelé pour lui demander de le voir d'urgence en pleine nuit. Tout le monde savait que Ho Chu ne dormait pas, ou si peu. On pouvait toujours l'appeler, s'il s'agissait d'un sujet important. Mais l'Anglais avait dû attendre, et pour cause. Il était arrivé à l'heure du « souper ». Installé dans la bibliothèque, il répétait, le cœur battant, le mensonge qu'il allait falloir débiter. Brichot, lui, avait eu de la chance. Une fenêtre était ouverte du côté des pièces de service, celle de la lingerie. Caché dans un massif après être sorti du coffre, il avait consulté son plan avec une lampe sourde et s'était repéré très vite, une fois introduit dans la place. Mais lui non plus n'osait bouger. Il y avait encore du bruit dans la maison. Il fallait attendre pour poursuivre son exploration et essayer de trouver Boris.

CHAPITRE XVI



Un bruit rapide de talons aiguille claqua sur le carrelage de la pièce. Aimé Brichot colla son œil à la fente produite par la porte du placard, laissée légèrement entrouverte pour lui permettre de respirer.

Nancy venait d'entrer et Aimé Brichot se sentit le crâne rougir comme une écrevisse. La jeune femme était intégralement nue, à part ses très hauts escarpins, et jamais il n'aurait cru qu'elle soit si ravissante. Toute sa libido, sevrée de Jeannette, sa tendre et douce épouse, depuis des jours, se réveillait en fanfare. Il se maudit, mais il continua à regarder.

Nancy se refaisait une beauté au-dessus du lavabo disposé de l'autre côté des placards. Elle se recoiffa, se remaquilla, enduisit soigneusement ses lèvres d'un bâton de rouge pris sur une étagère. Après, elle attrapa un tube de pommade et parut hésiter, haletant un peu. Mais elle se décida, comme contrainte à quelque chose de pénible.

La libido d'Aimé Brichot criait famine de toutes les forces de ses « poumons » à elle. À deux mètres, en pleine lumière, une jeune Anglaise nue comme Eve et cent fois plus désirable qu'elle, se pommadait les pointes des seins, massant, tournant, langue tendue. Puis, elle en faisait autant avec son sexe. Et là, c'était ahurissant, elle entrait, elle enduisait l'intérieur, n'épargnait rien.

Quand elle eut refermé le tube, Nancy le reposa sur la tablette et s'appuya le dos au mur. Puis elle ferma les paupières et, gorge renversée, poings serrés derrière elle autour de l'anneau servant à supporter la serviette, elle se mit à trembler. Cela dura longtemps. Les pointes des seins se tendaient, roulaient toutes seules, gonflaient incroyablement. À devenir grosses comme des doigts. Nancy serrait ses cuisses l'une contre l'autre,

mais parfois, elle se cabrait et s’ouvrait. Alors, Brichot voyait tout. Les grandes lèvres et le clitoris, tuméfiés, d’une obscénité totale.

La jeune femme mit dix minutes à se calmer. Enfin, elle se courba pour s’examiner, écartant ses aines à deux mains. Puis elle gémit. Un combat paraissait se dérouler en elle. Sa volonté en sortit vaincue.

Voyeur célibataire, Aimé Brichot assista à un spectacle qui ne lui avait jamais été offert auparavant : une fille en train de se caresser. Nancy se tordait, cambrée, talons heurtant le sol. Quand elle s’abandonna avec un flot ininterrompu de râles de gorge, elle faillit tomber à la renverse. Elle se rattrapa au jugé au bord du lavabo auquel elle s’appuya pour reprendre souffle, la tête pendante entre les épaules.

Ce fut involontaire, mais ce qu’il voyait relâchait sa prudence. Brichot remua dans son placard. Sa chaussure heurta la plinthe, la raclant, Nancy sursauta et se tourna, intriguée. Puis elle vint vers le placard. Elle mit la main sur la poignée.

« Une bête là-dedans ?… » murmura-t-elle.

Elle ouvrit, curieuse.

Aimé Brichot lança ses mains en avant. Maintenant Nancy bras ramenés dans le dos, une paume plaquée sur sa bouche pour l’empêcher de crier, avait cessé de lutter. L’homme avait parlé et elle l’avait identifié : l’adjoint de Boris.

— Au moindre cri, je vous assomme, fit-il d’une voix rauque.

Elle gigota, les yeux renversés.

— Ho Chu n’a plus une chance, mentit-il. La villa est cernée, venez de notre côté, tout est fini.

Elle se ramollit et la paume lâcha un peu sa bouche.

— Mon Dieu, vous m’avez vue, balbutia-t-elle.

Il se mordit les lèvres.

— Faut pas m’en vouloir, j’ai autre chose à faire que de penser à ça, venez.

— Où ? fit-elle, inquiète.

Il prit l’air ahuri.

— Eh bien, on va le sortir d’ici.

Elle se buta.

— Ho Chu est perdu, dites-vous ? Impossible.

Il abaissa la tête.

— Si, je vous expliquerai. Vite, on n'a pas de temps à perdre. Votre mari est ici. Lui aussi veut la fin de Ho Chu et c'est pour tout de suite. Votre dette sera balayée.

Elle ferma les yeux.

— Ah, vous savez tout…

Elle marchait devant lui, et il suivait, pesamment, avec son imperméable chargé de machines de mort. Il avait à la main son Smith et Wesson. Elle le guidait vers le fond, vers une grande porte à double battant d'où parvenaient les éclats d'une conversation violente.

— Boris est là, murmura-t-elle, et la fille aussi.

— Quelle fille ? interrogea Brichot.

— La collaboratrice de Verdillan.

Brichot s'immobilisa.

— Ah… c'était donc ça ! Il l'a enlevée elle aussi ?

Il la poussa doucement.

— Parfait, on va les récupérer ensemble, tous les deux.

Il y avait longtemps qu'il ne sentait plus les battements de son cœur dans sa poitrine. Ce qu'il entreprenait était dément. Mais l'amitié le transformait en fauve. Petit, chauve, de lourdes lunettes sur le nez, mais fauve dans le cœur et la volonté. Un plan subit s'était imposé à lui quand Nancy l'avait découvert. Il allait se servir d'elle comme appât avec Ho Chu.

Arrivé à la porte, il lui expliqua son plan. Elle se serra contre lui.

Nancy tapa trois coups brefs à la porte. Un pas lourd s'approcha, un des Coréens ouvrit.

— Ah, c'est toi, fit-il. Ho Chu ne t'a pas encore appelée.

— Bien sûr, minauda-t-elle, c'est moi qui ai envie de le voir.

Un sourire gras dérida le garde du corps.

— Attends, fit-il.

Il revint.

— Entre, il a dit oui.

Il s'effaça pour lui laisser le passage et se mit aussitôt en position d'assaut : un homme avait surgi derrière la « poupée », un Smith et Wesson au poing.

Si l'arme avait été dirigée vers lui, le Coréen aurait bondi, mais le canon était collé à la tempe de Nancy. Au moindre geste, l'inconnu pouvait presser la détente.

Aimé Brichot faillit fermer les yeux. D'horreur. Devant lui, là-bas, des serviteurs s'étaient arrêtés, portant un corps. La tête pendait sur la poitrine. Il reconnut Alexandre Verdillan et comprit tout de suite qu'il était mort. Le savant n'avait plus de crâne. À la place, un trou béant, nettoyé. Le cerveau avait été enlevé.

Il se reprit, dans un effort immense de toute sa volonté.

— Ho Chu, dit-il en désignant Corentin et Roselyne Andrieu, je viens les chercher.

Le gnome ne bougea pas. Aucune trace de surprise n'était apparue sur son visage. À côté de lui, Boris et Roselyne. Lui, les yeux écarquillés, elle, affalée dans ses liens, immobile.

Il n'y avait plus un bruit. Tout allait se jouer en quelques secondes, et Aimé Brichot le savait. Ho Chu pouvait très bien éclater de rire en disant quelque chose comme : « Eh bien, tuez-la donc, j'en trouverai une autre ! » Il pouvait aussi obtempérer et libérer ses prisonniers. Brichot avait quitté le gnome des yeux, concentrant toute son attention sur le Coréen. Il ne fallait pas se faire prendre de biais. Contre sa paume gauche, la poitrine de Nancy palpitait ; elle glissait peu à peu, et il se dit qu'elle allait s'évanouir à son tour.

C'est Ho Chu qui rompit le « charme ». Il se leva.

— C'est bon, partez tous.

Le Coréen regarda son maître, stupéfait. Ho Chu lui fit un signe, le tueur se recula.

Ho Chu donna un autre ordre et les serviteurs vinrent libérer Boris, qui reçut Roselyne dans ses bras. Il la ranima.

— C'est fini, murmura-t-il, nous sommes sauvés.

Elle parcourut la pièce des yeux, effarée et se mit à pleurer.

— Je suppose que vous voulez aussi le mari ? fit Ho Chu. Il est dans la bibliothèque, il m'attend.

Corentin l'observa.

« Qu'est-ce que ça signifiait ? Brichot n'avait pas encore parlé d'Andrew Wilkinson. Et si Ho Chu nous laisse filer, ce n'est sûrement pas à cause du canon braqué sur la tempe de Nancy ! Alors… »

Un doute commençait à l'envahir. Il préféra ne pas intervenir, faisant confiance à Brichot. Mémé avait peut-être une idée derrière la tête…

Brichot surveillait les arrières tandis que Wilkinson mettait le contact. Ils étaient sortis comme des invités à la fin d'une party. Aucune tentative, rien. Les serviteurs leur avaient même ouvert la porte cérémonieusement et on avait laissé le temps à Nancy de se rhabiller. Alors qu'ils connaissaient tous le monstrueux secret du roi de Hong Kong…

— Ho Chu est toujours vivant, grinça Wilkinson. Ma dette envers lui demeure. Tout est à recommencer.

Brichot sursauta.

— Vous alors, vous êtes impayable ! On sauve votre femme, on vous sauve vous aussi, et c'est tout ce que vous trouvez à dire ?

L'Anglais démarra sèchement.

— Hé ! cria tout à coup Boris. Attendez un instant !

Il se frappa le front.

— Que je suis idiot ! Evidemment…

Il ouvrit la portière et sauta dehors avant que les autres aient pu avoir la moindre réaction.

— Je retourne là-bas, dit-il.

Il fixa Brichot.

— Pars, je sais parfaitement ce que je fais, je ne suis pas devenu fou. Contente-toi de me donner ton revolver.

CHAPITRE XVII



Ho Chu s'écarta de la cloison, refermant sans bruit l'œilleton disposé exprès à sa hauteur. Ce qu'il avait vu de l'autre côté était apparemment banal : un homme dormant dans son lit sous la faible lueur d'une ampoule sourde, mais le spectacle le comblait d'aise.

Il remonta lourdement l'escalier de la cave et poursuivit vers sa chambre. Une fois entré, il se dirigea vers la baie vitrée et contempla la mer. Au fond, les feux des « boat-people », les bateaux des réfugiés vietnamiens en attente d'hébergement. Des centaines de malheureux à qui des gens comme lui allaient faire payer cher le droit d'entrer à Hong Kong. Un paquebot passa, trait lumineux immense au milieu des feux plus petits des cargos. Déjà, le ciel blanchissait du côté de l'est. Le soleil n'allait pas tarder à se lever. Encore deux heures, et il serait à son bureau.

Son lit était ouvert, mais Ho Chu ne se déshabillait pas. Il n'avait pas sommeil. Il avait autre chose à faire. Il attendait quelqu'un, envoyé chercher d'urgence à Victoria peu après l'« esclandre ».

Il s'assit. Réfléchissant. Les Français étaient partis avec son secret, Nancy était partie, mais il s'en moquait, il la récupérerait quand il le voudrait. Elle et son mari étaient fous de penser lui échapper, même à l'autre bout du monde. Sans doute, c'était une petite vexation de voir qu'elle ne tenait pas autant à lui qu'il aurait pu le penser. Mais on s'habitue à tout, surtout aux vexations. Au fond, qu'elle disparaisse au loin.

Il avait subitement envie de chair fraîche…

La fille se tenait debout au milieu de la chambre. Réveillée en plein sommeil par les hommes de mains de Ho Chu et traînée ici, elle s'était déshabillée avec des regards morts de honte et de peur. Maintenant, il

l'examinait, tournant autour d'elle. Elle était très jeune, seize ans à peine, longue et fine, comme il aimait. Elle offrait avec ça les qualités capitales sans lesquelles il ne regardait même pas une fille. Des fesses rebondies, pommées, hautes, et une poitrine riche, un rien lourde, avec de gros bouts. Elle avait les cheveux noirs d'une Chinoise mais le teint plus clair et le nez droit, les yeux à peine bridés. Une Eurasienne. Ho Chu le savait par sa fiche : le père était un marin américain.

— Alors, tu veux entrer à mon service ? fit-il paternel. Je peux savoir pourquoi ?

Il le savait, mais il voulait le lui entendre dire elle même.

Elle rougit.

— Réponds.

Elle finit par avouer. Sa mère était morte. À la tâche. Couturière dans une usine de vêtements féminins où l'on travaillait quatorze heures par jour, formellement interdit, en principe… Elle avait cinq frères et sœurs. C'était tout.

— Tout ça part d'un excellent sentiment, apprécia-t-il.

Il s'approcha.

— Tu as couché avec un homme pour la première fois à quel âge ? lança-t-il, abrupt.

— Treize ans, murmura-t-elle.

— Et après, souvent ? Je veux le détail.

La fille savait qui était Ho Chu, comme tout le monde à Hong Kong. Elle avait fait son choix : c'était la vie ou la mort des siens sur le plateau de la balance.

Quand il eut appris le nombre de ses amourettes et tous les détails exigés, il la fit se coucher et l'explora de la main. Elle se tordait, des larmes perlant à ses yeux.

— Tu es bien faite, apprécia-t-il, c'est rare un sexe fendu aussi haut. Il faudra le montrer, tu seras épilée. Par contre, je te trouve bien serrée, côté pile. On t'écartera, il y a des instruments pour ça.

Il se releva.

— Tu n'as jamais été prise de ce côté-là, n'est-ce pas ? fit-il.

Elle lui jeta des regards effarés.

— Et la bouche, ça peut servir à quoi ? Tu le sais ?

Il éclata de rire.

— Splendeur de la jeunesse, mais c’est une oie blanche !

Il se releva et sonna.

— Tu chausses du combien ?… Parfait… Tchang, va me chercher des escarpins noirs, talons aiguille, pointure 36.

La fille dansait. Devant elle, une cassette de rock tournait lentement. Sur le lit, à côté de Ho Chu une cravache. Elle avait été prévenue : il fallait bien danser. Ça voulait dire avec des détails précis, qu’il lui avait appris, sinon c’était la cravache.

Quand la cassette s’arrêta, elle s’immobilisa, le visage noyé dans ses cheveux.

— Tu vois le magnétoscope, là bas, à côté de la télévision. Va y mettre une vidéocassette, celle marquée « Nancy-Rock III », et reviens à côté de moi.

Il l’avait fait s’agenouiller. Elle regardait le film. Une Européenne. Nue comme elle, et qui comme elle, avait présenté une cravache avant de commencer. Mais entre ce qu’elle voyait et ce qu’elle avait fait, elle, il y avait la différence entre le bain d’une religieuse et celui d’une putain.

L’Européenne ne dansait pas. Elle provoquait le viol. Cassée, tordue, secouée, écartelée, renversée, elle s’ouvrait, se caressait, léchait les pieds d’une chaise en secouant ses seins ouverts.

— Voilà ce que c’est que danser, conclut Ho Chu. Tu apprendras. Tu iras en stage à la Ferme, dans les Nouveaux Territoires.

Elle l’entendait à peine, les yeux rivés sur le serpent mou abandonné sur le lit : la cravache.

Il sourit.

— Ah, tu la crains ! Tu as raison, elle ne te quittera jamais, elle est pour toi.

Elle vira vers lui, terrorisée.

— Je veux partir, laissez-moi, je ne peux plus…

Il bondit sur elle avec une vitesse ahurissante pour son poids. Cinq minutes plus tard, la fille, les poignets attachés au pied du lit, appelait au secours sur la moquette. Après l'avoir cravachée, fesses et cuisses, Ho Chu lui forçait les reins.

Boris Corentin, de derrière son mur bas, vit sortir la Rolls-Royce du garage peu après le lever du soleil. Puis le chauffeur entra dans la maison. Ho Chu fit son apparition et Corentin esquissa un léger sourire. L'homme qui l'accompagnait, encadré de deux gardes du corps, marchait droit, bien vivant, quoique l'air drogué, et c'était le professeur Alexandre Verdillan.

Ainsi, il avait eu la bonne intuition. Normal que Ho Chu les ait laissés partir : s'ils avaient assisté à l'exécution du savant, c'était que le roi de Hong Kong voulait que des témoins sachent que Verdillan était mort. Voilà pourquoi il les avait relâchés, eux. En vérité, et c'était l'évidence connaissant la folie du Chinois, celui-ci voulait se garder Verdillan, pour lui tout seul. Peut-être afin de le « vendre » à l'Est ou ailleurs, peut-être pour « jouir » de son intelligence à des fins toutes personnelles.

Maintenant il le sortait de chez lui pour le mettre en lieu sûr.

— À la ferme, jeta Ho Chu en montant dans la Rolls-Royce.

Corentin replongea derrière son mur, satisfait. Inutile de tenter quoi que ce soit de plus pour l'instant. Il savait où retrouver Verdillan, et cette fois, il l'aurait. Ho Chu ne se doutait plus de rien.

Il attendit que le calme revienne et s'en alla tranquillement, le portail était resté ouvert. L'affaire Verdillan réglée, Ho Chu n'avait plus besoin de tant de précautions et de mystères.

La soubrette s'activait autour de la table de la salle à manger. Efficace, habile. Boris Corentin la regardait avec d'autres images dans les rétines : Nancy faisant le même travail, il n'y avait pas si longtemps, mais nue, soumise. À présent, elle était avec eux, chez elle. Hollywood road, son mari en face d'elle, Boris à sa droite, et les autres alentour.

Breakfast britannique : œufs durs, corn-flakes, tartines beurrées croustillantes et gâteaux. Ils dévoraient, cernés, flapis mais heureux. Vêtue d'une élégante robe de chambre rose, Anglaise à hurler, Nancy paraissait à mille lieues de la Nancy de la nuit. Seul Wilkinson était sombre, travaillé par sa même hantise.

Ce que lui avait raconté Boris lui avait fait l'effet d'une bombe, mais Roselyne s'était illuminée. Verdillan, malgré sa conduite de l'autre nuit, c'était quand même son patron…

Aimé Brichot avait posé la seule question intéressante. Qui avait été « mangé » à la place du savant ? Et c'était Wilkinson qui avait apporté la réponse. À faire frémir. Mais la seule vraisemblable pour qui connaît les mœurs de Hong Kong. Les sbires de Ho Chu avaient dû partir en chasse. À Victoria Peak, à Aberdeen, dans les magasins, partout où défilaient les touristes européens. Ils avaient dû finir par trouver ce qu'ils cherchaient, un homme de l'âge, de la corpulence, de la calvitie et de l'allure d'Alexandre Verdillan.

À Hong Kong, enlever quelqu'un ne soulève qu'un problème de décision.

Un homme, cette nuit, un inconnu, un innocent, avait été supplicié pour cause de trop grande ressemblance. Sans doute accentuée par un maquillage préalable.

Nancy s'arracha la première à leurs souvenirs horribles.

Depuis un moment, Corentin l'observait, sidéré de sa transformation. Comment croire que cette jeune femme si convenable et si élégante avait pu être la prostituée totale qu'il avait connue ?

Alors, subitement, une idée le traversa comme une évidence : Ho Chu la droguait, sans aucun doute. Pour en faire une esclave soumise à tous ses phantasmes.

Elle lui sourit, comme si elle devinait ses pensées.

— Je vais dormir, je n'en peux plus, voulez-vous une chambre ? fit-elle en s'adressant à Roselyne.

Il y avait des heures que celle-ci luttait pour garder les paupières ouvertes, elle ne se fit pas prier plus longtemps et sortit avec Nancy.

Boris se leva à son tour.

— Mémé, on va chez Dufour ? Il faut prévenir Baba. Et nous remettre en chasse.

Andrew Wilkinson s'empressa :

— Je vous prête ma voiture. Mon chauffeur est là.

CHAPITRE XVIII



Le bruit de la clé dans la serrure réveilla Corentin en sursaut. D'instinct, il projeta sa main sous son oreiller à la recherche de son Smith et Wesson. Il se calma aussitôt, réprimant les battements de son cœur. Trop d'émotions fortes avaient mis ses nerfs à vif. Son sommeil n'avait été qu'une suite de cauchemars. Ho Chu. Ho Chu éternellement.

Jacques Dufour l'observa avec inquiétude en entrant.

— Que se passe-t-il ? fit-il d'une voix hachée.

— Rien, sourit Corentin, le contrecoup. Ça a été un pur réflexe.

Il se tourna vers Brichot, qui dormait toujours, agité, se tournant et se retournant sans cesse.

— Il ne vous a pas entendu, chuchota Corentin, allons à côté, qu'il continue de dormir tranquille.

Il aida l'homme du SDECE à préparer le repas. Dufour avait entrepris d'éplucher des pommes de terre. Quand il eut terminé, il les découpa en lamelles.

— Vous savez faire les frites ? jeta-t-il.

Corentin se redressa :

— Je crois que oui. Pourquoi ?

— Vraiment bien ? En les séchant pour ôter l'amidon, en les retirant cinq minutes de l'huile ?

Corentin sourit.

— Ma mère est une excellente cuisinière. À Audierne, on vient lui demander des recettes.

Dufour se lécha les babines.

— Alors, vous savez aussi faire les crêpes. Jurez-moi de m'en préparer un jour. J'adore ça.

Corentin sourit.

— Mais pourquoi toutes ces questions ?

Dufour ôta son tablier.

— Parce que vous allez faire les frites à ma place. Moi, je redescends. J'ai oublié le champagne. On y a droit, non ? Et la boutique n'est pas tout près.

Il s'arrêta sur le seuil.

— On ne réveille votre collègue qu'au moment de passer à table ou avant ?

— Juste au moment, dit Corentin, Mémé a l'estomac qui s'ouvre dès le saut du lit.

Aimé Brichot agitait les narines en dormant. Odeur douce et insistante… Il rêvait. De frites. Installé à la table familiale, entouré de Rose et de Colette, ses jumelles, il avait le bonheur et la satisfaction de voir aussi Jeannette, son épouse, avec entre les mains un plat de bonnes frites dont il savourait déjà le croustillant.

Le rêve sauta comme dans une panne de cinéma. L'écran intérieur d'Aimé Brichot redevint noir.

— Ho ! grogna-t-il, vous avez fini, au bataillon ?

Corentin insista.

— Tu n'est plus à l'armée, Mémé. Tu es policier, tu es marié, tu as deux enfants, et tu es à Hong Kong.

Brichot se dressa mécaniquement sur les coudes, cherchant ses lunettes du côté de la table de nuit. Il bâilla.

— Mais… fit-il soudain. Ça sent la frite ici, et la bonne frite ! Moi qui en rêvais, je comprends tout.

Son estomac béait, criant après le « biberon ».

— Ce sont des frites, Mémé, s'inclina Corentin, pour te servir. Ouste, debout, on passe à table. Dufour vient de revenir. Avec du champagne. Du vrai, du français.

La sonnerie du téléphone se déclencha juste après que le bouchon eut sauté. Dufour décrocha.

Il avait l'air sombre en reposant le combiné.

— Vous êtes convoqués à quinze heures à l'équivalent du Commissariat central de Hong Kong, lâcha-t-il entre ses dents.

Corentin se figea.

— Quoi ? Ho Chu aurait-il deviné quelque chose ? Ça ne peut venir que de lui.

Brichot haussa les épaules.

— T'affole, vieux frère, on verra bien. Pour l'instant on a des frites et du champagne. Pas question de se laisser abattre.

Le commissariat de police ne comportait, pour l'essentiel, qu'une seule différence avec ses semblables de France : les inscriptions aux portes et sur les armoires étaient en deux langues : anglais et chinois. Pour le reste, Corentin et Brichot se seraient cru « chez eux », sauf qu'ils se trouvaient de l'autre côté de la barrière. Ils avaient débité leur histoire, exhibé leurs papiers, prouvé leur qualité. On les avait écoutés avec attention, sans surprise apparente et, un comble, sans leur dire pourquoi on les convoquait. Puis, on leur avait demandé d'attendre dans un bureau où on les avait laissés seuls avec un jeune inspecteur s'entraînant à un jeu d'échecs.

La porte se rouvrit au bout d'une heure. L'équivalent du commissaire entra.

— Messieurs, dit-il, il faut partir. Prenez l'avion demain.

— Vous nous expulsez ! explosa Corentin. C'est parfaitement illégal, vous le savez très bien. Ça ne se passera pas comme ça.

Le Chinois laissa passer l'orage.

— Il ne s'agit pas encore d'une expulsion, mais d'un conseil, disons… amical.

— Vous avez dit : pas encore…

Le Chinois s'inclina.

— Nous avons suffisamment de rapports sur vous depuis votre arrivée pour justifier une telle procédure, mais ne vaudrait-il pas mieux pour vous que nous n'en arrivions pas à cette extrémité ?

Corentin essaya de se dominer.

— Ecoutez, fit-il d'une voix blanche. On enlève un savant français, et le criminel est connu. Pour ma part, je ne fais que mon devoir de policier en le poursuivant, celui entre parenthèses qui aurait dû être le vôtre depuis le début, et vous, un confrère, vous voulez m'expulser ?

Le Chinois haussa les épaules.

— Ce sont les ordres, dit-il.

Il recula.

— Vous pouvez sortir. Vous êtes libres.

— De partir, corrigea Corentin, glacial.

Il s'en alla en se demandant s'il n'allait pas tout casser avant de franchir la porte.

Ils avaient émis toutes les hypothèses possibles, envisagé toutes les solutions, jusqu'à celle de s'introduire, par esclandre, s'il le fallait dans le bureau du gouverneur de Hong Kong. Puis ils avaient vu les complications, et compris que tout cela ne servirait à rien.

— Il est huit heures du soir, fit Corentin en consultant sa montre. À midi, demain, il faut arriver à l'aéroport… Ils nous y conduiront de force s'il le faut.

Il soupira.

— J'en suis presque sûr. Ho Chu ne m'a pas vu mais, par pure précaution, il a décidé de nous coincer. Il est fou, mais prudent. Il a donné ses ordres aux confrères…

Il attrapa une canette de bière et la vida goulûment. Puis il plongea ses yeux noirs dans ceux de Jacques Dufour.

— Ma question va vous faire de la peine, reprit-il, mais pardonnez-moi d'avance.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Vos relations avec Nancy, jusqu'où sont-elle allées ? Je veux dire : jusqu'aux confidences ?

L'agent secret avait serré la mâchoire :

— Oui, avoua-t-il. Nous nous parlons beaucoup.

— Alors, insista Corentin, elle vous a peut-être parlé de cette fameuse ferme ?

Dufour baissa les yeux.

— Taisez-vous, fit-il d'une voix rauque. Oui, elle y est allée, et ça été terrible.

Corentin posa la main sur son épaule.

— Je comprends, murmura-t-il, mais vous savez ce que je vais vous demander.

Jacques Dufour hocha plusieurs fois la tête et se leva. Il ouvrit un tiroir et en sortit un plan de Hong Kong, le grand plan, celui contenant les Nouveaux Territoires. Il se pencha et, sans même chercher, pointa son index.

— C'est là, dit-il entre le port de Lau Fau Shan et la gare de Lo Wu, la dernière avant la frontière communiste, à plus de soixante kilomètres d'ici.

Corentin se pencha.

— C'est vaste…

Dufour se raidit un peu plus.

— Je suis allé voir, vous pensez bien. Je saurai comment y retourner.

Aimé Brichot Rapprocha.

— On nage en plein délire. Tu nous vois, Boris, dans la situation où on est, se lancer à l'assaut de cette ferme qui doit être une vraie forteresse ? Non, c'est cuit, on est vaincus, on rentre bredouilles. D'ailleurs demain, c'est samedi, le délai qu'on s'était fixés.

Corentin serra les poings.

— Si au moins les renforts promis par la P.J. étaient là !

Il rit amèrement.

— Loin des yeux, loin du cœur, Baba doit être fou de rage.

Il se massa la nuque.

— Si on abandonne comme ça, on s'en voudra toute notre vie, et c'est une perspective que je hais d'avance. Mémé, tu supporterais l'idée, toi, dans l'avion du retour, de te dire que tu avais eu une possibilité de récupérer Verdillan et que tu ne l'as même pas tentée ?

Brichot dénoua son col. Même à Hong Kong, il restait british jusqu'au nœud de cravate, ce qui était quand même la moindre des choses dans une colonie de la Couronne.

— Je te comprends, fit-il, mais tu te bats les flancs. On ne peut plus rien.

Corentin le fixa.

— Tu flanches ?

Les oreilles d'Aimé Brichot rosirent.

— Ne dis jamais ça, jamais plus !

Corentin se fouilla.

— Qu'il ne soit pas dit non plus que je t'aurais forcé.

Il leva une pièce.

— Pile, on rentre. Face, on tente le coup. OK ? Brichot sourit légèrement, Corentin jeta la pièce en l'air et la rattrapa au vol. Il plaqua sa main sur la table et la releva vivement.

— Face, on y va.

Il leva le nez vers Jacques Dufour.

— Vous êtes des nôtres, œuf corse.

— Œuf corse ? s'étonna Dufour.

Corentin agita la main.

— Trop compliqué à vous expliquer. Une façon de dire : bien sûr, entre Mémé et moi.

Il alluma une Gallia.

— Maintenant, les enfants, il faut se mettre au travail. On s'y prend comment au juste ? Quelqu'un a une idée ?

CHAPITRE XIX



Ils démarrèrent à onze heures du soir. Corentin avait appelé Roselyne chez Nancy, avant le dîner, pour lui dire qu'ils étaient épuisés et qu'il ne fallait pas compter sur eux. Il pensait avoir eu les mots pour la convaincre.

Puis Dufour avait redécroché le téléphone, pour prendre trois rendez-vous avec des « masseuses ». Alibi capital. La ligne était désormais sans aucun doute sur table d'écoute redoublée.

En bas, ils trouvèrent deux voitures en faction au lieu d'une. De « protégés », ils étaient devenus « surveillés ». Deux phares se dirigèrent vers eux, on demanda où ils allaient d'un ton soupçonneux. Dufour rit grassement et expliqua.

— Un moment, fit le chef des policiers.

Il retourna à l'une des voitures et décrocha son téléphone radio.

— Ça marche, murmura Corentin. Ils appellent le standard des fiches d'écoute.

De fait, les Chinois revinrent avec le même sourire égrillard que Dufour tout à l'heure.

— Amusez-vous bien, firent-ils avec des yeux gourmands.

La voiture longeait maintenant des quartiers pauvres. « H.L.M. » gigantesques luisant doucement autour des lampadaires. Dedans, les éternels réfugiés, l'un des problèmes numéros un de Hong Kong. Puis ils prirent une autoroute bordant la mer.

— Regardez, dit Dufour, l'hydroplane de Macao. Il ramène les flambeurs.

Le bateau fonçait, trait lumineux tranchant sur la masse sombre des eaux entres les îles laiteuses sous la lune. Parfois il faisait des courbes amples entre les cargos à l'ancre attendant leur tour d'être déchargés.

Aimé Brichot tendit le bras du côté de la montagne.

— Et ça, c'est quoi ? Comme c'est curieux ! Une carcasse de voiture accidentée sur un socle.

Dufour rit.

— C'est une bonne idée. On laisse les voitures sur place, dans les cas d'accidents très graves, pour faire réfléchir les autres automobilistes.

Ils passèrent Kwai Chung, puis Tsuen Wan, grandes banlieues industrielles dont beaucoup d'usines tournaient en pleine nuit, et quittèrent le bord de mer. Peu à peu, sous la lune, le paysage changeait. Champs, rizières, villages typiquement chinois. L'autre Hong Kong. À des années-lumière de la mégalopolis dont les feux brillaient au loin derrière. Ici, on ne devait pas souvent voir de réfrigérateurs, ou de touristes…

La route s'était rétrécie, tantôt droite, tantôt zigzaguant entre les rizières. Ils virent encore quelques zones d'immeubles-tours, incongrus dans la campagne, puis ce fut l'autre Chine. Totalement. Celle qui demeure dans l'imagination occidentale, avec ses petites maisons à toits relevés, ses pagodes, ses portiques. Tout dormait. De temps en temps, un chien beigeasse surgissait dans les phares et les regardait, les yeux blancs, avant de disparaître en aboyant.

Ils passèrent Skek Kong, puis Kam Tin, village fortifié avec une grande porte de bronze travaillée, volée en 1899, retrouvée en Irlande et restituée au village en 1925. Après c'était Yuen Long, puis Ha Tsuen.

— On approche, murmura Dufour. Encore un village, Sha Kung Tsuen, avant la mer, et on sera tout de suite à Lau Fau Shan.

Corentin et Brichot se turent. Ainsi, la minute de vérité arrivait. Dans une demi-heure au plus, ils seraient au pied du mur… À leur droite, Deep Bay scintillait doucement sous la lune. Des jonques se balançaient à l'ancre. Ils entendirent le toussotement d'une barque à moteur.

— Peut-être des passeurs avec la Chine communiste, dit Dufour. Elle est juste en face, vous voyez la colline à trois kilomètres ? C'est une zone de trafic intense par ici. Ho Chu n'est pas fou de s'y installer. Il a aussi la main longue dans cette zone. Il prélève sa dîme sur les passages. Et ceux-ci ne

sont pas uniquement des traversées de réfugiés échappant au régime de Pékin. D'Etat à Etat, on a des agents qui transitent par ici. Vous voyez, la puissance de Ho Chu déborde, et de loin, le seul territoire de Hong Kong.

Il évita un chien branque qui voulait se suicider.

— Et dire qu'on repart à l'assaut contre lui…

Corentin se mit à siffloter.

— Ah non, vous n'allez pas recommencer, il ne fallait pas venir. Pas le moment de se démoraliser.

Dufour vira vers lui.

— Vous avez dit œuf corse tout à l'heure ! Eh bien je suis venu œuf corse, moi j'appelle ça : obligado.

— Porte Maillot, lança Aimé Brichot, Obligado Porte Maillot, c'est comme ça qu'on dit à Paris.

Il se calma :

— Enfin, on peut rire un peu, non ?

Corentin s'étira :

— Qu'est-ce que je donnerais pour ne faire que ça toute la vie.

Dufour rétrograda.

— Ça y est, voici Lau Fau Shan. Regardez, autour de nous c'est rempli de canards et de poissons rouges. On les élève tous deux ici, et tous deux pour les manger. Demain matin, si on n'est pas en pièces détachées, je vous conduis pour un breakfast dont vous me direz des nouvelles dans un petit bistrot de ma connaissance. Vous y dégusterez des huîtres géantes, et quand je dis géantes, c'est le mot. Certaines sont grosses comme des jambons.

— Beurk, grogna Brichot, des huîtres au petit déjeuner…

— Attendez, reprit Dufour, elles sont cuites. Pas crues.

— Quand même, gardez-le-vous, votre breakfast aux huîtres.

La voiture cahota en longeant le village par sa droite. Elle s'engagea dans une route de terre.

— C'est pour tout de suite, dit Dufour d'une voix changée.

Corentin sortit son paquet de cigarettes.

— Une dernière avant l'assaut, et on y va…

— Comme en quatorze ! coupa Brichot.

Il sortit son revolver et se mit à le vérifier.

L'allée était bordée d'une double haie d'eucalyptus. Derrière, à gauche, des champs, puis un bois de pins et de camphriers. De l'autre côté, après des camélias et des rhododendrons sauvages, un verger de mandariniers. Ils arrivèrent enfin à un portail bas, curieusement ouvert, perçant un muret de terre battue. La maison, la « ferme » proprement dite, une bâtisse de style colonial à véranda, se voyait nettement sous la lune à cinquante mètres. Tout paraissait endormi.

Et la Rolls-Royce crème de Ho Chu était rangée devant le perron.

Ils examinèrent attentivement les alentours, pour bien mémoriser la topographie des lieux. Dufour la leur expliquait à voix basse, leur donnant des repères.

— Là-bas, à gauche, dit-il, il y a les bassins à poissons rouges. À mon avis, c'est dans cette direction qu'il faut aller. Si je me rappelle bien, il y a un passage vers la maison proprement dite.

Comme Corentin et Brichot, il était en jeans, blouson léger et baskets. Cela avait été toute une histoire de faire entrer Brichot dans son jeans d'emprunt. Il râlait : « Je vais avoir l'air d'un Rocky ! » Corentin avait souri. Pour l'air Rocky, chauve comme l'était son équipier, c'était plutôt loupé…

Ils s'assirent tous les trois dans une zone d'ombre.

— Tout est bouclé, soupira Corentin. Comment va-t-on entrer ? Au moindre raffut, les Coréens nous sauteront dessus, et là, ils tireront à vue. Par cette lune, ce sera un beau carton. Qu'en penses-tu, Mémé ?

Il s'avança sur les fesses de son équipier.

— Hé, tu dors, meunier ? On est au boulot, ce n'est pas ton jour de congé.

Brichot lui fit signe, d'un balayage exigeant de la main, de se taire. Il tendait l'oreille vers la partie poissons rouges.

— Tout était silencieux tout à l'heure là-bas, marmonna-t-il. Maintenant…

Ils firent comme lui, concentrant toute leur attention du côté tympans.

Le son était faible, mais bien réel, lent, avec des périodes qui montaient, puis l'intensité décroissait et ça recommençait bientôt.

— On dirait une voix humaine, fit Corentin.

Dufour haussa les épaules.

— Sûrement un chien rouge. Race geignarde, et c'est presque la pleine lune.

Corentin lui posa la main sur la bouche.

— Ça recommence. Non, ce n'est pas un chien.

Il se dressa.

— Allons voir.

Il se dirigea vers les fourrés de bambous.

— Attention, avertit Jacques Dufour, il vaut mieux éviter cette zone, c'est assez sauvage par ici, on ne sait jamais. Les serpents bambous sont très dangereux.

Brichot gicla en arrière, tenant Corentin par le blouson. L'arsenal d'armes et de munitions que portait sa flèche tinta, acier contre douilles.

— Tu ne te rappelles pas la Martinique ? La vipère géante qui se lâche sur vous du haut des arbres[8] ?

— Tu as raison, frissonna Corentin, passons au large.

Le bruit qui les guidait s'amplifiait. Ils arrivèrent bientôt à la « source ». Un bac de cinq mètres sur trois. Corentin alluma sa lampe de poche, masquant le faisceau avec ses doigts pour le tamiser.

Le gémissement se transforma en paroles.

— *Save me, please, save me !*

La fille était plongée jusqu'au cou dans le bassin, sûrement attachée bas au fond de l'eau. À l'une de ses épaules, était collé le col entrouvert d'un chemisier de coton épais. Le tissu avait glissé de l'autre épaule. Elle avait seize ans au plus et elle était eurasienne.

Corentin découvrit avec horreur qu'une nuée de poissons rouges s'agitaient furieusement dans l'eau autour d'elle, comme attaquant. Quand il sauta dans l'eau, il sentit les morsures, aussitôt, à ses poignets. Un fourmillement de piqûres d'aiguille. Les poissons rouges aiment la chair humaine… Il chercha, trouva les cordes et coupa avec son poignard de commando. Puis il arracha la fille et elle apparut dans la lumière.

En fait, elle était vêtue de haut en bas. Jeans comme eux, bottes de cuir, et ce chemisier de coton étrange sur lequel elle portait des gants.

Comme il ne comprenait pas, elle arracha son chemisier en gémissant. Une douzaine de poissons rouges en tombèrent, gigotant sur la terre battue. Elle avait en dessous un gros soutien-gorge armé dont les bonnets étaient découpés à l'endroit des aréoles. La fille se débarrassa du soutien-gorge. La poitrine apparut, ravissante, haut placée. Les bouts saignaient, presque déchiquetés par les morsures. Corentin enleva son blouson, puis son tee-shirt, qu'il se mit à déchirer en lanières.

Elle s'appelait Nahang et elle était la dernière recrue du gnome. Il l'avait punie, hier soir : elle ne voulait pas se faire prendre par un singe en gants blancs. Il disait que les tétons cicatrisent très bien et que demain après sa punition, elle serait souple comme une chienne.

— Qui êtes-vous ? fit-elle, soudain soupçonneuse. Il est capable de tout, même de vous envoyer pour me faire souffrir encore plus.

Ils la rassurèrent.

— Nahang, fit Corentin, vous voulez toujours être une poupée de Ho Chu ?

Elle cracha.

— Je le tuerai.

Elle se tordit les mains.

— J'aurais dû fuir dès la première fois, quand il m'a fait appeler à l'aube pour me faire danser, et me fouetter… Je travaillerai, mes frères et mes sœurs ne sont peut-être pas riches, mais au moins…

Corentin se pencha.

— Nahang, nous aussi Ho Chu est notre ennemi. Aidez-nous. Venez dehors, il y a une allée de sable, vous allez me dessiner le plan de la maison.

Nahang tendit le doigt vers la crosse du Smith et Wesson qui dépassait du blouson.

— Donnez-moi ça, supplia-t-elle.

Il sourit.

— Et moi, je n'aurai plus d'arme. Est-ce que tu sais seulement te servir d'un revolver ?… Allons, viens.

La chambre de Ho Chu était au premier, la deuxième à gauche par rapport au perron. Au-dessus, sous le toit, une demi-douzaine de chambres où se trouvaient les filles en cours d'éducation. Suzy, la « dresseuse », occupait la plus grande. Les portes de celles des filles étaient toutes fermées à clé, et les fenêtres condamnées. Elles étaient quatre en tout à apprendre le « métier » de poupée. Dont une Blanche, une grosse blonde.

Les Coréens dormaient dans l'antichambre de Ho Chu. Le personnel proprement dit, deux hommes et une femme dans l'entresol.

— As-tu remarqué qu'on allait à la cave ? interrogea Corentin.

Elle approuva.

— Oui, le matin, à midi et le soir.

— Les heures des repas, murmura Corentin. Verdillan est bien là.

Il désigna le plan de la maison.

— Personne d'autre ?

— Non, les fermiers et les pisciculteurs sont dans leurs bâtiments, derrière les bassins. Vous avez eu de la chance de ne pas les réveiller.

Corentin se releva :

— Il reste à rentrer, et là, c'est le hic.

— Mais non ! s'exclama Nahang en se tortillant.

Elle s'arrêta, portant les mains à sa poitrine, qui devait la lancer.

— Les portes ne sont jamais fermées. Inutile, les filles sont bouclées. Ici, Ho Chu est différent, il se sent tranquille, il ne prend pas de précaution, c'est sa maison de campagne.

Le pinceau de la lampe faisait l'inventaire d'une salle d'école d'un genre spécial. Ils étaient dans ce qui avait été le salon au temps du constructeur, un planteur anglais. Maintenant, à part deux canapés profonds, trois fauteuils et une table basse, il n'y avait que du mobilier de « dressage ».

Cette table de chêne munie d'anneaux partout, ce ne pouvait être qu'une machine à écarteler. D'autres anneaux pendaient du plafond, certains avec des barres de force. Des crochets de bronze devaient servir à suspendre, à fouetter, à torturer minutieusement. Des poids traînaient dans un coin, allant du plus petit au plus gros.

Une chaise étrange apparut à la lumière. Le plateau central était prolongé par deux barres de bois, dans le sens de la longueur, devant, et des bandes de cuir à boucle de ceinture pendant à chaque extrémité. Même chose en haut du dossier.

Là, les barres étaient incurvée, tordues vers l'arrière. Le dossier lui-même avait été aussi « travaillé ». Quinze ou vingt centimètres au-dessus du plateau du siège, un demi-cercle de métal avançait, vissé au bois du dossier par une tige.

— À quoi ça sert ? chuchota Dufour.

Il avait la respiration rapide, et Corentin se rappela que Nancy était passée ici…

Nahang se mordit les lèvres.

— C'est pour nous apprendre à nous asseoir comme il faut. On nous écarte les cuisses, en ligotant les genoux à l'équerre, on nous retourne les bras en arrière de la même façon. Alors, il faut bien se tenir très cambrée, avec le demi-cercle qui repousse les reins en avant.

Corentin sentit qu'elle frémissait.

— Le jour de mon arrivée, j'y ai été placée tout de suite, cinq heures durant. On ne m'a détachée que parce que je m'étais évanouie. Une des filles y tient sans être attachée, c'est une ancienne, elle est en « perfectionnement », comme dit Suzy. Ses muscles se sont fait à la position. Elle la prend naturellement quand elle s'assied, n'importe où.

Corentin déplaça rapidement le faisceau de la lampe vers le plafond et éteignit : il avait éclairé, sur une commode, tout un assortiment de leurres de métal faits à l'imitation de sexes d'hommes, et munis de cordelettes à leur base.

— Ça suffit comme ça, grommela-t-il, fini le musée des horreurs.

Il fit un pas en arrière.

— Ne jamais oublier, fit-il, Ho Chu ne dort pas. Il doit lire, ou travailler. En tout cas il n'est pas avec une fille, n'est-ce pas, Nahang ? Tu nous as bien dit qu'elles étaient toutes dans leurs chambres ce soir ?

Elle le rassura. Il était seul. Corentin se rapprocha d'elle.

— Quand tu es allée chez lui, tu as remarqué la disposition des meubles dans l'antichambre ? Il doit y avoir des lits pour les deux gardes du corps ?

— Oui, des lits de camps. L'un est sous la fenêtre, à gauche en entrant, l'autre en face, perpendiculaire, juste à droite de la porte.

Corentin se tourna vers Jacques Dufour.

— Mon vieux, c'est le moment de vous rappeler le temps des commandos. Vous avez bien fait le Biafra, hein, comme quelqu'un qui y était au moment de la guerre ?

Dufour s'inclina.

— Oui, j'ai eu mon temps de mercenaire… Je vois ce que vous voulez dire… Au poignard, n'est-ce pas ? Pour essayer de ne pas alerter Ho Chu et éviter qu'il ait un nouveau tour à sa façon.

Corentin se passa longtemps la main sur le visage comme pour en chasser des remords de conscience à l'avance.

— Il n'y a pas le choix, fit-il. De toute façon, ce sont deux tueurs, qui mériteraient l'un comme l'autre la cage aux dalles qu'on enlève une à une.

L'image de Roselyne descendant peu à peu sous les aimables incitations des Coréens chassa ses derniers scrupules.

— Mémé, tu nous couvres sur le seuil. N'allume ta lampe qu'à notre appel. Nahang, reste ici, fuis à toutes jambes en cas de malheur.

Corentin laissa couler quelques gouttes d'huile de sa burette dans les gonds. Il n'était pas flic pour rien. Il connaissait les bonnes vieilles précautions des cambrioleurs : toujours huiler les gonds d'une porte, avant d'ouvrir, au cas où elle grincerait… De même en montant l'escalier, ils avaient tenu le côté du mur : les marches n'y couinent pas.

La porte tourna. Corentin retenait sa respiration.

« Dieu du ciel, se dit-il, faites qu'ils dorment comme des sonneurs. »

Il entrouvrit juste pour pouvoir passer. La porte n'avait pas grincé. Il entra, suivi aussitôt de Dufour qui se tourna à droite, comme convenu. La pièce sentait l'homme, très fort. Ils attendirent, le temps de bien s'habituer à la vague lueur venue des lattes des persiennes. Le garde du corps de gauche dormait sur le dos, torse nu, sorti de ses draps. L'autre était à plat ventre, vêtu d'un pyjama à fleurs.

La crosse d'un revolver dépassait sous chaque oreiller.

Corentin serra à se faire mal la poignée de son arme. Par en dessous, comme il fallait. Il fit un signe à Dufour et s'avança. Ce qu'il s'apprêtait à faire était un crime pur et simple, et le plus odieux. Poignarder un homme endormi, c'est la dernière des monstruosités. Mais chacun des voyous était à lui seul capable de leur écraser la tête à tous les deux. La Corée est le pays de l'art martial le plus redoutable : le karaté.

Un crissement le fit stopper. Dufour venait de poser le pied sur une lame de parquet disjointe. Il fallait bien avancer au milieu de la pièce… Ils attendirent encore. Rien, les Coréens dormaient toujours. Paisibles. Respiration lente, si semblable à celle de braves gens qui n'ont rien à se reprocher. À côté, on entendait de temps à autre des froissements de papiers. Ho Chu devait travailler. D'ailleurs, un mince filet de lumière passait sous la porte.

Ils plongèrent leur lame ensemble à une seconde près. Corentin sentit le craquement d'une côte que sa lame tailladait au passage. Il avait visé sous le sternum. En remontant. Un flot de sang jaillit tandis que le dormeur se détendait comme un ressort, yeux exorbités par une stupeur transformée aussitôt en terreur. Puis il se ramollit et mourut très vite, les doigts crochés dans sa plaie.

Dufour, lui, eut un peu plus de mal. Il avait raté sa première « plongée », dérapant sur une côte. Mais lui, c'était plus difficile, car dans le dos. Il eut le bon réflexe, chassant du pied le revolver avant que la main du Coréen ne l'atteigne. Puis il se passa ce qu'il voulait : l'homme se retourna, lui offrant sa poitrine.

À présent, ils haletaient, leur poignard dégoulinant à la main. Corentin se sentait au bord de perdre conscience. Tout tournoyait autour de lui. Et voilà, il avait tué un homme sans défense. Il était dans le clan des assassins…

Un bruit, à côté, lui fit oublier toutes ses pensées.

Le revolver du Coréen numéro 2 avait fait un bruit de masse d'arme en tombant sur le parquet. Et Ho Chu venait voir…

Le gnome apparut, boule de graisse enrobée dans le faisceau de l'éclairage venu de derrière. Il fit un pas en avant et grommela quelques mots en chinois, sous forme de question. Venu d'une pièce fortement allumée, il ne voyait encore rien dans l'antichambre. Corentin et Dufour s'étaient plaqués au mur. Ho Chu distingua enfin deux formes allongées sur les lits. Celle du fond avait un bras qui pendait, le revolver luisait au-

dessous. Il pensa que l'homme avait dû faire un rêve un peu vif et trop bouger. Il reprit le chemin de sa chambre.

Cette fois, il vit nettement l'homme qui s'interposait entre lui et la porte, et il le reconnut au quart de seconde.

— Encore vous ! balbutia-t-il.

Il vira.

— Koryo ! Souei !...

Une paume nerveuse s'écrasa sur sa bouche tandis qu'une pointe acérée s'appuyait à sa gorge, humide, poisseuse de quelque chose qu'il reconnut à l'odeur et au contact : du sang.

— Laissez-les, souffla Corentin, ils ne se réveilleront plus jamais. Et vous, vous allez faire pareil si vous continuez à gigoter.

Alexandre Verdillan écarquilla les yeux. Au milieu de la chambre, Ho Chu était flanqué d'un homme qui avait été son « partenaire » l'autre soir au jeu de Go.

Dufour était allé le chercher en bas, dans son cachot, où il venait juste de s'endormir. Ici, Ho Chu ne l'avait plus drogué. Pour qu'il entende ses propositions démentielles : il travaillerait désormais pour lui…

— Vous voyez, ironisa Corentin, je ne suis pas si mauvais perdant que ça…

Le savant s'avança.

— Ça, vous êtes un drôle de type, vous !

— Je suis assez accrocheur de caractère, fit Corentin.

Ho Chu ne bougeait plus, tête baissée. Sans doute dans sa tête, devait-il chercher, comme la combinaison ignorée d'un coffre, s'il ne lui restait pas une possibilité de sortir.

Nahang se colla à Boris.

— Donnez-moi le revolver, supplia-t-elle de nouveau.

Il la repoussa doucement.

— Attends, il a quelque chose à dire.

Ho Chu venait de relever la tête.

— Laissez-moi me tuer, fit-il d'une voix unie, j'ai du cyanure. Il y en a pour deux minutes.

— Ah non ! siffla Nahang. Je le veux. Le revolver, vite.

Corentin l'examina.

— Vous ne croyez pas qu'il sera plus simple de le laisser s'exécuter lui-même, puisque lui-même s'est condamné ?

Il se tourna vers Brichot.

— On le laisse faire ?

— Vouai, grogna Brichot, c'est encore un tour à sa façon. Je n'ai pas confiance. Bon, qu'il avale son truc, on verra après.

Ho Chu prit l'ampoule que Corentin, sur ses indications, avait lui-même sorti d'un tiroir. Au cas où une arme y serait dissimulée… Le gnome porta l'ampoule à sa bouche et l'introduisit. Ses yeux ne trahissaient pas la moindre émotion. Il serra les mâchoires, faisant éclater le verre. Ils l'observèrent. Comme foudroyés, les yeux de Ho Chu se révulsèrent très vite et il se prit la gorge à deux mains. Il tituba, et se mit tout de suite à râler.

Quand il tomba, Corentin, se précipita, saisi par un réflexe de dernière seconde : il ne fallait pas que le corps heurte le plancher. Il y avait des gens dans la maison…

Dufour se releva, lâchant le poignet de Ho Chu.

— C'est fini, dit-il, la bête est morte.

— Faites-lui quand même le réflexe oculaire, dit Corentin.

Dufour sortit son briquet et l'alluma à cinq centimètres de l'œil droit d'Ho Chu, qu'il maintenait ouvert de l'autre main.

La pupille ne manifesta aucun rétrécissement. Les rétines ne transmettant pas de message au cerveau et le cerveau ne renvoyant pas l'ordre destiné à protéger la « chambre noire » de l'œil d'un flot de lumière soudain.

— Il n'a pas assez souffert ! cria Nahang à voix basse. Ce n'est pas juste.

Corentin lui prit l'épaule.

— Oublie tout, mon petit. Il ne te fera plus de mal, le reste n'a pas d'importance.

Ils contemplèrent encore un instant le corps de celui qui avait été le maître de Hong Kong. Puis Corentin et Brichot effacèrent soigneusement toutes leurs empreintes, partout où ils avaient posé la main. Pièce après pièce.

Le carillon d'un réveille-matin les fit sursauter à l'étage supérieur.

Il était six heures, le jour allait bientôt se lever.

Ils s'en allèrent comme ils étaient venus, en voleurs, et avec une « prise » double. Un savant et une prostituée récalcitrante.

La masse énorme du 747 se mit à vibrer, secouant les sièges et faisant grincer les casiers à bagages. Le pilote mettait pleins gaz. Puis il lâcha les freins et bientôt les roues s'arrachèrent au Tarmac de la piste unique de Kai Tak. Le Boeing vira aussitôt sur l'aile gauche et, du côté droit, ils purent voir défiler très près les amas de béton de Hong Kong.

Ils y laissaient un consul intérimaire blanc de fureur rentrée après le savon que Corentin lui avait passé. Une police ahurie de voir se présenter au contrôle douanier un professeur français disparu. Au jour et à l'heure de l'ultimatum de quasi-expulsion fixée à Corentin. Jacques Dufour lui aussi était en bas, quelque part dans Kowlown. À moins qu'il ne soit allé trouver les Wilkinson. Avec un but précis qu'il leur avait révélé : il voulait faire divorcer Nancy pour l'épouser. Elle, l'ex-poupée de Ho Chu.

Dans quelques heures, à moins que ce ne soit déjà fait, la nouvelle arriverait sur les télex qu'une dresseuse de « ferme à filles », au bout des Nouveaux Territoires, avait trouvé au réveil son maître, mort empoisonné, à côté de ses deux gardes du corps poignardés.

Mais que comprendre ? Et qui soupçonner ? Les Français ? Bien sûr, on ferait le rapprochement, mais tout se diluerait dans le néant. Ho Chu était mort, Hong Kong allait apprendre à s'adapter à cette réalité nouvelle, en attendant un nouveau Ho Chu, ce qui ne saurait tarder. La ville la plus pourrie du monde est un terreau privilégié pour plantes vénéneuses.

Corentin se tourna vers la rangée de sièges derrière lui.

— Alors, les amis, contents de rentrer déjà à la maison ?

Cinq têtes aux mâchoires carrées et aux cheveux courts rallongèrent encore leur mine. Le capitaine Descault, chef de la « section d'intervention » spéciale de la P.J. arrivé le matin même à Hong Kong avec quatre de ses meilleurs hommes. Depuis une heure, il ne décolérait pas : l'homme à qui il avait téléphoné chez Dufour, dès son débarquement, c'était Corentin, et Corentin avait répondu, avec politesse et beaucoup de formes, qu'il était ravi de l'appel, mais que son envoyeur avait les mensurations idéales pour s'engager chez les carabiniers, toujours en retard à la bataille, du moins si on en croit là légende. Et Descault avait dû reprendre illico cinq billets de retour, abominablement vexé.

L'hôtesse passa, souriante. Française, surtout.

— Champagne pour tout le monde ! s'écria Corentin, j'offre.

Ils burent avec un peu de cérémonie. Un touriste inconnu mort de façon atroce, deux voyous, mais êtres humains quand même, poignardés comme des cochons… Tous ces souvenirs rafraîchissaient « légèrement » les agapes.

— Ouf, quand même, conclut Corentin, on se sent déjà chez soi, en France, non ?

Il s'adressait à Roselyne.

Elle se serra contre lui, provoquant un peu de dépit chez Verdillan. Mais le roi du jeu de Go ne pipa mot. Cela suffisait, comme consolation, d'être libre et vivant.

— Moi, grogna Brichot en arrangeant ses oreillers, je dors.

Il carra sa nuque dans la plume et ferma les yeux.

Deux secondes plus tard, il se redressait.

— Boris, tant que je ne suis pas sur les roues des pistes de Roissy, je ne serai pas tranquille. Va voir avec Ho Chu, il est capable d'avoir avalé un fortifiant. Vérifie bien par les hublots si tu ne vois pas arriver un chasseur des forces aéronautiques de Hong Kong. Dans ce cas, tu es sûr que celui qui pressera le bouton de feu, ce sera lui.

Corentin lui tapota la main.

— Il n'y a pas de forces aéronautiques à Hong Kong, Mémé.

Brichot eut une moue dubitative.

— Il serait bien capable d'en créer une en un quart d'heure.

Il referma les yeux.

— M… ! jura-t-il en se relevant aussitôt. J'ai oublié d'acheter des poupées pour les petites.

Corentin se gratta le nez :

— Tu as vraiment envie de ce genre de cadeau, toi ?

Rose et Colette s'affairaient. C'était le grand soir. Il y avait des invités à la maison et pas n'importe lesquels. Parrain Boris, bien sûr, il était de toutes les fêtes. Mais aussi une jeune femme très jolie, l'air bien, convenable, élégante et tout, et puis un savant. Un vrai, comme dans les films. Petit, un peu chauve, avec de grosses lunettes comme papa, quoique pas le même genre d'homme.

Par contre, sa femme, une certaine Germaine, leur plaisait moins : l'air trop pincé.

Germaine Verdillan, débarquée de sa retraite à Saint-Benoît-sur-Loire, exactement à la même heure que son mari, sauvé de l'enfer de Hong Kong…

— Maman, crièrent-elles, ensemble, ils ont fini les asperges !

— Mon Dieu ! gémit Jeannette Brichot. Je ne suis pas prête. Faites n'importe quoi pour qu'ils attendent. Passez-leur un disque, par exemple.

C'était de la bonne musique qui tournait sur la platine. Un joli rock à déchausser les dents hors des gencives. Mais Rose et Colette n'y comprenaient rien : les invités avaient l'air de trouver leur musique irréversible de drôlerie.

— Papa, brama Rose, qu'est-ce qu'ils ont ? On a commis une bêtise en mettant ce disque ?

Leur père leur passa la main dans les cheveux.

— Vous ne pouvez pas comprendre. On n'a entendu que cet air-là, à Hong Kong, chez le vilain monsieur dont je vous ai parlé, alors, c'est drôle, non ?

Colette se tordit une natte.

— Fallait pas nous offrir cette platine, se buta-t-elle. C'est de ta faute.

Rose se hissa sur la pointe des pieds.

— Tu aurais acheté des poupées là-bas, on aurait été très contentes…

Elles se bloquèrent, ahuries : l’hilarité générale redémarrait en fanfare.

Jeannette Brichot surgit, un plat entre les mains.

— Voilà, j’ai été un peu longue, excusez-moi. Dites donc, vous êtes bien gais ? Ça fait plaisir à voir.

Elle se planta, son plat fumant en l’air :

— Où vous en étiez dans vos histoires ?

Son mari expliqua. Une petite revanche personnelle qu’ils venaient d’apprendre : le consul intérimaire avait été saqué, rayé des cadres. Pour incompétence hurlante. Dès son retour, le vrai avait mis de l’ordre dans la maison. Scandalisé d’apprendre l’attitude de son remplaçant.

Jeannette posa le plat au milieu de la table et s’assit, guettant la réaction. Tout de suite, elle comprit qu’il se passait quelque chose de bizarre : la vue du plat avait bloqué les rires comme en travers de la gorge.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? s’inquiéta-t-elle, un peu pâle. Je n’ai pas mis assez de sauce ?

Son mari vira vers elle, mi-figue mi-raisin.

— Non, Jeannette, tout est parfait, tu es un génie, mais il y a un détail de rien du tout.

Il hésita, lorgnant vers ses filles. Comment raconter la vraie raison devant deux gamines de sept ans, émotives et sensibles comme on l’est à cet âge ?

Corentin vint à son secours.

— Vous ne pouviez pas le deviner, Jeannette, mais à Hong Kong, on n’a fait que ça, manger de la cervelle.

Jeannette Brichot leva les yeux au ciel.

— Vous ne pouviez pas le dire ? Moi qui me suis décarcassée pour changer un peu de l’éternel rôti !

TABLE



---

[1] Le dollar Hong Kong vaut environ un franc.

[2] Bottoms up : jeu de mot intraduisible, « cul sec » mais aussi littéralement « postérieurs en l’air ». On peut donc dire « postérieurs en l’air dans le jardin du Baume du Tigre ».

[3] Faites un appel et faites-vous une amie.

[4] Rapports destinés à rester secrets.

[5] Brigade Mondaine N° 29 : Les Esclaves de la nuit.

[6] Fonds secrets, pour chaque chef de Brigade.

[7] Surnom de la caserne du SDECE (Service de documentation extérieure et du contre-espionnage, boulevard Mortier).

[8] Voir Brigade mondaine n°18 : La vipère des Caraïbes.